RB 134, 276

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/e1762emileoudel02rous

TRAITÉ D'ÉDUCATION.

Consacré au Tems.

J. D. Saldo inv. et fecit. 1762.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR

JEAN JACQUES ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

Sanabilibus ægrotamus malis: ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.

Senec. de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER

Premiere Partie.

Selon la Copie de

PARIS.

Avec Permiſſion tacite pour le Libraire.

MDCCLXII.

AVIS

SUR CETTE

ÉDITION.

LE Public peut être assuré qu'elle est parfaitement conforme au Manu-Script de l'Auteur, & telle qu'il a désiré de la voir paroître.

Il en a donné les assurances les plus fortes au Libraire, en le munissant de son aveu & de son approbation.

PREFACE.

CE Recueil de réflexions & d'obſervations, ſans ordre, & preſque ſans ſuite, fut commencé pour complaire à une bonne mere qui ſait penſer. Je n'avois d'abord projetté qu'un Mémoire de quelques pages : mon ſujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint inſenſiblement une eſpece d'Ouvrage, trop gros, ſans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matiere qu'il traite. J'ai balancé longtems à le publier; & ſouvent il m'a fait ſentir, en y travaillant, qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit quelques Brochures pour ſavoir compoſer un Livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il eſt, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là; & que, quand mes idées ſeroient mauvaiſes, ſi j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme, qui de ſa retraite, jette ſes Feuilles dans le Public, ſans prôneurs, ſans parti

qui les défende, ſans ſavoir même ce qu'on en penſe ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il ſe trompe, on admette ſes erreurs ſans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui eſt en uſage eſt mauvaiſe; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un Livre de choſes que tout le monde ſait. Je remarquerai ſeulement, que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, ſans que perſonne s'aviſe d'en propoſer une meilleure. La Littérature & le ſavoir de notre ſiécle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On cenſure d'un ton de maître; pour propoſer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philoſophique ſe complaît moins. Malgré tant d'Ecrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la premiere de toutes les utilités, qui eſt l'art de former des hommes, eſt encore oubliée. Mon ſujet étoit tout neuf après le Livre de Locke, & je crains fort qu'il ne le ſoit encore après le mien.

On ne connoît point l'enfance; ſur les fauſſes idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus ſages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de ſavoir, ſans conſidérer ce que les enfans ſont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme

me dans l'enfant, ſans penſer à ce qu'il eſt avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me ſuis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode ſeroit chimérique & fauſſe, on pût toujours profiter de mes obſervations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire, mais je crois avoir bien vu le ſujet ſur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos éleves; car très-aſſurément, vous ne les connoiſſez point. Or ſi vous liſez ce Livre dans cette vue, je ne le crois pas ſans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie ſiſtématique, qui n'eſt autre choſe ici que la marche de la Nature, c'eſt-là ce qui déroutera le plus le Lecteur; c'eſt auſſi par-là qu'on m'attaquera ſans doute; & peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un viſionnaire ſur l'éducation. Qu'y faire? Ce n'eſt pas ſur les idées d'autrui que j'écris; c'eſt ſur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes; il y a longtems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon ſens, de ne point croire être ſeul plus ſage que tout le monde; il dépend de moi, non de changer de ſentiment, mais de me défier du mien: voilà tout ce que je puis

faire, & ce que je fais. Que ſi je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'eſt point pour en impoſer au Lecteur; c'eſt pour lui parler comme je penſe. Pourquoi propoſerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point? Je dis exactement ce qui ſe paſſe dans mon eſprit.

En expoſant avec liberté mon ſentiment, j'entends ſi peu qu'il faſſe autorité, que j'y joins toujours mes raiſons, afin qu'on les péſe & qu'on me juge: mais quoique je ne veuille point m'obſtiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les propoſer; car les maximes ſur leſquelles je ſuis d'un avis contraire à celui des autres, ne ſont point indifférentes. Ce ſont de celles dont la vérité ou la fauſſeté importe à connoître, & qui font le bonheur ou le malheur du genre-humain.

Propoſez ce qui eſt faiſable, ne ceſſe-t-on de me répéter. C'eſt comme ſi l'on me diſoit; propoſez de faire ce qu'on fait; ou du moins, propoſez quelque bien qui s'allie avec le mal exiſtant. Un tel projet, ſur certaines matieres, eſt beaucoup plus chimérique que les miens: car dans cet alliage le bien ſe gâte, & le mal ne ſe guérit pas. J'aimerois mieux ſuivre en tout la pratique établie que d'en prendre une bonne à demi: il y auroit moins de contradiction dans l'homme; il ne peut tendre à la fois à deux buts oppoſés. Peres & Meres, ce qui eſt

faiſable

faiſable eſt ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté?

En toute eſpece de projet, il y a deux choſes à conſidérer: premierement, la bonté abſolue du projet; en ſecond lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il ſuffit, pour que le projet ſoit admiſſible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon ſoit dans la nature de la choſe; ici, par exemple, que l'éducation propoſée ſoit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La ſeconde conſidération dépend de rapports donnés dans certaines ſituations: rapports accidentels à la choſe, leſquels, par conſéquent, ne ſont point néceſſaires, & peuvent varier à l'infini. Ainſi telle éducation peut être praticable en Suiſſe & ne l'être pas en France; telle autre peut l'être chez les Bourgeois, & telle autre parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonſtances, qu'il eſt impoſſible de déterminer autrement que dans une application particuliere de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulieres n'étant pas eſſencielles à mon ſujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me

ſuffit que par-tout où naîtront des hommes, on puiſſe en faire ce que je propoſe; & qu'ayant fait d'eux ce que je propoſe, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort ſans doute; mais ſi je le remplis, on auroit tort auſſi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.

EXPLI-

EXPLICATIONS

DES

FIGURES.

L'Estampe, qui porte le tître de Traite' d'Education, consacré au tems, représente des Ge'nies qui le lui offrent, & sert de frontispice à cet Ouvrage. Elle est de l'invention du Libraire, qui avoue de bonne-foi, l'avoir mise à l'insçû de l'Auteur.

I. La Figure, qui se trouve à la tête du Livre Premier, représente Thetis plongeant son Fils dans le Stix, pour le rendre invulnérable. *Voyez* Tome I. Partie I. & se rapporte à la *page* 19.

II. La Figure, qui est à la tête du Livre Second, represente Chiron exerçant le petit Achille à la Course. *Voyez* Tome I. Partie I. & se rapporte à la *page* 185.

III. La Figure, qui est placée à la tête du Livre troisiéme, represente Herme's gravant sur des colonnes les Elemens des Sciences. *Voyez* Tome I. Partie II. & se rapporte à la *page* 36.

IV. La

IV. LA FIGURE, qui appartient au Livre quatre, repréſente ORPHE'E enſeignant aux hommes le culte des Dieux. *Voyez* Tome II. Partie I. & ſe rapporte à la *page* 61.

V. LA FIGURE, qui eſt à la tête du Livre cinquieme, repréſente CIRCE' ſe donnant à ULYSSE, qu'elle n'a pu transformer. *Voyez* Tome II. Partie II. & ſe rapporte à la *page* 152.

AVIS AU LECTEUR.

*Les fautes d'impreſſion, qui forment des contre-ſens, & qu'on pourroit ne pas corriger à la lecture, ſe trouvent à la fin de l'*OUVRAGE. *Il ſera facile de les regarder d'avance.*

Ch. Lasne inv. & del. J. D. Schley fc.

THETIS, Livre I.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

TOUT eſt bien, ſortant des mains de l'Auteur des choſes: tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre: il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons: il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave: il bouleverſe tout, il défigure tout: il aime la difformité, les monſtres: il ne veut rien, tel que l'a fait la nature, pas même l'homme: il le faut dreſſer pour lui, comme un cheval de manege; il le faut contourner à ſa mode, comme un arbre de ſon jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre eſpece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où ſont déſormais les choſes, un homme abandonné dès ſa naiſſance à lui-même parmi les autres, ſeroit le plus defiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions

ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſumergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le haſard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les ſens.

C'eſt à toi que je m'adreſſe, tendre & prévoyante mere (1), qui ſus t'écarter de la grande route, & garantir l'arbriſſeau naiſſant du choc des opinions humai-

(1) La premiere éducation eſt celle qui importe le plus; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus prés que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plûpart des veuves ſe trouvent preſque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus ſûr que celui des peres; leurs devoirs ſont plus pénibles; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais ſi, dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, ſans doute, elles ont tort; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que ſon enfant ſoit heureux, qu'il le ſoit dès à préſent. En cela elle a raiſon : quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres. Au reſte, il faut expliquer le ſens que je donne à ce nom de mere, & c'eſt ce qui ſera fait ci-après.

maines! Cultive, arroſe la jeune plante avant qu'elle meure; ſes fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant: un autre en peut marquer le circuit; mais toi ſeule y dois poſer la barriere.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, juſqu'à ce qu'il eût appris à s'en ſervir: elles lui ſeroient préjudiciables, en empêchant les autres de ſonger à l'aſſiſter (2); & abandonné à lui-même, il mourroit de miſere avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût péri ſi l'homme n'eut commencé par être enfant.

Nous naiſſons foibles, nous avons beſoin de forces: nous naiſſons dépourvus de tout, nous avons beſoin d'aſſiſtance: nous naiſſons ſtupides, nous avons beſoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naiſſance & dont nous avons beſoin étant grands, nous eſt donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes eſt l'éducation de la nature: l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

Chacun de nous eſt donc formé par trois ſortes de Maîtres. Le Diſciple dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même: celui dans lequel elles tombent toutes

(2) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainſi que des idées qu'elle exprime, il ſeroit hors d'état de leur faire entendre le beſoin qu'il auroit de leurs ſecours, & rien en lui ne leur manifeſteroit ce beſoin.

toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & vit conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous; celle des choſes n'en dépend qu'à certains égards; celle des hommes eſt la ſeule dont nous ſoyons vraiment les maîtres: encore ne le ſommes-nous que par ſuppoſition; car qui eſt-ce qui peut eſpérer de diriger entierement les diſcours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant?

Si-tôt donc que l'éducation eſt un art, il eſt preſque impoſſible qu'elle réuſſiſſe, puiſque le concours néceſſaire à ſon ſuccès ne dépend de perſonne. Tout ce qu'on peut faire à force de ſoins eſt d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel eſt ce but? c'eſt celui-même de la nature; cela vient d'être prouvé. Puiſque le concours des trois éducations eſt néceſſaire à leur perfection, c'eſt ſur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un ſens trop vague: il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la nature? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre: mais la ſéve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui réſultent de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles; mais ſi-tôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement

nerent qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? d'autres qui la gardent? d'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent, d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin ſelon les jugemens que nous en portons ſur l'idée de bonheur ou de perfection que la raiſon nous donne. Ces diſpoſitions s'étendent & s'affermiſſent à meſure que nous devenons plus ſenſibles & plus éclairés: mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la nature.

C'eſt donc à ces diſpoſitions primitives qu'il faudroit tout rapporter; & cela ſe pourroit, ſi nos trois éducations n'étoient que différentes: mais que faire quand elles ſont oppoſées? quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres, alors le concert eſt impoſſible. Forcé de combattre la nature ou les inſtitutions ſociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute ſociété partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote eſt dur aux étrangers: ils ne ſont qu'hommes, ils ne ſont rien à ſes yeux (3). Cet inconvénient eſt inévitable, mais

(3) Auſſi les guerres des Républiques ſont-elles plus cruelles que celles des Monarchies. Mais ſi la guerre des Rois eſt mo-

mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bons aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique: mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde, regnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

L'homme naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune; en ſorte que chaque particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius; c'étoit un Romain: même il aimoit la patrie excluſivement à lui. Regulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'étranger il refuſoit de ſiéger au Senat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédemonien Pédarete ſe préſente pour être admis au conſeil des trois cens; il eſt rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cens hommes valans mieux que lui. Je ſuppoſe

---

modérée, c'eſt leur paix qui eſt terrible : Il vaut mieux être leur ennemi que leur ſujet.

poſe cette démonſtration ſincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit: voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil Eſclave, t'ai-je demandé cela? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut conſerver la primauté des ſentimens de la nature, ne ſait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ſes penchans & ſes devoirs, il ne ſera jamais ni homme ni citoyen; il ne ſera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce ſera un de ces hommes de nos jours; un François, un Anglois, un Bourgeois; ce ne ſera rien.

Pour être quelque choſe, pour être ſoi-même & toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé ſur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le ſuivre toujours. J'attens qu'on me montre ce prodige pour ſavoir s'il eſt homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets néceſſairement oppoſés viennent deux formes d'inſtitution contraires; l'une publique & commune, l'autre particuliere & domeſtique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique? Liſez la république de Platon. Ce n'eſt point un ouvrage de politique, comme le penſent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'eſt le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'inſtitution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la ſienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimerique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme; Lycurgue l'a dénaturé.

L'inſtitution publique n'exiſte plus, & ne peut plus exiſter; parcequ'où il n'y a plus de patrie, il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, patrie & citoyen, doivent être effacés des langues modernes. J'en ſais bien la raiſon, mais je ne veux pas la dire; elle ne fait rien à mon ſujet.

Je n'enviſage pas comme une inſtitution publique ces riſibles établiſſemens qu'on appelle Colleges *. Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parceque cette éducation tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux: elle n'eſt propre qu'à faire des hommes doubles, paroiſſant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux ſeuls. Or ces démonſtrations étant communes à tout le monde n'abuſent perſonne. Ce ſont autant de ſoins perdus.

De ces contradictions naît celle que nous éprouvons ſans ceſſe en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverſes impulſions, nous en ſuivons une compoſée qui ne nous mêne ni à l'un ni à l'autre but. Ainſi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons ſans avoir pu nous accorder avec nous, & ſans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

Reſte enfin l'éducation domeſtique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui? Si peut-être le double objet qu'on ſe propoſe pouvoit ſe réunir en un ſeul,

* Il y a dans l'Académie de Geneve & dans l'Univerſité de Paris des Profeſſeurs que j'aime, que j'eſtime beaucoup, & que je crois très capables de bien inſtruire la Jeuneſſe, s'ils n'étoient forcés de ſuivre l'uſage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on ſera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'eſt pas ſans remede.

ſeul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obſtacle à ſon bonheur. Il faudroit, pour en juger, le voir tout formé; il faudroit avoir obſervé ſes penchans, vu ſes progrès, ſuivi ſa marche: il faudroit, en un mot, connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons nous à faire? Beaucoup, ſans doute; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie; mais ſi la mer eſt forte & qu'on veuille reſter en place, il faut jetter l'ancre. Prens garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, & que le vaiſſeau ne dérive avant que tu t'en ſois apperçu.

Dans l'ordre ſocial, où toutes les places ſont marquées, chacun doit être élevé pour la ſienne. Si un Particulier formé pour ſa place, en ſort, il n'eſt plus propre à rien. L'éducation n'eſt utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle eſt nuiſible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte, où le fils étoit obligé d'embraſſer l'état de ſon pere, l'éducation du moins avoit un but aſſuré; mais parmi nous où les rangs ſeuls demeurent, & où les hommes en changent ſans ceſſe, nul ne ſait ſi en élevant ſon fils pour le ſien, il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel les hommes étant tous égaux, leur vocation commune eſt l'état d'homme, & quiconque eſt bien élevé pour celui-là, ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on deſtine mon éleve à l'épée, à l'égliſe, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre eſt le métier que je lui veux apprendre. En ſortant de mes mains il ne ſera, j'en conviens, ni magiſtrat, ni ſoldat, ni prêtre: il ſera

premierement homme ; tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi, omnesque aditus tuos intercluſi, ut ad me aspirare non possis* (4).

Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie est à mon gré le mieux elevé: d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus : il signifioit nourriture. *Educit obstetrix*, dit Varron; *educat nutrix, instituit pedagogus, docet magister* (5). Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction sont trois choses aussi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces distinctions sont mal entendues ; & pour être bien conduit, l'enfant ne doit suivre qu'un seul guide.

Il faut donc généraliser nos vues, & considérer dans notre éleve l'homme abstrait, l'homme exposé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie seroit bonne à certains égards; l'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choses humaines ; vu l'esprit inquiet & remuant de ce siecle qui bouleverse tout à cha-

(4) Tuscul. V.
(5) Non. Marcell.

chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

On ne songe qu'à conserver son enfant; ce n'est pas assez: on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence & la misere, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Islande ou sur le brulant rocher de Malthe. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas; il faudra pourtant qu'il meure: & quand sa mort ne seroit pas l'ouvrage de vos soins, encore seroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eut gagné de mourir jeune; au moins eut-il vécu jusqu'à ce tems-là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'esclavage: à sa naissance ou le coud dans un maillot; à sa mort on le cloue dans une biere; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en pétrissant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable: & on le souffre! Nos têtes seroient mal de la façon de l'auteur de no-

tre être: il nous les faut façonnées au-dehors par les Sages-Femmes, & au-dedans par les Philoſophes. Les Caraïbes ſont de la moitié plus heureux que nous.

„ A peine l'enfant eſt-il ſorti du ſein de la mere, „ & à peine jouit-il de la liberté de mouvoir & „ d'étendre ſes membres, qu'on lui donne de nou- „ veaux liens. On l'emmaillote, on le couche la „ tête fixée & les jambes allongées, les bras pen- „ dans à côté du corps; il eſt entouré de linges & „ de bandages de toute eſpece, qui ne lui permet- „ tent pas de changer de ſituation. Heureux ſi on „ ne l'a pas ſerré au point de l'empêcher de reſpi- „ rer, & ſi on a eu la précaution de le coucher ſur „ le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la „ bouche, puiſſent tomber d'elles-mêmes; car il „ n'auroit pas la liberté de tourner la tête ſur le cô- „ té pour en faciliter l'écoulement (6)".

L'enfant nouveau-né a beſoin d'étendre & de mouvoir ſes membres, pour les tirer de l'engourdiſſement où, raſſemblés en un peloton, ils ont reſté ſi long-tems. On les étend, il eſt vrai, mais on les empêche de ſe mouvoir; on aſſujettit la tête-même par des têtieres: il ſemble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainſi l'impulſion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroiſſement, trouve un obſtacle inſurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuiſent ſes forces ou retardent leur progrés. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'eſt dans ſes langes: je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation

(6) Hiſt. Nat. T. IV. p. 190. in-12.

tion du sang, des humeurs, empêcher l'enfant de se fortifier, de croître, & altérer sa constitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous grands, forts, bien proportionnés (7). Les pays, où l'on emmaillote les enfans, sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espece. De peur que les corps ne se déforment par des mouvemens libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourroit-elle ne pas influer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur & de peine: ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin: plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premieres voix, dites-vous, sont des pleurs? je le crois bien: vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes; les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient-ils pas pour se plaindre? Ils crient du mal que vous leur faites: ainsi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable? d'un usage dénaturé. Depuis que les meres, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans; il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eut fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté: mais quand il est bien lié,

Ou

(7) Voyez la note 14.

on le jette dans un coin ſans s'embarraſſer de ſes cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice ; pourvu que le nourriçon ne ſe caſſe ni bras ni jambe, qu'importe au ſurplus qu'il périſſe, ou qu'il demeure infirme le reſte de ſes jours ? On conſerve ſes membres aux dépens de ſon corps ; &, quoi qu'il arrive, la nourrice eſt diſculpée.

Ces douces meres, qui débarraſſées de leurs enfans, ſe livrent gaiment aux amuſemens de la ville, ſavent-elles cependant quel traitement l'enfant dans ſon maillot reçoit au village ? Au moindre tracas qui ſurvient, on le ſuſpend à un clou comme un paquet de hardes ; & tandis que, ſans ſe preſſer, la nourrice vaque à ſes affaires, le malheureux reſte ainſi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette ſituation, avoient le viſage violet : la poitrine fortement comprimée ne laiſſant pas circuler le ſang, il remontoit à la tête ; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parcequ'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut reſter en cet état ſans perdre la vie, mais je doute que cela puiſſe aller fort loin. Voilà, je penſe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaiſes ſituations, & ſe donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'eſt-là un de ces vains raiſonnemens de notre fauſſe ſageſſe, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui chez des peuples plus ſenſés que nous, ſont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un ſeul qui ſe bleſſe, ni s'eſtropie : ils ne ſauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre

au

au maillot les petits des chiens, ni des chats; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence? Les enfans ſont plus lourds; d'accord: mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A-peine peuvent-ils ſe mouvoir; comment s'eſtropieroient-ils? ſi on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'alaiter leurs enfans, les femmes ceſſent d'en vouloir faire; la conſéquence eſt naturelle. Dès que l'état de mere eſt onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait: on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, & l'on tourne au préjudice de l'eſpece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet uſâge, ajouté aux autres cauſes de dépopulation, nous annonce le ſort prochain de l'Europe. Les ſciences, les arts, la philoſophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un déſert. Elle ſera peuplée de bêtes féroces; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vû quelquefois le petit manége des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On ſait ſe faire preſſer de renoncer à cette fantaiſie: on fait adroitement intervenir les époux, les Medecins, ſur-tout les meres. Un mari qui oſeroit conſentir que ſa femme nourrît ſon enfant, ſeroit un homme perdu. L'on en feroit un aſſaſſin qui veut ſe défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres! Plus heureux ſi le tems que celles-ci gagnent, n'eſt pas deſtiné pour d'autres que vous!

Le devoir des femmes n'eſt pas douteux: mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette queſtion, dont les Medecins ſont

les

les Juges, pour décidée au souhait des femmes; & pour moi, je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique, & l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mere que de sa mamelle? D'autres femmes, des bêtes mêmes, pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse: la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre, au lieu du sien, est une mauvaise mere; comment sera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement; il faudra que l'habitude change la nature; & l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mere.

De cet avantage-même résulte un inconvénient, qui seul devroit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre: c'est celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner; de voir son enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mere est une grace, & que celle qu'il a pour sa mere adoptive est un devoir: car où j'ai trouvé les soins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, est d'inspirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir son nourriçon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit se substituer à elle, & réparer sa négligence par sa cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé, elle l'exer-

ce

ce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles? Ceci tient à plus de choſes qu'on ne penſe. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs, commencez par les meres; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans; il n'y a point de réſidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs; tous ſe connoiſſent à peine, comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentimens de la nature ſe réveiller dans tous les cœurs ; l'Etat va ſe repeupler; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contre-poiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable ; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entre eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé réſulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une

fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Discours superflus ! l'ennui même des plaisirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont cessé d'être meres; elles ne le feront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune auroit à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon naturel, qui, sur ce point osant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur sexe, rempliſſent avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la nature leur impose. Puisse leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent ! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, & sur des observations que je n'ai jamais vû démenties, j'ose promettre à ces dignes meres un attachement solide & constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime & le respect du public, d'heureuses couches sans accident & sans suite, une santé ferme & vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entre eux les devoirs sont réciproques, & s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsqu'au lieu

lieu de négliger les soins de mere, une femme les porte à l'excès; lorsqu'elle fait de son enfant son idole; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir, & qu'espérant le soustraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du styx. Cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles, dont je parle, font autrement: à force de plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Observez la nature, & suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute espece; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fiévre: des coliques aigües leur donnent des convulsions; de longues toux les suffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur sang; des levains divers y fermentent, & causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie & danger: la moitié des enfans qui naissent, périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, & sitôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger, vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins? Faire au-dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'est, selon vous, redoubler le danger;

& au contraire c'eſt y faire diverſion, c'eſt l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne paſſe pas la meſure de leurs forces, on riſque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à ſupporter un jour. Endurciſſez leur corps au intempéries des ſaiſons, des climats, des élémens; à la faim, à la ſoif, à la fatigue; trempez-les dans l'eau du ſtyx. Avant que l'habitude du corps ſoit acquiſe, on lui donne celle qu'on veut ſans danger: mais quand une fois il eſt dans ſa conſiſtance, toute altération lui devient périlleuſe. Un enfant ſupportera des changemens que ne ſupporteroit pas un homme: les fibres du premier, molles & flexibles, prennent ſans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuſte ſans expoſer ſa vie & ſa ſanté; & quand il y auroit quelque riſque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puiſque ce ſont des riſques inſéparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejetter ſur le tems de ſa durée où ils ſont le moins déſavantageux?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de ſa perſonne ſe joint celui des ſoins qu'il a coutés; à la perte de ſa vie ſe joint en lui le ſentiment de la mort. C'eſt donc ſurtout à l'avenir qu'il faut ſonger en veillant à ſa conſervation; c'eſt contre les maux de la jeuneſſe qu'il faut l'armer, avant qu'il y ſoit parvenu: car ſi le prix de la vie augmente juſqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'eſt-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance, en les multipliant ſur l'âge de raiſon? Sont-ce là les leçons du maître?

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les tems. Le ſoin même de ſa conſervation eſt attaché à la peine.

ne. Heureux de ne connoître dans ſon enfance que les maux phyſiques! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goute ; il n'y a gueres que celles de l'ame qui produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons le ſort de l'enfance, & c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naiſſant, un enfant crie; ſa premiere enfance ſe paſſe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiſer; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faiſons ce qui lui plaît, ou nous en exigeons ce qui nous plaît : ou nous nous ſoumettons à ſes fantaiſies, ou nous le ſoumettons aux nôtres: point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainſi ſes premieres idées ſont celles d'empire & de ſervitude. Avant de ſavoir parler, il commande ; avant de pouvoir agir, il obéit; & quelquefois on le châtie avant qu'il puiſſe connoître ſes fautes ou plutôt en commettre. C'eſt ainſi qu'on verſe de bonne heure dans ſon jeune cœur les paſſions qu'on impute enſuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on ſe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe ſix ou ſept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du ſien: & après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne lui ſont bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déja tout formés, & lui apprend tout, hors à ſe connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à ſavoir vivre & ſe rendre heureux. Enfin quand cet en-

enfant eſclave & tyran, plein de ſcience & dépourvu de ſens, également débile de corps & d'ame, eſt jetté dans le monde; en y montrant ſon ineptie, ſon orgueil & tous ſes vices, il fait déplorer la miſere & la perverſité humaines. On ſe trompe; c'eſt là l'homme de nos fantaiſies; celui de la nature eſt fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde ſa forme originelle? Conſervez-la dès l'inſtant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne ſoit homme: vous ne réuſſirez jamais ſans cela. Comme la véritable nourrice eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainſi que dans leur ſyſtême: que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs..... Ah les devoirs! ſans doute le dernier eſt celui de pere (9)? Ne nous étonnons pas qu'un homme, dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un ſeul trait man-

(9) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Cenſeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même ſon fils dès le berceau, & avec un tel ſoin, qu'il quittoit tout pour être préſent quand la Nourrice, c'eſt-à-dire, la Mere le remuoit & le lavoit; quand on lit dans Suétone qu'Auguſte, maître du monde, qu'il avoit conquis & qu'il régiſſoit lui-même, enſeignoit lui-même à ſes petits-fils à écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit ſans ceſſe autour de lui; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes-gens de ce tems-là, qui s'amuſoient à de pareilles niaiſeries; trop bornés, ſans doute, pour ſavoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

manqué défigure tous les autres. Si la mere a trop peu de ſanté pour être nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, diſperſés, dans des penſions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maiſon paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les ſœurs ſe connoîtront à peine. Quand tous ſeront raſſemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entre eux; ils ſe traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, ſitôt que la ſociété de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaiſes mœurs pour y ſuppléer. Où eſt l'homme aſſez ſtupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpece, il doit à la ſocieté des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni reſpect humain qui le diſpenſent de nourrir ſes enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de ſi ſaints devoirs, qu'il verſera long-tems ſur ſa faute des larmes ameres, & n'en ſera jamais conſolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille ſi affairé, & forcé ſelon lui de laiſſer ſes enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ſes ſoins qui lui ſont à charge. Ame venale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'eſt pas même un maître que tu lui donnes, c'eſt un valet. Il en formera bientôt un ſecond.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire: tel est celui de l'homme de guerre; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élevera mon enfant? Je te l'ai déja dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux!... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un gouverneur! ô quelle ame sublime.... en vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere, ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y pense, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son éleve, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer; il faudroit d'éducation en éducation remonter jusqu'on ne sait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même?

Ce rare mortel est-il introuvable? Je l'ignore. En ces tems d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en passer; car il mettroit plus de peine à l'acquerir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami? Qu'il éleve son fils pour l'être; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déja fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang, m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'hon-

neur

neur ſans doute; mais loin de ſe plaindre de mon refus, il doit ſe louer de ma diſcrétion. Si j'avois accepté ſon offre & que j'euſſe erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : ſi j'avois réuſſi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié ſon titre; il n'eût plus voulu être Prince.

Je ſuis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un Précepteur, je ſens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me ſoit offert; & l'intérêt de l'amitié même, ne ſeroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lû ce livre, peu de gens ſeront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être, de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un ſuffiſant eſſai de ce métier pour être aſſuré que je n'y ſuis pas propre, & mon état m'en diſpenſeroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroiſſent ne pas m'accorder aſſez d'eſtime pour me croire ſincere & fondé dans mes réſolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oſerai du moins eſſayer de la plus aiſée; à l'exemple de tant d'autres je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume, & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je ſais que dans les entrepriſes pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à ſon aiſe dans des ſyſtémes qu'il eſt diſpenſé de mettre en pratique, donne ſans peine beaucoup de beaux préceptes impoſſibles à ſuivre, & que faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de pratiquable reſte ſans uſage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un éleve imaginaire, de me ſuppoſer l'âge, la ſanté, les connoiſſances, & tous les talens convenables pour travailler à ſon éducation, de la conduire depuis le moment de

ſa naiſſance juſqu'à celui où devenu homme fait, il n'aura plus beſoin d'autre guide que de lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui ſe défie de lui, de s'égarer dans des viſions ; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la ſienne ſur ſon éleve ; il ſentira bientôt, ou le lecteur ſentira pour lui, s'il ſuit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui ſe ſont préſentées. Pour ne pas groſſir inutilement le livre, je me ſuis contenté de poſer les principes dont chacun devoit ſentir la vérité. Mais quant aux regles qui pouvoient avoir beſoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus, comment ce que j'établiſſois pouvoit être pratiqué : tel eſt du moins le plan que je me ſuis propoſé de ſuivre. C'eſt au lecteur à juger ſi j'ai réuſſi.

Il eſt arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parceque mes premieres maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui ſont établies, ſont d'une évidence à laquelle il eſt difficile à tout homme raiſonnable de refuſer ſon conſentement. Mais à meſure que j'avance, mon éleve, autrement conduit que les vôtres, n'eſt plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment ſur la ſcene, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue juſqu'à ce que, quoi qu'il en diſe, il n'ait plus le moindre beſoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les ſuppoſe, & je me ſuppoſe moi-même doué de toutes ces qualités. En liſant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'uſe envers moi.

Je remarquerai ſeulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même auſſi jeune que peut l'être un homme ſage.

ſage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant s'il étoit poſſible, qu'il pût devenir le compagnon de ſon Eleve, & s'attirer ſa confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déja fait une éducation. C'eſt trop; un même homme n'en peut faire qu'une: s'il en falloit deux pour réuſſir, de quel droit entreprendroit-on la premiere?

Avec plus d'expérience on ſauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois aſſez bien pour en ſentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager, & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'eſt un mauvais préjugé pour la ſeconde.

Il eſt fort différent, j'en conviens, de ſuivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déja tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque luſtre peut changer d'éleve; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous diſtinguez le Précepteur, du Gouverneur: autre folie! Diſtinguez-vous le Diſciple, de l'Eleve? Il n'y a qu'une ſcience à enſeigner aux enfans; c'eſt celle des devoirs de l'homme. Cette ſcience eſt une, &, quoi qu'ait dit Xenophon de l'Education des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le Maître de cette ſcience; parcequ'il s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon Eleve, ſurtout quand il s'agit d'un modéle à propoſer. Ce choix

choix ne peut tomber ni sur le génie ni sur le caractere de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il soit né. Quand je pourrois choisir, je ne prendrois qu'un esprit commun tel que je suppose mon Eleve. On n'a besoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit seule servir d'exemple à celle de leurs semblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'est pas indifférent à la culture des hommes; ils ne sont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le désavantage est visible. Un homme n'est pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, est forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure successivement les deux extrêmes, son avantage est encore évident: car bien qu'il soit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de sa constitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie; mais un Négre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoyéde au Benin. Il paroît encore que l'organisation du cerveau est moins parfaite aux deux extrêmes. Les Négres ni les Lapons n'ont pas le sens des Européens. Si je veux donc que mon éleve puisse être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat; dans le Midi ils consomment peu sur un sol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La société nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers

miers habitent le ſol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas beſoin d'éducation ; celle de ſon état eſt forcée, il n'en ſauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de ſon état, eſt celle qui lui convient le moins & pour lui-même & pour la ſociété. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or il eſt moins raiſonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre ; car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choiſiſſons donc un riche : nous ſerons ſûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raiſon, je ne ſerai pas fâché qu'Emile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon pere & ſa mere. Chargé de leurs devoirs, je ſuccede à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma premiere ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre conſentement. Cette clauſe eſt eſſencielle, & je voudrois même que l'Eleve & le Gouverneur ſe regardaſſent tellement comme inſéparables, que le ſort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Sitôt qu'ils enviſagent dans l'éloignement leur ſéparation, ſitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le ſont déjà : chacun fait ſon petit ſyſtême à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne ſeront plus enſemble, n'y reſtent qu'à contre-cœur. Le Diſciple ne regarde le Maître que comme l'enſeigne & le fléau de l'enfance ; le Maître ne regarde le Diſciple que com-

comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé: ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme devant passer leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils se deviennent chers. L'Eleve ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand; le Gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son Eleve est un fond qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité, fait d'avance, suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & sain. Un pere n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne: tous ses enfans sont également ses enfans; il leur doit à tous les mêmes soins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé, doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un Eleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade; il perd, à soigner une vie inutile, le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochime, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un éleve toujours inutile à lui-même & aux au-

autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodigant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes pour un ? Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, & j'approuve sa charité; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions; elle exténue aussi le corps à la longue; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les Médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort: s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres? Ce sont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La Médecine est à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui ne sachant que faire de leur tems le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre, ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur

leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles ; celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la Médecine. Mon objet n'est que de la considérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font, sur son usage, les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve: ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même-tems. La Science qui instruit & la Médecine qui guérit sont fort bonnes, sans doute; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question: si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abstinences seroient sages; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la Médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre-humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc sans le Médecin: car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à esperer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres: il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance; il use

la vie au lieu de la prolonger : & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpece ; puiſqu'il nous ôte à la ſociété par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à ſa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conſéquences des maladies, & où l'on ne ſonge guere à la mort. Naturellement l'homme ſait ſouffrir conſtamment, & meurt en paix. Ce ſont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philoſophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'aviliſſent de cœur, & lui font déſapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un éleve qui n'ait pas beſoin de tous ces gens-là, ou je le refuſe. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage : je veux l'élever ſeul, ou ne m'en pas mêler. Le ſage Locke, qui avoit paſſé une partie de ſa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de legeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Emile, à moins que ſa vie ne ſoit dans un danger évident ; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je ſais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appellé trop tard ; s'il réchappe, ce ſera lui qui l'aura ſauvé. Soit : que le Médecin triomphe ; mais ſur-tout qu'il ne ſoit appellé qu'à l'extrêmité.

Faute de ſavoir ſe guérir, que l'enfant ſache être malade ; cet art ſupplee à l'autre, & ſouvent réuſſit

beaucoup mieux; c'eſt l'art de la nature. Quand l'animal eſt malade, il ſouffre en ſilence & ſe tient coi: or on ne voit pas plus d'animaux languiſſans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & ſur-tout les remedes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems ſeul auroit guéris? On me dira que les animaux vivant d'une maniere plus conforme à la nature, doivent être ſujets à moins de maux que nous. Hé! bien, cette maniere de vivre eſt préciſément celle que je veux donner à mon éleve; il en doit donc tirer le même profit.

La ſeule partie utile de la Médecine eſt l'hygiene. Encore l'hygiene eſt-elle moins une ſcience qu'une vertu. La tempérance & le travail ſont les deux vrais Médecins de l'homme: le travail aiguiſe ſon appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuſer.

Pour ſavoir quel régime eſt le plus utile à la vie & à la ſanté, il ne faut que ſavoir quel régime obſervent les Peuples qui ſe portent le mieux, ſont les plus robuſtes, & vivent le plus long-tems. Si par les obſervations générales on ne trouve pas que l'uſage de la Médecine donne aux hommes une ſanté plus ferme ou une plus longue vie; par cela même que cet art n'eſt pas utile il eſt nuiſible, puiſqu'il emploie le tems, les hommes & les choſes à pure perte. Non-ſeulement le tems qu'on paſſe à conſerver la vie étant perdu pour en uſer, il l'en faut déduire; mais quand ce tems eſt employé à nous tormenter, il eſt pis que nul, il eſt négatif; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reſte. Un homme qui vit dix ans ſans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que perſonne d'en tirer la concluſion.

Voilà mes raiſons pour ne vouloir qu'un Eleve robuſte

buſte & ſain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempéramment & la ſanté; c'eſt ce que perſonne ne diſpute: les exemples des plus longues vies ſe tirent preſque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont ſupporté le plus de fatigue & de travail *. Je n'entrerai pas, non plus, dans de longs détails ſur les ſoins que je prendrai pour ce ſeul objet. On verra qu'ils entrent ſi néceſſairement dans ma pratique, qu'il ſuffit d'en prendre l'eſprit pour n'avoir pas beſoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les beſoins. Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mere conſent à remplir ſon devoir, à la bonne heure; on lui donnera ſes directions par écrit: car cet avantage a ſon contrepoids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de ſon éleve. Mais il eſt à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'eſtime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt ſi cher, rendront la mere attentive aux avis du

* En voici un exemple tiré des papiers anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire rélatives à mon ſujet.

„ Un Particulier nommé *Patrice Oneil*, né en 1647, vient „ de ſe remarier en 1760 pour la ſeptieme fois. Il ſervit dans „ les Dragons la dix-ſeptieme année du regne de Charles II, „ & dans différens corps juſqu'en 1740 qu'il obtint ſon congé. „ Il a fait toutes les Campagnes du Roi Guillaume & du Duc „ de Marlborough. Cet homme n'a jamais bu que de la bierre „ ordinaire; il s'eſt toujours nourri de végétaux, & n'a man„ gé de la viande que dans quelques repas qu'il donnoit à ſa „ famille. Son uſage a toujours été de ſe lever & de ſe cou„ cher avec le Soleil, à moins que ſes devoirs ne l'en aient „ empêché. Il eſt à préſent dans ſa cent treizieme année, en„ tendant bien, ſe portant bien, & marchant ſans canne. „ Malgré ſon grand âge, il ne reſte pas un ſeul moment oiſif, „ & tous les Dimanches il va à ſa Paroiſſe accompagné de ſes „ enfans, petits-enfans, & arriere petits-enfans.

du maître; & tout ce qu'elle voudra faire, on eſt ſûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choiſir.

Une des miſeres des gens riches eſt d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner? Ce ſont les richeſſes qui les corrompent; & par un juſte retour, ils ſentent les premiers le défaut du ſeul inſtrument qui leur ſoit connu. Tout eſt mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font preſque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choiſir par l'Accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? que la meilleure eſt toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas conſulter un Accoucheur pour celle d'Emile; j'aurai ſoin de la choiſir moi-même. Je ne raiſonnerai peut-être pas là-deſſus ſi diſertement qu'un Chirurgien; mais à coup ſûr je ſerai de meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que ſon avarice.

Ce choix n'eſt point un ſi grand miſtere; les regles en ſont connues: mais je ne ſais ſi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auſſi bien qu'à ſa qualité. Le nouveau lait eſt tout à-fait ſereux; il doit preſqu'être apéritif pour purger les reſtes du *meconium* épaiſſi dans les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la conſiſtance & fournit une nourriture plus ſolide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eſt ſûrement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpece la nature change la conſiſtance du lait ſelon l'âge du nourriſſon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a ſon embarras, je le ſais: mais ſitôt qu'on ſort de l'ordre naturel, tout a ſes embarras pour bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal; c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice auſſi ſaine de cœur que de corps:

corps: l'intempérie des passions peut comme celle des humeurs altérer son lait; de plus, s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaise; un bon caractere est aussi essentiel qu'un bon tempéramment. Si l'on prend une femme vicieuse, je ne dis pas que son nourrisson contractera ses vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec son lait, des soins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, de la propreté? si elle est gourmande, intempérante, elle aura bien-tôt gâté son lait; si elle est négligente ou emportée, que va devenir, à sa merci, un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre, ni se plaindre? Jamais en quoi que ce puisse être les méchans ne sont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que son Gouverneur. Cet usage étoit celui des Anciens, moins raisonneurs & plus sages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur sexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théâtre la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes, soit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de secrettes comparaisons qui tendent toujours à diminuer son estime pour ceux qui le gouvernent, & conséquemment leur autorité sur lui. S'il vient une fois à penser qu'il y a de grandes personnes qui n'ont pas plus de raison que des enfans, toute l'autorité de l'âge est perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres supérieurs que son pere & sa mere, ou à leur défaut sa Nourrice & son Gouverneur: encore est-ce déjà trop d'un des deux; mais ce partage est inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, est que les personnes des deux sexes qui le

gouvernent, ſoient ſi bien d'accord ſur ſon compte que les deux ne ſoient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus ſubſtanciels, mais non qu'elle change tout-à-fait de maniere de vivre; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, eſt toujours dangereux pour la ſanté; & puiſque ſon régime ordinaire l'a laiſſée ou rendue ſaine & bien conſtituée, à quoi bon lui en faire changer?

Les Payſanes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourriſſons Bourgeois, on leur donne des pot-au-feux, perſuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chile & fourniſſent plus de lait. Je ne ſuis point du tout de ce ſentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainſi nourris ſont plus ſujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'eſt guere étonnant, puiſque la ſubſtance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la ſubſtance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal eſt une ſubſtance végétale (10); ſon analyſe le démontre; il tourne facilement à l'acide, &, loin de donner aucun veſtige d'alcali volatile, comme font les ſubſtances animales, il donne comme les plantes, un ſel neutre eſſenciel.

Le

(10) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage: les femelles des chiens & des chats en mangent auſſi; les louves mêmes paiſſent. Voilà des ſucs végétaux pour leur lait; reſte à examiner celui des eſpeces qui ne peuvent abſolument ſe nourrir que de chair, s'il y en a de telles; de quoi je doute.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putrefaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux font plus de ſang que la viande; ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſévreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſévreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

Il ſe peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je ſuis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal ſaine: des Peuples entiers qui n'en ont point d'autre, s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'abſorbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux: s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourriroit pas (*). On a beau couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans, quiconque mange du lait digere du fromage; cela eſt ſans exception. L'eſtomac eſt ſi bien fait pour cailler le lait, que c'eſt avec l'eſtomac de veau que ſe fait la préſure.

Je penſe donc qu'au lieu de changer la nourriture or-

(*) Bien que les ſucs qui nous nourriſſent ſoient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens ſolides. Un homme au travail qui ne vivroit que de bouillon, dépériroit très-promptement. Il ſe ſoutiendroit beaucoup mieux avec du lait, parce qu'il ſe caille.

ordinaire des nourrices, il ſuffit de la leur donner plus abondante, & mieux choiſie dans ſon eſpece. Ce n'eſt pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'eſt leur aſſaiſonnement ſeul qui les rend mal-ſains. Réformez les regles de votre cuiſine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le ſel, ni le laitage ne paſſent point ſur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne ſoient aſſaiſonnés qu'arrivant tout chauds ſur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (11). Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? il y a de la contradiction à cela.

C'eſt ſur-tout dans les premieres années de la vie, que l'air agit ſur la conſtitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénetre par tous les pores, il affecte puiſſamment ces corps naiſſans, il leur laiſſe des impreſſions qui ne s'effacent point. Je ne ſerois donc pas d'avis qu'on tirât une payſane de ſon village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez ſoi. J'aime mieux qu'il aille reſpirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de ſa nouvelle mere, il habitera ſa maiſon ruſtique, & ſon Gouverneur l'y ſuivra. Le lecteur ſe ſouviendra bien que ce gouverneur n'eſt pas un homme à gage; c'eſt l'ami du pere. Mais quand cet ami ne ſe trouve pas; quand ce tranſport n'eſt pas facile; quand rien de ce que vous conſeillez n'eſt faiſable, que faire à la place, me dira-t-on? .... Je vous l'ai deja dit; ce que vous

(11) Ceux qui voudront diſcuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime Pithagoricien, pourront conſulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi ſon adverſaire ont faits ſur cet important ſujet.

vous faites: on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilleres, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables: cela n'est pas moins vrai, au propre, qu'au figuré.

Les villes sont le gouffre de l'espece humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent ou dégénerent; il faut les renouveller, & c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans se renouveller, pour ainsi dire, eux mêmes, & reprendre au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal-sain des lieux trop peuplés. Les femmes grosses qui sont à la campagne se hâtent de revenir accoucher à la ville; elles devroient faire tout le contraire; celles sur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne pensent; & dans un séjour plus naturel à l'espece, les plaisirs, attachés aux devoirs de la nature, leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiéde où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu nécessaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'est pas à croire que l'usage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ses créatures.

Par la même raison, cette précaution de faire tiédir l'eau n'est pas non plus indispensable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaunés dans les rivieres ou à la mer sans autre façon:

mais les nôtres, amolis avant que de naître par la moleſſe des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déja gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par dégrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans ; leur mal-propreté en montre le beſoin : quand on ne fait que les eſſuyer, on les déchire. Mais à meſure qu'ils ſe renforcent, diminuez par dégré la tiédeur de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme pour ne pas les expoſer, il importe que cette diminution ſoit lente, ſucceſſive & inſenſible, on peut ſe ſervir du thermometre pour la meſurer exactement.

Cet uſage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute ſa vie. Je le conſidere, non-ſeulement du côté de la propreté & de la ſanté actuelle, mais auſſi comme une précaution ſalutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder ſans effort & ſans riſque aux divers dégrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandiſſant on s'accoutumât peu-à-peu à ſe baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les dégrés ſupportables, & ſouvent dans des eaux froides à tous les dégrés poſſibles. Ainſi après s'être habitué à ſupporter les diverſes températures de l'eau, qui étant un fluide plus denſe, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit preſque inſenſible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant reſpire en ſortant de ſes envelopes, ne ſouffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot ; des langes flottans & larges, qui laiſſent tous ſes membres en liber-

té,

té, & ne ſoient, ni aſſez peſans pour gêner ſes mouvemens, ni aſſez chauds pour empêcher qu'il ne ſente les impreſſions de l'air (12). Placez-le dans un grand berceau (13) bien rembourré où il puiſſe ſe mouvoir à l'aiſe & ſans danger. Quand il commence à ſe fortifier, laiſſez-le ramper par la chambre; laiſſez-lui développer, étendre ſes petits membres, vous les verrez ſe renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous ſerez étonné de la différence de leur progrès (14).

On

(12) On étouffe les enfans dans les Villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en ſont encore à ſavoir que l'air froid loin de leur faire du mal les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fiévre & les tue.

(13) Je dis *un berceau* pour employer un mot uſité, faute d'autre: car d'ailleurs je ſuis perſuadé qu'il n'eſt jamais néceſſaire de bercer les enfans, & que cet uſage leur eſt ſouvent pernicieux.

(14) „ Les anciens Peruviens laiſſoient les bras libres aux „ enfans dans un maillot fort large; lorſqu'ils les en tiroient „ ils les mettoient en liberté dans un trou fait en terre & garni „ de linges, dans lequel ils les deſcendoient juſqu'à la moitié „ du corps; de cette façon ils avoient les bras libres, & ils „ pouvoient mouvoir leur tête & fléchir leur corps à leur gré „ ſans tomber & ſans ſe bleſſer: dès qu'ils pouvoient faire un „ pas, on leur préſentoit la mammelle d'un peu loin, comme „ un appas pour les obliger à marcher. Les petits Négres ſont „ quelquefois dans une ſituation bien plus fatigante pour téter; „ ils embraſſent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux „ & leurs pieds, & ils la ſerrent ſi bien qu'ils peuvent s'y ſou- „ tenir ſans le ſecours des bras de la mere; ils s'attachent à „ la mammelle avec leurs mains, & ils la ſucent conſtamment „ ſans ſe déranger & ſans tomber, malgré les différens mou- „ vemens de la mere, qui pendant ce tems travaille à ſon or- „ dinaire. Ces enfans commencent à marcher dès le ſecond „ mois, ou plutôt à ſe traîner ſur les genoux & ſur les mains, „ cet exercice leur donne pour la ſuite la facilité de courir „ dans cette ſituation preſque auſſi vîte que s'ils étoient ſur „ leurs pieds. *Hiſt. Nat. T. IV.* in-12. *page* 192.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajoûter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abo-

On doit s'attendre à de grandes oppoſitions de la part des Nourrices à qui l'enfant bien garroté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller inceſſamment. D'ailleurs ſa mal-propreté devient plus ſenſible dans un habit ouvert; il faut le nettoyer plus ſouvent. Enfin, la coutume eſt un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raiſonnez point avec les Nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aiſés dans la pratique les ſoins que vous aurez preſcrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au phyſique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne déperiſſe point, le reſte n'importe gueres: mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiſſant l'enfant eſt déja diſciple, non du Gouverneur, mais de la nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier ſous ce premier Maître & empêcher que ſes ſoins ne ſoient contrariés. Il veille le nourriſſon, il l'obſerve, il le ſuit; il épie avec vigilance la premiere lueur de ſon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Muſulmans épient l'inſtant du lever de la lune.

Nous naiſſons capables d'apprendre, mais ne ſachant rien, ne connoiſſant rien. L'ame, enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le ſentiment de ſa propre exiſtence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître ſont des effets purement mécaniques, dépourvus de connoiſſance & de volonté.

Suppoſons qu'un enfant eût à ſa naiſſance la ſtatu-

re

---

s'abolit de jour en jour. Voyez auſſi la Loubere, Voyage de Siam, le Sieur le Beau, Voyage du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, ſi j'avois beſoin de confirmer ceci par des faits.

re & la force d'un homme fait, qu'il sortît, pour ainsi dire, tout armé du sein de sa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant seroit un parfait imbecille, un automate, une statue immobile & presque insensible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit personne, il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens qui le lui feroit appercevoir; les couleurs ne seroient point dans ses yeux, les sons ne seroient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucheroit ne seroient point sur le sien, il ne sauroit pas même qu'il en a un: le contact de ses mains seroit dans son cerveau; toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point; il n'existeroit que dans le commun *sensorium*; il n'auroit qu'une seule idée, savoir celle du *moi* à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations, & cette idée ou plutôt ce sentiment seroit la seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme formé tout-à-coup ne sauroit pas non plus se redresser sur ses pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y soutenir en équilibre; peut-être n'en feroit-il pas même l'essai, & vous verriez ce grand corps fort & robuste rester en place comme une pierre, ou ramper & se traîner comme un jeune chien.

Il sentiroit le mal-aise des besoins sans les connoître, & sans imaginer aucun moyen d'y pouvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muscles de l'estomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les saisir; & comme son corps auroit pris son accroissement, que ses membres seroient tout développés, qu'il n'auroit par conséquent, ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des enfans, il pourroit mourir de faim avant

avant de s'être mû pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on ait refléchi sur l'ordre & le progrès de nos connoissances, on ne peut nier que tel ne fut à peu près l'état primitif d'ignorance & de stupidité, naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au dégré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrêmité? chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire: voilà le terme où l'homme peut parvenir & qu'il ne sauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se trouver entre un homme & un autre homme. Quelle est l'ame basse que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil: combien j'en ai déja passés! combien j'en puis encore atteindre! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi?

Je le répete: l'éducation de l'homme commence à sa naissance; avant de parler, avant que d'entendre il s'instruit déja. L'expérience prévient les leçons; au moment qu'il connoît sa Nourrice il a déja beaucoup acquis. On seroit surpris des connoissances de l'homme le plus grossier, si l'on suivoit son progrès depuis le moment où il est né jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageoit toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux savans, celle-ci seroit très-petite en comparaison de l'autre; mais nous ne songeons guere aux acquisitions générales, parcequ'elles se font sans qu'on y pense & même avant l'âge de raison, que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, & que, comme dans les équa-

équations d'algebre, les quantités communes ſe comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont des ſens, il faut qu'ils apprennent à en faire uſage; ils ont des beſoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir: il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupedes qui ſe tiennent ſur leurs pieds dès leur naiſſance ne ſavent pas marcher pour cela; on voit à leurs premiers pas que ce ſont des eſſais mal aſſurés: les Serins échappés de leurs cages ne ſavent point voler, parcequ'ils n'ont jamais volé. Tout eſt inſtruction pour les êtres animés & ſenſibles. Si les plantes avoient un mouvement progreſſif, il faudroit qu'elles euſſent des ſens & qu'elles acquiſſent des connoiſſances, autrement les eſpeces périroient bientôt.

Les premieres ſenſations des enfans ſont purement affectives, ils n'apperçoivent que le plaiſir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni ſaiſir, ils ont beſoin de beaucoup de tems pour ſe former peu-à-peu les ſenſations repréſentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainſi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimenſions & des figures, le retour des ſenſations affectives commence à les ſoumettre à l'empire de l'habitude; on voit leurs yeux ſe tourner ſans ceſſe vers la lumiere, & ſi elle leur vient de côté, prendre inſenſiblement cette direction; enſorte qu'on doit avoir ſoin de leur oppoſer le viſage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut auſſi qu'ils s'habituent de bonne-heure aux ténebres; autrement ils pleurent & crient ſi tôt qu'ils ſe trouvent à l'obſcurité. La nourriture & le ſommeil trop exactement meſurés, leur deviennent néceſſaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le deſir ne vient plus du beſoin, mais de l'habitude,

de, ou plutôt, l'habitude ajoûte un nouveau beſoin à celui de la nature: voilà ce qu'il faut prévenir.

La ſeule habitude qu'on doit laiſſer prendre à l'enfant eſt de n'en contracter aucune; qu'on ne le porte pas plus ſur un bras que ſur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à préſenter une main plutôt que l'autre, à s'en ſervir plus ſouvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir reſter ſeul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de ſa liberté & l'uſage de ſes forces, en laiſſant à ſon corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, & de faire en toute choſe ſa volonté, ſi-tôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à diſtinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéreſſent l'homme. Il ſe ſent ſi foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoît pas: l'habitude de voir des objets nouveaux ſans en être affecté détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maiſons propres où l'on ne ſouffre point d'araignées ont peur des araignées, & cette peur leur demeure ſouvent étant grands. Je n'ai jamais vû de payſans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puiſque le ſeul choix des objets qu'on lui préſente eſt propre à le rendre timide ou courageux? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, biſarres; mais peu à peu, de loin, juſqu'à ce qu'il y ſoit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie enfin lui-même. Si durant ſon enfance il a vu ſans effroi des crapauds, des ſerpens, des écreviſſes, il verra ſans horreur, étant grand, quelque animal que ce ſoit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous

Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à Emile un masque d'une figure agréable. Ensuite, quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage ; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des masques moins agréables, & enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraie avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son pere, le méconnoît, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, & arrache à sa mere un souris mêlé de larmes ; que faut-il faire pour guérir cet effroi ? précisément ce que fait Hector ; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendroit pas là : on s'approcheroit du casque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant ; enfin la nourrice prendroit le casque & le poseroit en riant sur sa propre tête ; si toutefois la main d'une femme osoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu ? je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flame brusque & passagere, cette espece d'éclair le réjouit ; je répete la même chose avec plus de poudre peu-à-peu j'ajoûte au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fusil, aux boêtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux & ne blessent réellement l'organe de l'ouie. Autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les ras-

raſſure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination ſont encore inactives, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous oppoſez point à cette inquiétude : elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légereté des corps ; à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant (15), écoutant, ſur-tout en comparant la vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous ; & ce n'eſt que par notre propre mouvement, que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parceque l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter ; &

(15) L'odorat eſt de tous les ſens celui qui ſe développe le plus tard dans les enfans ; juſqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroît pas qu'ils ſoient ſenſibles ni aux bonnes ni aux mauvaiſes odeurs; ils ont à cet égard l'indifférence, ou plutôt l'inſenſibilité qu'on remarque dans pluſieurs animaux.

& point du tout, c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau, puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au-bout de ſes bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît & non comme il lui plaît; car ſitôt qu'il n'eſt plus abuſé par le ſens, ſon effort change de cauſe: ce changement eſt remarquable, & demande explication.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup: cela doit être. Puiſque toutes leurs ſenſations ſont affectives, quand elles ſont agréables ils en jouiſſent en ſilence, quand elles ſont pénibles ils le diſent dans leur langage & demandent du ſoulagement. Or tant qu'ils ſont éveillés, ils ne peuvent preſque reſter dans un état d'indifférence; ils dorment ou ſont affectés.

Toutes nos Langues ſont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle & commune à tous les hommes: ſans doute, il y en a une; & c'eſt celle que les enfans parlent avant de ſavoir parler. Cette Langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette Langue, elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles, ce n'eſt point le ſens du

mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfans, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déja d'expreſſion: leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le ſourire, le deſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que des beſoins corporels; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces, l'expreſſion des ſentimens eſt dans les regards.

Comme le premier état de l'homme eſt la miſere & la foibleſſe, ſes premieres voix ſont la plainte & les pleurs. L'enfant ſent ſes beſoins & ne les peut ſatisfaire, il implore le ſecours d'autrui par des cris; s'il a faim ou ſoif, il pleure; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a beſoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins ſa maniere d'être eſt à ſa diſpoſition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parcequ'il n'a, pour ainſi dire, qu'une ſorte de mal-être: dans l'imperfection de ſes organes, il ne diſtingue point leurs impreſſions diverſes; tous les maux ne forment pour lui qu'une ſenſation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit ſi peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne: ici ſe forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre ſocial eſt formé.

Quand l'enfant pleure, il eſt mal à ſon aiſe, il a quelque beſoin qu'il ne ſauroit ſatisfaire; on examine, on

on cherche ce beſoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en eſt importuné; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir: s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour ſon entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainſi frappé par ſa nourrice. Il ſe tut ſur-le-champ, je le crus intimidé. Je me diſois, ce ſera une ame ſervile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois; le malheureux ſuffoquoit de colere, il avoit perdu la reſpiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus, tous les ſignes du reſſentiment, de la fureur, du déſeſpoir de cet âge, étoient dans ſes accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le ſentiment du juſte & de l'injuſte fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple ſeul m'auroit convaincu. Je ſuis ſûr qu'un tiſon ardent tombé par haſard ſur la main de cet enfant, lui eût été moins ſenſible que ce coup aſſez léger, mais donné dans l'intention manifeſte de l'offenſer.

Cette diſpoſition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens exceſſifs. Boerhave penſe que leurs maladies ſont pour la plûpart de la claſſe des convulſives, parce que la tête étant proportionnellement plus groſſe & le ſyſtême des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux eſt plus ſuſceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand ſoin les Domeſtiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur ſont cent fois plus dangereux, plus funeſtes que les injures de l'air & des ſaiſons. Tant que les enfans ne trouveront de réſiſtance que dans les choſes & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni

mutins ni coleres, & ſe conſerveront mieux en ſanté. C'eſt ici une des raiſons pourquoi les enfans du Peuple plus libres, plus indépendans, ſont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robuſtes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant ſans ceſſe: mais il faut ſonger toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premieres pleurs des enfans ſont des prieres: ſi on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres; ils commencent par ſe faire aſſiſter, ils finiſſent par ſe faire ſervir. Ainſi de leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices, ici commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la nature, & l'on voit deja pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention ſecrette que dicte le geſte ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parcequ'il n'en eſtime pas la diſtance; il eſt dans l'erreur: mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas: dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître, ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi quand un enfant deſire quelque choſe qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant: il tire de cette pratique une concluſion qui eſt de ſon âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui ſuggérer.

L'Ab-

L'Abbé de Saint Pierre appelloit les hommes de grands enfans; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propoſitions ont leur vérité comme ſentences; comme principes elles ont beſoin d'éclairciſſemens: mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuſte, il diſoit une choſe abſolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foibleſſe; l'enfant n'eſt méchant que parcequ'il eſt foible; rendez-le fort, il ſera bon: celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde. Voyez ci-après la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard.

La raiſon ſeule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conſcience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raiſon, ne peut donc ſe développer ſans elle. Avant l'âge de raiſon nous faiſons le bien & le mal ſans le connoître; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le ſentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela? D'abord la Philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels; l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de ſe prouver à lui-même ſon propre pouvoir. Mais voyez ce Vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance; non-ſeulement il reſte immobile & paiſi-

ble, il veut encore que tout y reſte autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir regner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée? & où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux ſe développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un ſe forme & l'autre ſe détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante ſe concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle eſt ſurabondante & s'étend au-dehors; il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe, il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action. Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté; c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même-tems que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſitôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tirans, impérieux, méchans, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'Univers.

En grandiſſant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on ſe renferme davan-

vantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude le fortifie : ainsi succede la fantaisie au besoin ; ainsi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature: il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison ; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent point dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces regles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raiſon nouvelle & très-importante pour laiſſer les corps & les membres des enfans abſolument libres, avec la ſeule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les bleſſer.

Infailliblement un enfant dont le corps & les bras ſont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que les beſoins phyſiques ne pleure que quand il ſouffre, & c'eſt un très-grand avantage; car alors on ſait à point nommé quand il a beſoin de ſecours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il eſt poſſible. Mais ſi vous ne pouvez le ſoulager, reſtez tranquille, ſans le flatter pour l'appaiſer; vos careſſes ne guériront pas ſa colique: cependant il ſe ſouviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il fait une fois vous occuper de lui à ſa volonté, le voilà devenu votre maître; tout eſt perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs on ſe tourmentera moins pour les faire taire; menacés ou flattés moins ſouvent, ils ſeront moins craintifs ou moins opiniâtres, & reſteront mieux dans leur état naturel. C'eſt moins en laiſſant pleurer les enfans qu'en s'empreſſant pour les appaiſer, qu'on leur fait gagner des deſcentes, & ma preuve eſt que les enfans les plus négligés y ſont bien moins ſujets que les autres. Je ſuis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne ſe laiſſe pas avertir de leurs beſoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les ſoins qu'on leur rend ſoient mal-entendus. Pourquoi ſe feroient-ils faute de pleurer dès qu'ils voient que leurs pleurs ſont bonnes à tant de choſes? Inſtruits du prix qu'on met à leur ſilence, ils ſe gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la

fin

fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'eſt alors qu'à force de pleurer ſans ſuccès, ils s'efforcent, s'épuiſent & ſe tuent.

Les longues pleurs d'un enfant qui n'eſt ni lié ni malade & qu'on ne laiſſe manquer de rien ne ſont que des pleurs d'habitude & d'obſtination. Elles ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la Nourrice, qui, pour n'en ſavoir endurer l'importunité la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils ſont obſtinés dans leurs tentatives; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent, & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plûpart des Nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très-utile; mais il eſt de la derniere importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il s'amuſe ſans croire qu'on ſonge à lui: or voilà ſur quoi toutes les Nourrices ſont mal-adroites.

On ſevre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les ſévrer eſt indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption eſt communément pénible & douloureuſe. Par un inſtinct machinal l'enfant porte alors fréquemment à ſa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On penſe faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on ſe trompe. Ces corps durs appliqués ſur les gencives loin de les ramollir les ren-

rendent calleuſes, les endurciſſent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'inſtinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naiſſantes ſur des cailloux, ſur du fer, ſur des os, mais ſur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cédent & où la dent s'imprime.

On ne ſait plus être ſimple en rien; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des criſtaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute eſpece. Que d'apprêts inutiles & pernicieux! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend ſonner les graines, un bâton de réglisſe qu'il peut ſucer & mâcher, l'amuſeront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès ſa naiſſance.

Il a été reconnu que la bouillie n'eſt pas une nourriture fort ſaine. Le lait cuit & la farine crue font beaucoup de ſaburre & conviennent mal à notre eſtomac. Dans la bouillie la farine eſt moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté; la panade, la crême de riz me paroiſſent préférables. Si l'on veut abſolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainſi torréfiée, une ſoupe fort agréable & fort ſaine. Le bouillon de viande & le potage ſont encore un médiocre aliment dont il ne faut uſer que le moins qu'il eſt poſſible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher; c'eſt le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents: & quand ils commencent d'avaler, les ſucs ſalivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digeſtion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits ſecs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâ-

bâtons de pain dur ou de biſcuit ſemblable au pain de Piémont qu'on appelle dans le pays des *Griſſes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu, leurs dents ſe trouveroient ſorties, & ils ſe trouveroient ſevrés preſque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Payſans ont pour l'ordinaire l'eſtomac fort bon, & l'on ne les ſévre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naiſſance; on leur parle non-ſeulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puiſſent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne ſe prête que peu-à-peu aux imitations des ſons qu'on leur dicte, & il n'eſt pas même aſſuré que ces ſons ſe portent d'abord à leur oreille auſſi diſtinctement qu'à la notre. Je ne déſapprouve pas que la Nourrice amuſe l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés; mais je déſapprouve qu'elle l'etourdiſſe inceſſamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premieres articulations qu'on lui fait entendre fuſſent rares, faciles, diſtinctes, ſouvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne ſe rapportaſſent qu'à des objets ſenſibles qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureuſe facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne penſe. L'Ecolier écoute en claſſe le verbiage de ſon Régent, comme il écoutoit au maillot le babil de ſa Nourrice. Il me ſemble que ce ſeroit l'inſtruire fort utilement que de l'éléver à n'y rien comprendre.

Les réflexions naiſſent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers diſcours des enfans. Quoi qu'on faſſe, ils apprendront toujours à parler de la meme maniere, & toutes les ſpeculations philoſophiques ſont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainſi dire, une grammaire de leur âge, dont la ſyntaxe a des regles plus générales que la nôtre; & ſi l'on y faiſoit bien attention, l'on ſeroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils ſuivent certaines analogies, très-vicieuſes, ſi l'on veut, mais très-régulieres, & qui ne ſont choquantes que par leur dureté ou parce que l'uſage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par ſon pere pour lui avoir dit; *mon pere, irai-je-t-y?* Or, on voit que cet enfant ſuivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens; car puiſqu'on lui diſoit, *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit, *irai je-t-y?* Remarquez de plus, avec quelle adreſſe il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je?* Eſt-ce la faute du pauvre enfant ſi nous avons mal-à-propos ôté de la phraſe cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en ſavions que faire? C'eſt une pédanterie inſupportable & un ſoin des plus ſuperflus de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'uſage, deſquelles ils ne manquent jamais de ſe corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne ſe plaiſent avec perſonne autant qu'avec vous, & ſoyez ſûrs qu'inſenſiblement leur langage s'épurera ſur le vôtre, ſans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance & qu'il n'eſt pas moins aiſé de prévenir, eſt qu'on ſe preſſe trop de les faire parler, comme ſi l'on avoit peur qu'ils n'appriſſent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empreſſement indiſcret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confuſément: l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils diſent les diſpenſe de bien articuler; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, pluſieurs d'entre eux en conſervent toute leur vie un vice de prononciation, & un parler confus qui les rend preſque inintelligibles.

J'ai

J'ai beaucoup vécu parmi les Payſans, & n'en ouis jamais graſſeyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela ? les organes des Payſans ſont-ils autrement conſtruits que les nôtres ? Non, mais ils ſont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre eſt un tertre ſur lequel ſe raſſemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils ſoient aſſez éloignés de moi, je diſtingue parfaitement tout ce qu'ils diſent, & j'en tire ſouvent de bons mémoires pour cet Ecrit. Tous les jours mon oreille me trompe ſur leur âge ; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la ſtature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi ſeul cette expérience ; les Urbains qui me viennent voir & que je conſulte là-deſſus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit eſt que juſqu'à cinq ou ſix ans les enfans des Villes élevés dans la chambre & ſous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont beſoin que de marmoter pour ſe faire entendre ; ſitôt qu'ils remuent les lévres on prend peine à les écouter ; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant ſans ceſſe autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'eſt toute autre choſe. Une Payſane n'eſt pas ſans ceſſe autour de ſon enfant, il eſt forcé d'apprendre à dire très-nettement & très-haut ce qu'il a beſoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à ſe faire entendre à diſtance, & à meſurer la force de la voix ſur l'intervalle qui les ſépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Auſſi quand on interroge l'enfant d'un Payſan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit il le

dit

dit nettement ; au lieu qu'il faut que la Bonne ſerve d'interprete à l'enfant de la Ville, ſans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ſes dents (16).

En grandiſſant, les garçons devroient ſe corriger de ce défaut dans les Colléges, & les filles dans les Couvens ; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diſtinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maiſon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation auſſi nette que celle des Payſans, c'eſt la néceſſité d'apprendre par cœur beaucoup de choſes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris : car en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal : en récitant c'eſt pis encore ; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent & allongent leurs ſyllabes : il n'eſt pas poſſible que quand la mémoire vacille, la langue ne balbutie auſſi. Ainſi ſe contractent ou ſe conſervent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Emile n'aura pas ceux-là ; ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes cauſes.

Je conviens que le Peuple & les Villageois tombent dans une autre extrémité, qu'ils parlent preſque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes & rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choiſiſſent mal leurs termes, &c.

Mais premierement, cette extrémité me paroît beau-

(16) Ceci n'eſt pas ſans exception ; ſouvent les enfans qui ſe font d'abord le moins entendre deviennent enſuite les plus étourdiſſans quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il falloit entrer dans toutes ces minuties je ne finirois pas ; tout Lecteur ſenſé doit voir que l'excès & le défaut dérivés du même abus ſont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inſéparables ; *toujours aſſez* ; & *jamais trop*. De la premiere bien établie, l'autre s'enſuit néceſſairement.

beaucoup moins vicieuſe que l'autre, attendu que la premiere loi du diſcours étant de ſe faire entendre, la plus grande faute qu'on puiſſe faire eſt de parler ſans être entendu. Se piquer de n'avoir point d'accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'accent eſt l'ame du diſcours; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole; c'eſt peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens ſans qu'ils le ſentent. A l'accent proſcrit ſuccedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque ſur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien eſt ce qui rend généralement l'abord du François repouſſant & déſagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans ſon parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

Tous ces petits défauts de langage qu'on craint tant de laiſſer contracter aux enfans ne ſont rien, on les prévient ou l'on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler ſourd, confus, timide, en critiquant inceſſamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne ſe corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, ſe fera mal entendre à la tête d'un Bataillon; & n'en impoſera gueres au Peuple dans une émeute. Enſeignez premierement aux enfans à parler aux hommes; ils ſauront bien parler aux femmes quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la ruſticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus ſonore, ils n'y contracteront point le confus bégayement des enfans de la Ville; ils n'y contracteront pas non plus les expreſſions ni le ton du Village, ou du moins ils les perdront aiſément, lorſque le Maître

vivant avec eux dès leur naiſſance, & y vivant de jour en jour plus excluſivement, préviendra ou effacera par la correction de ſon langage l'impreſſion du langage des Payſans. Emile parlera un François tout auſſi pur que je peux le ſavoir, mais il le parlera plus diſtinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même ſyllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus diſtinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas ſi fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté eſt encore une ſorte d'empire, & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous ſuffiſe de pourvoir très-attentivement au néceſſaire; c'eſt à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'eſt pas. Bien moins encore faut-il ſe hâter d'exiger qu'il parle: il ſaura bien parler de lui-même à meſure qu'il en ſentira l'utilité.

On remarque, il eſt vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais ſi diſtinctement que les autres; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reſte embarraſſé, c'eſt au contraire parce qu'ils ſont nés avec un organe embarraſſé qu'ils commencent tard à parler; car ſans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres? ont ils moins l'occaſion de parler, & les y excite-t-on moins? au contraire l'inquiétude que donne ce retard, auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on ſe tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure; & cet empreſſement mal-entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on preſſe trop de parler n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer ni de bien concevoir

cevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes les plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque signification qu'on entend par leurs gestes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres; cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus. N'étant point pressés de s'en servir, ils commencent par bien observer quel sens vous leur donnez, & quand ils s'en sont assurés ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'est pas que les premiers discours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils disent, n'aient aucun sens pour eux, mais qu'ils aient un autre sens que le nôtre sans que nous sachions nous en appercevoir, en sorte que paroissant nous répondre fort exactement, ils nous parlent sans nous entendre & sans que nous les entendions. C'est pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'est due la surprise où nous jettent quelquefois leurs propos auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable sens que les mots ont pour les enfans, me paroît être la cause de leurs premieres erreurs; & ces erreurs, même après qu'ils en sont guéris, influent sur leur tour d'esprit pour le reste de leur vie. J'aurai plus d'une occasion dans la suite d'éclaircir ceci par des exemples.

Resserrez donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les Payſans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la Ville, est que leur Dictionnaire est moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance se font

preſque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même tems. C'eſt ici proprement la premiere époque de ſa vie. Auparavant il n'eſt rien de plus que ce qu'il étoit dans le ſein de ſa mere, il n'a nul ſentiment, nulle idée, à peine a-t-il des ſenſations ; il ne ſent pas même ſa propre exiſtence.

Vivit, & eſt vitæ neſcius ipſe ſuæ (17).

(17) Ovid. Triſt. I. 3.

Fin du premier Livre.

C. Eisen inv. J. V. Schley f.

CHIRON & ACHILE, Livre II.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'Est ici le ſecond terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance; car les mots *infans* & *puer* ne ſont pas ſynonymes. Le premier eſt compris dans l'autre, & ſignifie *qui ne peut parler*, d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me ſervir de ce mot ſelon l'uſage de notre Langue, juſqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès eſt naturel; un langage eſt ſubſtitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils ſouffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, ſi ce n'eſt quand la douleur eſt trop vive pour que la parole puiſſe l'exprimer? s'ils continuent alors à pleurer, c'eſt la faute des gens qui ſont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*, il faudra des douleuleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant eſt délicat, ſenſible, que naturellement il ſe mette à crier pour rien, en rendant ſes cris inutiles & ſans effet, j'en taris bientôt la ſource. Tant qu'il pleure je ne vais point à lui; j'y cours ſitôt qu'il s'eſt tû. Bientôt ſa maniere de m'appeller ſera de ſe taire, ou tout au plus de jetter un ſeul cri. C'eſt par l'effet ſenſible des ſignes, que les enfans jugent de leur ſens; il n'y a point d'autre convention pour eux: quelque mal qu'un enfant ſe faſſe, il eſt très-rare qu'il pleure quand il eſt ſeul, à moins qu'il n'ait l'eſpoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il ſe fait une boſſe à la tête, s'il ſaigne du nez, s'il ſe coupe les doigts; au lieu de m'empreſſer autour de lui d'un air allarmé, je reſterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal eſt fait, c'eſt une néceſſité qu'il l'endure; tout mon empreſſement ne ſerviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter ſa ſenſibilité. Au fond, c'eſt moins le coup, que la crainte qui tourmente, quand on s'eſt bleſſé. Je lui épargnerai du moins cette derniere angoiſſe; car très-ſûrement il jugera de ſon mal comme il verra que j'en juge: s'il me voit accourir avec inquiétude, le conſoler, le plaindre, il s'eſtimera perdu: s'il me voit garder mon ſang froid, il reprendra bientôt le ſien, & croira le mal guéri, quand il ne le ſentira plus. C'eſt à cet âge qu'on prend les premieres leçons de courage, & que, ſouffrant ſans effroi de légeres douleurs, on apprend par dégrés à ſupporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne ſe bleſſe, je ſerois fort fâché qu'il ne ſe bleſſât jamais & qu'il grandît ſans connoître la douleur. Souffrir eſt la premiere choſe qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand beſoin de ſavoir. Il ſemble que les enfans ne ſoient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons ſans danger. Si l'enfant tombe de ſon haut il ne ſe caſſera pas la jambe; s'il ſe frappe

avec

avec un bâton il ne se cassera pas le bras; s'il saisit un fer tranchant, il ne serrera gueres, & ne se coupera pas bien avant. Je ne sache pas qu'on ait jamais vû d'enfant en liberté se tuer, s'estropier ni se faire un mal considérable, à moins qu'on ne l'ait indiscrettement exposé sur des lieux élevés, ou seul autour du feu, ou qu'on n'ait laissé des instrumens dangereux à sa portée. Que dire de ces magasins de machines, qu'on rassemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pieces contre la douleur, jusqu'à ce que devenu grand, il reste à sa merci, sans courage & sans expérience, qu'il se croie mort à la premiere piquure, & s'évanouisse, en voyant la premiere goute de son sang?

Notre manie enseignante & pédantesque est toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu seuls leur enseigner. Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme si l'on en avoit vû quelqu'un, qui par la négligence de sa nourrice ne sût pas marcher étant grand? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher?

Emile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lisieres, ou du moins dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y passer en hâte (1). Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mene journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte,

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal assuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lisiere étant petits; c'est encore ici une de ces observations triviales à force d'être justes, & qui sont justes en plus d'un sens.

batte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux: il en apprendra plutôt à ſe relever. Le bien-être de la liberté rachette beaucoup de bleſſures. Mon Eleve aura ſouvent des contuſions ; en revanche il ſera toujours gai: ſi les vôtres en ont moins, ils ſont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours triſtes. Je doute que le profit ſoit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins néceſſaire, c'eſt celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un beſoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force ſe dévelope la connoiſſance qui les met en état de la diriger. C'eſt à ce ſecond dégré que commence proprement la vie de l'individu: c'eſt alors qu'il prend la conſcience de lui-même. La mémoire étend le ſentiment de l'identité ſur tous les momens de ſon exiſtence; il devient véritablement un, le même, & par conſéquent déja capable de bonheur ou de miſere. Il importe donc de commencer à le conſidérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on aſſigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'eſt plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands riſques de la vie ſont dans ſon commencement; moins on a vécu, moins on doit eſperer de vivre. Des enfans qui naiſſent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adoleſcence, & il eſt probable que votre Eleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penſer de cette éducation barbare qui ſacrifie le préſent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute eſpece, & commence par le rendre miſérable pour lui préparer au loin je ne ſais quel prétendu bonheur dont il eſt à croire qu'il ne jouira jamais? Quand je ſuppoſerois cette éducation raiſonnable dans ſon objet, comment voir

voir ſans indignation de pauvres infortunés ſoumis à un joug inſupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, ſans être aſſuré que tant de ſoins leur ſeront jamais utiles? L'âge de la gaité ſe paſſe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'eſclavage. On tourmente le malheureux pour ſon bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le ſaiſir au milieu de ce triſte appareil. Qui ſait combien d'enfans périſſent victimes de l'extravagante ſageſſe d'un pere ou d'un maître? Heureux d'échapper à ſa cruauté, le ſeul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait ſouffrir, eſt de mourir ſans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, ſoyez humains, c'eſt votre premier devoir: ſoyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'eſt pas étranger à l'homme. Quelle ſageſſe y a-t-il pour vous hors de l'humanité? Aimez l'enfance; favoriſez ſes jeux, ſes plaiſirs, ſon aimable inſtinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire eſt toujours ſur les lévres, & où l'ame eſt toujours en paix? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouiſſance d'un tems ſi court qui leur échappe, & d'un bien ſi précieux dont ils ne ſauroient abuſer? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans ſi rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous? Peres, ſavez-vous le moment où la mort attend vos enfans? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'inſtans que la nature leur donne: auſſi-tôt qu'ils peuvent ſentir le plaiſir d'être, faites qu'ils en jouiſſent; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point ſans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi! J'entends de loin les clameurs de cette fauſſe ſageſſe qui nous jette inceſſamment hors de nous, qui compte tou-

jours le préſent pour rien, & pourſuivant ſans relâche un avenir qui fuit à meſure qu'on avance, à force de nous tranſporter où nous ne ſommes pas, nous tranſporte où nous ne ſerons jamais.

C'eſt, me répondez-vous, le tems de corriger les mauvaiſes inclinations de l'homme; c'eſt dans l'âge de l'enfance, où les peines ſont le moins ſenſibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raiſon. Mais qui vous dit que tout cet arrangement eſt à votre diſpoſition, & que toutes ces belles inſtructions dont vous accablez le foible eſprit d'un enfant, ne lui ſeront pas un jour plus pernicieuſes qu'utiles? Qui vous aſſure que vous épargnez quelque choſe par les chagrins que vous lui prodiguez? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que ſon état n'en comporte, ſans être ſûr que ces maux préſens ſont à la décharge de l'avenir? & comment me prouvèrez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos ſoins mal entendus, bien plus que de la nature? Malheureuſe prévoyance, qui rend un être actuellement miſérable ſur l'eſpoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour! Que ſi ces raiſonneurs vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les diſtinguer.

Pour ne point courir après des chimeres, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a ſa place dans l'ordre des choſes; l'enfance a la ſienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut conſidérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Aſſigner à chacun ſa place & l'y fixer, ordonner les paſſions humaines ſelon la conſtitution de l'homme, eſt tout ce que nous pouvons faire pour ſon bien-être. Le reſte dépend de cauſes étrangeres qui ne ſont point en notre pouvoir.

Nous

Nous ne ſavons ce que c'eſt que bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur, on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous, mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif, on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer: toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir: tout deſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés, que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible dont les facultés égaleroient les deſirs ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai bonheur? Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos deſirs; car s'ils étoient au-deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés, car ſi nos deſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables: mais c'eſt à diminuer l'excès des deſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

C'eſt ainſi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inſtitué. Elle ne lui donne immé-

médiatement que les desirs nécessaires à sa conservation, & les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de son ame, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du desir se rencontre, & que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles soit en bien soit en mal, & qui par conséquent excite & nourrit les desirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main fuit plus vîte qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déja parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir s'aggrandit, s'étend sans cesse: ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses desirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroît dépourvu de tout: car la misere ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini: ne pouvant élargir l'un, retrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on: j'en conviens. Mais l'application pratique n'en est pas commune;

&

& c'eſt uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme eſt foible, que veut-on dire? Ce mot de foibleſſe indique un rapport ; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fût-il un inſecte, un ver, eſt un être fort: celui dont les beſoins paſſent la force, fût-il un élephant, un lion ; fût-il un Conquerant, un Héros ; fût-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'homme eſt très-fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt: il eſt très-foible quand il veut s'élever au-deſſus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, ſi votre orgueil s'étend plus qu'elles. Meſurons le rayon de notre ſphere, & reſtons au centre, comme l'inſecte au milieu de ſa toile: nous nous ſuffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foibleſſe ; car nous ne la ſentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt il pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſere ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſiſtance. S'il étoit aſſez ſage pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin (2), naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque eſt de s'ôter celles qu'on a: c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conſéquent il vivroit bon,

(2) Noct. Attic. L. IX. C. 8.

bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant?

Si nous étions immortels, nous ſerions des êtres très-miſérables. Il eſt dur de mourir, ſans doute; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finera les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité ſur la terre, qui eſt-ce qui voudroit accepter ce triſte préſent? Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle conſolation nous reſteroit-il contre les rigueurs du ſort & contre les injuſtices des hommes? L'ignorant qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui prolongeant nos vûes juſqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas ſûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

Nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul qui eſt le crime, & celui-là dépend de nous: nos maux phyſiques ſe détruiſent ou nous détruiſent. Le tems ou la mort ſont nos remedes: mais nous ſouffrons d'autant plus que nous ſavons moins ſouffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les ſupporter. Vis ſelon la Nature, ſois patient, & chaſſe les Médecins: tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la ſentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art menſonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il eſt vrai; mais des millions qu'il tue reſteroient en vie. Homme ſenſé, ne mets point à cette lotterie où trop de chances ſont contre

toi.

toi. Souffre, meurs ou guéris; mais sur-tout vis jusqu'à ta derniere heure.

Tout n'est que folie & contradiction dans les institutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à mesure qu'elle perd de son prix. Les Vieillards la regrettent plus que les jeunes gens; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir; à soixante ans il est bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, & cela est vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le sentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour se conserver qu'autant que les moyens en sont en son pouvoir; sitôt que ces moyens lui échappent, il se tranquillise & meurt sans se tourmenter inutilement. La premiere loi de la résignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entiere que la premiere.

La prévoyance! la prévoyance, qui nous porte sans cesse au-delà de nous & souvent nous place où nous n'arriverons point; voilà la véritable source de toutes nos miseres. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, & de négliger le présent dont il est sûr! manie d'autant plus funeste qu'elle augmente incessamment avec l'âge, & que les Vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout; les tems, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous: notre indivi-

du

du n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entiere, & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt-il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vû? Que de Marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris?

Eſt-ce la nature qui porte ainſi les hommes ſi loin d'eux-mêmes? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier; en ſorte que tel eſt mort heureux ou miſérable, ſans en avoir jamais rien ſu? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant; ſa préſence inſpire la joie; ſes yeux annoncent le contentement, le bien-être: il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poſte; l'homme heureux la regarde; elle eſt à ſon adreſſe, il l'ouvre; il la lit. A l'inſtant ſon air change; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ſes cris; il ſemble attaqué d'affreuſes convulſions. Inſenſé, quel mal t'a donc fait ce papier? quel membre t'a-t-il ôté? quel crime t'a-t-il fait commettre? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois?

Que la lettre ſe fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu, le ſort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me ſemble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le ſentoit pas: où étoit-il donc? Son bonheur étoit imaginaire: j'entends; la ſanté, la gaité, le bien-être, le contentement d'eſprit ne ſont plus que des viſions. Nous n'exiſtons plus où nous ſommes, nous n'exiſtons qu'où nous ne ſommes pas. Eſt-ce la peine d'avoir une ſi grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reſte?

O

O homme ! reſſerre ton exiſtence au-dedans de toi, & tu ne ſeras plus miſérable. Reſte à la place que la nature t'aſſigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire ſortir : ne regimbe point contre la dure loi de la néceſſité ; & n'épuiſe pas, à vouloir lui réſiſter, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton exiſtence, mais ſeulement pour la conſerver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'auſſi loin que tes forces naturelles ; & pas au-delà ; tout le reſte n'eſt qu'eſclavage, illuſion, preſtige. La domination même eſt ſervile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penſer, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à ſavoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces Viſirs, ces Courtiſans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & juſqu'à des enfans, quand tu ſerois un Thémiſtocle en génie (3), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples ſont mes

(3) Ce petit garçon que vous voyez-là, diſoit Thémiſtocle à ſes amis, eſt l'arbitre de la Grece ; car il gouverne ſa mere, ſa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh ! quels petits conducteurs on trouveroit ſouvent aux plus grands Empires, ſi du Prince on deſcendoit par dégrés juſqu'à la premiere main qui donne le branle en ſecret !

mes Sujets, dis-tu fierement. Soit; mais toi, qu'es-tu? le ſujet de tes Miniſtres: & tes Miniſtres à leur tour que ſont-ils? les ſujets de leurs Commis, de leurs Maîtreſſes, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, uſurpez tout, & puis verſez l'argent à pleines mains, dreſſez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des Loix, des Edits, multipliez les Eſpions, les Soldats, les Bourreaux, les Priſons, les Chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous ſert tout cela? vous n'en ſerez ni mieux ſervis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus abſolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ſerez toujours ce que voudront les autres.

Le ſeul qui fait ſa volonté eſt celui qui n'a pas beſoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des ſiens: d'où il ſuit, que le premier de tous les biens n'eſt pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les regles de l'éducation vont en découler.

La ſociété a fait l'homme plus foible, non-ſeulement en lui ôtant le droit qu'il avoit ſur ſes propres forces, mais ſur-tout en les lui rendant inſuffiſantes. Voilà pourquoi ſes deſirs ſe multiplient avec ſa foibleſſe, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme eſt un être fort & ſi l'enfant eſt un être foible, ce n'eſt pas parceque le premier a plus de force abſolue que le ſecond, mais c'eſt parceque le premier peut naturellement ſe ſuffire à lui-même & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés & l'enfant plus de fantaiſies; mot par lequel j'entends tous les deſirs qui ne ſont pas de vrais beſoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le ſecours d'autrui.

J'ai dit la raiſon de cet état de foibleſſe. La nature y pourvoit par l'attachement des peres & des me-

meres: mais cet attachement peut avoir ſon excès, ſon défaut, ſes abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y tranſportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de beſoins qu'ils n'en a, ils ne ſoulagent pas ſa foibleſſe, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas; en ſoumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour ſervir les ſiennes; en changeant de part ou d'autre en eſclavage, la dépendance réciproque où le tient ſa foibleſſe, & où les tient leur attachement.

L'homme ſage ſait reſter à ſa place; mais l'enfant qui ne connoît pas la ſienne ne ſauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille iſſues pour en ſortir; c'eſt à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'eſt pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant; il faut qu'il ſente ſa foibleſſe & non qu'il en ſouffre; il faut qu'il dépende & non qu'il obéiſſe; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'eſt ſoumis aux autres qu'à cauſe de ſes beſoins, & parcequ'ils voient mieux que lui ce qui lui eſt utile, ce qui peut contribuer ou nuire à ſa conſervation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui eſt bon à rien.

Avant que les préjugés & les inſtitutions humaines aient altéré nos pénchans naturels, le bonheur des enfans ainſi que des hommes conſiſte dans l'uſage de leur liberté; mais cette liberté dans les premiers eſt bornée par leur foibleſſe. Quiconque fait ce qu'il veut eſt heureux, s'il ſe ſuffit à lui-même; c'eſt le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'eſt pas heureux, ſi ſes beſoins paſſent ſes forces; c'eſt le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouiſſent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, ſemblable à celle dont jouiſſent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus ſe paſſer

des autres redevient à cet égard foible & miſérable. Nous étions faits pour être hommes; les loix & la ſociété nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois ſont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empreſſe à ſoulager leur miſere, tirent de cela même une vanité puérile, & ſont tout fiers des ſoins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces conſidérations ſont importantes, & ſervent à réſoudre toutes les contradictions du ſyſtême ſocial. Il y a deux ſortes de dépendances. Celle des choſes qui eſt de la nature; celle des hommes qui eſt de la ſociété. La dépendance des choſes n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices: la dépendance des hommes étant déſordonnée (4) les engendre tous, & c'eſt par elle que le Maître & l'Eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle ſupérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les Loix des Nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choſes; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes; vous aurez ſuivi l'ordre de la nature dans le progrès de ſon éducation. N'offrez jamais à ſes volon-

(4) Dans mes principes du droit politique il eſt démontré que nulle volonté particuliere ne peut être ordonnée dans le ſyſtême ſocial.

lontés indiscretes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes, & qu'il se rappelle dans l'occasion: sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ses desirs parcequ'il le demande, mais parcequ'il en a besoin. Qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce que c'est qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il sente également sa liberté dans ses actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant précisément qu'il en a besoin pour être libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos services avec une sorte d'humiliation, il aspire au moment où il pourra s'en passer, & où il aura l'honneur de se servir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place. Quand la volonté des enfans n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils sautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier: mais on doit se défier de ce qu'ils desirent sans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres sont obligés de faire pour eux. Alors il faut distinguer avec soin le vrai besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la surabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déja dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai seulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il desire, & que pour l'obtenir plus vîte ou pour vaincre un refus il appuie de pleurs sa demande, elle lui doit être irrévocablement réfusée. Si le besoin l'a fait parler, vous devez le savoir & faire aussi-tôt ce qu'il

demande : mais céder quelque chose à ses larmes, c'est l'exciter à en verser, c'est lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus sur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il sera méchant ; s'il vous croit foible, il sera bientôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier signe ce qu'on ne veut pas refuser Ne soyez point prodigue en refus. mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous sur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politesse qui lui servent au besoin de paroles magiques, pour soumettre à ses volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'instant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonniere des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur prescrivant les termes dont ils doivent se servir pour que personne n'ose leur résister : leurs enfans n'ont ni tons ni tours supplians, ils sont aussi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* signifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* signifie *je vous ordonne*. Admirable politesse, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le sens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire ! Quant-à-moi qui crains moins qu'Emile ne soit grossier qu'arrogant, j'aime beaucoup mieux qu'il dise en priant *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'est pas le terme dont il se sert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie, vous les rendez actuellement misérables ; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espece de mal-être, vous leur préparez de grandes miseres, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hom-

d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas expoſer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artiſan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de ſacrifier le bonheur des enfans, à la conſidération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas: car la liberté que je donne à mon Eleve, le dédomage amplement des légeres incommodités auxquelles je le laiſſe expoſé. Je vois de petits poliſſons jouer ſur la neige, violets, tranſis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; ſi on les y forçoit, ils ſentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne ſentent celles du froid. Dequoi donc vous plaignez-vous? Rendrai-je votre enfant miſérable en ne l'expoſant qu'aux incommodités qu'il veut bien ſouffrir? Je fais ſon bien dans le moment préſent en le laiſſant libre; je fais ſon bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit ſupporter. S'il avoit le choix d'être mon Eleve ou le vôtre, penſez-vous qu'il balançât un inſtant?

Concevez-vous quelque vrai bonheur poſſible pour aucun être hors de ſa conſtitution? & n'eſt-ce pas ſortir l'homme de ſa conſtitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de ſon eſpece? Oui, je le ſoutiens; pour ſentir les grands biens, il faut qu'il connoiſſe les petits maux; telle eſt ſa nature. Si le phyſique va trop bien, le moral ſe corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendriſſement de l'humanité ni la douceur de la commiſération; ſon cœur ne ſeroit ému de rien, il ne ſeroit pas ſociable, il ſeroit un monſtre parmi ſes ſemblables.

Savez-vous quel eſt le plus ſûr moyen de rendre votre enfant miſérable? c'eſt de l'accoutumer à tout obtenir; car ſes deſirs croiſſant inceſſamment par la

facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voudra votre montre; ensuite il voudra l'oiseau qui vole; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra: à moins d'être Dieu comment le contenterez-vous?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers; il regarde tous les hommes comme ses esclaves: & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rebellion; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des pretextes; il voit par-tout de la mauvaise volonté: le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, & sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colere, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux? Heureux, lui! c'est un Despote; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vû des enfans élevés de cette maniere, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule; qu'on leur donnât le cocq qu'ils voyoient sur un clocher; qu'on arrêtât un Regiment en marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on

qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empreſſoit vainement à leur complaire; leurs deſirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obſtinoient aux choſes impoſſibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obſtacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils paſſoient les jours à crier, à ſe plaindre: étoient-ce là des êtres bien fortunés? La foibleſſe & la domination réunis n'engendrent que folie & miſere. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent miſérables dès leur enfance, que ſera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & ſe multiplier? Acoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle ſurpriſe en entrant dans le monde de ſentir que tout leur réſiſte, & de ſe trouver écraſés du poids de cet Univers qu'ils penſoient mouvoir à leur gré! Leurs airs inſolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dedains, railleries; ils boivent les affronts comme l'eau; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoiſſent ni leur état ni leurs forces; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir: tant d'obſtacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les aviliſſent; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-deſſous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-deſſus.

Revenons à la régle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & ſecourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints? Leur a-t-elle donné un air impoſant, un œil ſévere, une voix rude & menaçante pour ſe faire redouter? Je comprends que le rugiſſement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant ſa terrible hure; mais ſi jamais on vit un ſpectacle indécent, odieux, riſible,

c'eſt un Corps de Magiſtrats, le Chef à la tête, en habit de cérémonie, proſternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponſe.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, de ſoins, de protection qu'un enfant? Ne ſemble-t-il pas qu'il ne montre une figure ſi douce & un air ſi touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe, & s'empreſſe à le ſecourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de Maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr?

D'autre part, qui ne voit que la foibleſſe du premier âge enchaîne les enfans de tant de manieres, qu'il eſt barbare d'ajouter à cet aſſujettiſſement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, de laquelle ils peuvent ſi peu abuſer, & dont il eſt ſi peu utile à eux & à nous qu'on les prive? S'il n'y a point d'objet ſi digne de riſée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet ſi digne de pitié qu'un enfant craintif. Puiſqu'avec l'âge de raiſon commence la ſervitude civile, pourquoi la prévenir par la ſervitude privée? Souffrons qu'un moment de la vie ſoit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas impoſé, & laiſſons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans l'eſclavage. Que ces Inſtituteurs ſéveres, que ces peres aſſervis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parcequ'il le demande, mais

mais parcequ'il en a beſoin (5), ni rien faire par obéiſſance, mais ſeulement par néceſſité ; ainſi les mots d'obéir & de commander ſeront proſcrits de ſon Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de force, de néceſſité, d'impuiſſance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raiſon l'on ne ſauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations ſociales; il faut donc éviter autant qu'il ſe peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fauſſes idées qu'on ne ſaura point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête eſt en lui le germe de l'erreur & du vice; c'eſt à ce premier pas qu'il faut ſur-tout faire attention. Faites que tant qu'il n'eſt frappé que des choſes ſenſibles, toutes ſes idées s'arrêtent aux ſenſations ; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde phyſique : ſans quoi ſoyez ſûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il ſe fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantaſtiques que vous n'effacerez de la vie.

Raiſonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke ; c'eſt la plus en vogue aujourd'hui : ſon ſuccès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit ; & pour moi je ne vois rien de plus ſot que ces enfans avec qui l'on a tant raiſonné. De tou-

(5) On doit ſentir que comme la peine eſt ſouvent une néceſſité, le plaiſir eſt quelquefois un beſoin. Il n'y a donc qu'un ſeul deſir des enfans auquel on ne doive jamais complaire ; c'eſt celui de ſe faire obéir. D'où il ſuit, que dans tout ce qu'ils demandent, c'eſt ſur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il eſt poſſible, tout ce qui peut leur faire un plaiſir réel : refuſez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaiſie, ou pour faire un acte d'autorité.

toutes les facultés de l'homme la raiſon, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un compoſé de toutes les autres, eſt celle qui ſe développe le plus difficilement & le plus tard : & c'eſt de celle-là qu'on veut ſe ſervir pour développer les premieres ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation eſt de faire un homme raiſonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raiſon ! C'eſt commencer par la fin, c'eſt vouloir faire l'inſtrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raiſon, ils n'auroient pas beſoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs Maîtres, à devenir diſputeurs & mutins ; & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitiſe ou de crainte ou de vanité, qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent ſe réduire à-peu près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'Enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

Le Maître.

Parceque c'eſt mal fait.

L'Enfant.

Mal fait ! Qu'eſt-ce qui eſt mal fait ?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'Enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend ?

Le Maître.

On vous punit pour avoir déſobéi.

L'Enfant.

Je ferai en ſorte qu'on n'en ſache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'Enfant.

Je me cacherai.

Le Maître.

On vous queſtionnera.

L'Enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'Enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir?

Le Maître.

Parceque c'eſt mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez en; l'enfant ne vous entend plus. Ne ſont-ce pas là des inſtructions fort utiles? Je ſerois bien curieux de ſavoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue? Locke lui-même y eût, à coup ſûr, été fort embarraſſé. Connoître le bien & le mal, ſentir la raiſon des devoirs de l'homme, n'eſt pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre: nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir, qui lui ſont propres; rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement, à dix ans. En effet, à quoi lui ſerviroit la raiſon à cet âge? Elle eſt le frein de la force, & l'enfant n'a pas beſoin de ce frein.

En eſſayant de perſuader à vos Eleves le devoir de l'obéiſſance, vous joignez à cette prétendue perſuaſion la force & les menaces, ou, qui pis eſt, la flat-

flatterie & les promeſſes. Ainſi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font ſemblant d'être convaincus par la raiſon. Ils voient très-bien que l'obéiſſance leur eſt avantageuſe & la rebellion nuiſible, auſſi-tôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur ſoit déſagréable, & qu'il eſt toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils ſe cachent pour faire les leurs, perſuadés qu'ils font bien ſi l'on ignore leur déſobéiſſance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils ſont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raiſon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment ſenſible : mais la crainte du châtiment, l'eſpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de là ? Premierement, qu'en leur impoſant un devoir qu'ils ne ſentent pas, vous les indiſpoſez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer ; que vous leur apprenez à devenir diſſimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenſes ou ſe dérober aux châtimens ; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif ſecret, vous leur donnez vous-mêmes le moyen de vous abuſer ſans ceſſe, de vous ôter la connoiſſance de leur vrai caractere, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occaſion. Les loix, direz-vous, quoiqu'obligatoires pour la conſcience, uſent de même de contrainte avec les hommes faits. J'en conviens : mais que ſont ces hommes, ſinon des enfans gâtés par l'éducation ? Voilà préciſément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raiſon avec les hommes : tel eſt l'ordre naturel : le ſage n'a pas beſoin de loix.

Traitez votre Eleve ſelon ſon âge. Mettez-le d'abord

bord à sa place, & tenez l'y si bien, qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors, avant de savoir ce que c'est que sagesse, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci; qu'il le sache, qu'il l'apprenne, qu'il le sente: qu'il sente de bonne heure sur sa tête altiere le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploye: qu'il voie cette nécessité dans les choses, jamais dans le caprice (6) des hommes; que le frein qui le retient soit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens: ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prieres, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu; car il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, mais non la mauvaise volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné

(6) On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la sienne, & dont il ne sentira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison de rien, dans tout ce qui choque ses fantaisies.

tiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un menſonge. Au reſte, il n'y a point ici de milieu ; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéiſſance. La pire éducation eſt de le laiſſer flottant entre ſes volontés & les vôtres, & de diſputer ſans ceſſe entre vous & lui à qui des deux ſera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il eſt bien étrange que depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps ſoit formé. A chaque inſtruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'inſenſés inſtituteurs penſent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'eſt que bonté ; & puis ils nous diſent gravement, tel eſt l'homme. Oui, tel eſt l'homme que vous avez fait.

On a eſſayé tous les inſtrumens, hors un : le ſeul préciſément qui peut réuſſir ; la liberté bien reglée. Il ne faut point ſe mêler d'élever un enfant quand on ne ſait pas le conduire où l'on veut par les ſeules loix du poſſible & de l'impoſſible. La ſphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la reſſerre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pouſſe, on le retient avec le ſeul lien de la néceſſité, ſans qu'il en murmure : on le rend ſouple & docile par la ſeule force des choſes, ſans qu'aucun vice ait l'occaſion de germer en lui : car jamais les paſſions ne s'animent, tant qu'elles ſont de nul effet.

Ne donnez à vôtre Eleve aucune eſpece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience ; ne lui infligez aucune eſpece de châtiment, car il ne

fait ce que c'eſt qu'être en faute ; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne ſauroit vous offenſer. Dépourvu de toute moralité dans ſes actions, il ne peut rien faire qui ſoit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déja le Lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il ſe trompe. La géne perpétuelle où vous tenez vos Eleves irrite leur vivacité ; plus ils ſont contraints ſous vos yeux, plus ils ſont turbulens au moment qu'ils s'échappent ; il faut bien qu'ils ſe dédomagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays que la Jeuneſſe de tout un village. Enfermez un petit Monſieur & un petit payſan dans une chambre ; le premier aura tout renverſé, tout briſé, avant que le ſecond ſoit ſorti de ſa place. Pourquoi cela ? ſi ce n'eſt que l'un ſe hâte d'abuſer d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours ſûr de ſa liberté, ne ſe preſſe jamais d'en uſer. Et cependant les enfans des villageois ſouvent flattés ou contrariés ſont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Poſons pour maxime inconteſtable que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours droits : il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un ſeul vice dont on ne puiſſe dire comment & par où il y eſt entré. La ſeule paſſion naturelle à l'homme, eſt l'amour de ſoi-même, ou l'amour-propre pris dans un ſens étendu. Cet amour-propre en ſoi ou relativement à nous eſt bon & utile, & comme il n'a point de rapport néceſſaire à autrui, il eſt à cet égard naturellement indifférent ; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Juſqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui eſt la raiſon, puiſſe naître, il importe donc qu'un enfant ne faſſe rien parcequ'il eſt vu ou entendu, rien en un mot par

rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne se blessera point, qu'il ne brisera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire; parceque la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois tout seroit déja perdu; il seroit méchant presque sans ressource.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides: point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile que j'éleve à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un Payſan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu? Mais je me trompe; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque piece utile, ne le punissez point de votre négligence, ne le grondez point; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agissez exactement comme si le meuble se fût cassé de lui-même; enfin croyez avoir beaucoup fait si vous pouvez ne rien dire.

Oserai-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile regle de toute l'éducation? ce n'est pas de gagner du tems, c'est d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes: il en faut faire quand on réfléchit; & quoi que vous puissiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'hom-

qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, eſt celui de la naiſſance à l'âge de douze ans. C'eſt le tems où germent les erreurs & les vices, ſans qu'on ait encore aucun inſtrument pour les détruire; & quand l'inſtrument vient, les racines ſont ſi profondes, qu'il n'eſt plus tems de les arracher. Si les enfans ſautoient tout d'un coup de la mammelle à l'âge de raiſon, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir; mais ſelon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fiſſent rien de leur ame juſqu'à ce qu'elle eût toutes ſes facultés; car il eſt impoſſible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préſentez tandis qu'elle eſt aveugle, & qu'elle ſuive dans l'immenſe plaine des idées une route que la raiſon trace encore ſi légerement pour les meilleurs yeux.

La premiere éducation doit donc être purement négative. Elle conſiſte, non point à enſeigner la vertu ni la vérité; mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiſſer faire: ſi vous pouviez amener votre Eleve ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il ſût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon; ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'uſage, & vous ferez preſque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les Peres & les Maîtres n'ont jamais aſſez-tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, inſtruit, parlé raiſon. Faites-mieux, ſoyez raiſonnable, & ne raiſonnez point avec votre Eleve, ſur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainſi

toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces, mais tenez ſon ame oiſive auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Redoutez tous les ſentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreſſions étrangeres: & pour empêcher le mal de naître, ne vous preſſez point de faire le bien; car il n'eſt jamais tel, que quand la raiſon l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages; c'eſt gagner beaucoup que d'avancer vers le terme ſans rien perdre; laiſſez mûrir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle néceſſaire? gardez-vous de la donner aujourd'hui, ſi vous pouvez différer juſqu'à demain ſans danger.

Une autre conſidération qui confirme l'utilité de cette méthode, eſt celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour ſavoir quel régime moral lui convient. Chaque eſprit a ſa forme propre, ſelon laquelle il a beſoin d'être gouverné; & il importe au ſuccès des ſoins qu'on prend, qu'il ſoit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la nature, obſervez bien votre Eleve avant de lui dire le premier mot; laiſſez d'abord le germe de ſon caractere en pleine liberté de ſe montrer, ne le contraignez en quoi que ce puiſſe être, afin de le mieux voir tout entier. Penſez-vous que ce tems de liberté ſoit perdu pour lui? tout au contraire, il ſera le mieux employé; car c'eſt ainſi que vous apprendrez à ne pas perdre un ſeul moment dans un tems plus précieux: au lieu que ſi vous commencez d'agir avant de ſavoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hafard; ſujet à vous tromper, il faudra revenir ſur vos pas; vous ſerez plus éloigné du but que ſi vous euſſiez été moins

moins preſſé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec uſure dans un âge plus avancé. Le ſage Médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la premiere vue, mais il étudie premierement le tempérament du malade avant de lui rien preſcrire: il commence tard à le traiter, mais il le guérit; tandis que le Médecin trop preſſé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être inſenſible, comme un automate? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une iſle déſerte? L'écarterons-nous de tous les humains? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le ſpectacle & l'exemple des paſſions d'autrui? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de ſon âge? Ne verra-t-il pas ſes parens, ſes voiſins, ſa Nourrice, ſa Gouvernante, ſon Laquais, ſon Gouverneur même, qui après tout ne ſera pas un Ange?

Cette objection eſt forte & ſolide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entrepriſe aiſée qu'une éducation naturelle? O hommes, eſt-ce ma faute ſi vous avez rendu difficile tout ce qui eſt bien? Je ſens ces difficultés, j'en conviens: peut-être ſont-elles inſurmontables. Mais toujours eſt-il ſûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient juſqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on ſe propoſe: je ne dis pas qu'on y puiſſe arriver; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réuſſi.

Souvenez-vous qu'avant d'oſer entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme ſoi-même; il faut trouver en ſoi l'exemple qu'il ſe doit propoſer. Tandis que l'enfant eſt encore ſans connoiſſance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ſes premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-vous reſpec-

table à tout le monde; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ſerez point maître de l'enfant, ſi vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne ſera jamais ſuffiſante, ſi elle n'eſt fondée ſur l'eſtime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiſer ſa bourſe & de verſer l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vû que l'argent fît aimer perſonne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la miſere qu'on peut ſoulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, ſi vous n'ouvrez auſſi votre cœur, celui des autres vous reſtera toujours fermé. C'eſt votre tems, ce ſont vos ſoins, vos affections, c'eſt vous-même qu'il faut donner; car quoi que vous puiſſiez faire, on ſent toujours que votre argent n'eſt point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveuillance qui font plus d'effet, & ſont réellement plus utiles que tous les dons: combien de malheureux, de malades ont plus beſoin de conſolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection ſert plus que l'argent! Racommodez les gens qui ſe brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favoriſez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui on refuſe juſtice, & que le puiſſant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheuteux. Soyez juſte, humain, bien-faiſant. Ne faites pas ſeulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miſéricorde ſoulagent plus de maux que l'argent: aimez les autres, & ils vous aimeront; ſervez-les, & ils vous ſerviront; ſoyez leur frere, & ils ſeront vos enfans.

C'eſt encore ici une des raiſons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres, loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend ſeduiſantes & contagieuſes pour les en-

enfans; au lieu que les vices des payſans, ſans apprêt & dans toute leur groſſiereté, ſont plus propres à rebuter qu'à ſéduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village un Gouverneur ſera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra préſenter à l'enfant; ſa réputation, ſes diſcours, ſon exemple, auront une autorité qu'ils ne ſauroient avoir à la ville: étant utile à tout le monde, chacun s'empreſſera de l'obliger, d'être eſtimé de lui, de ſe montrer au diſciple tel que le Maître voudroit qu'on fût en effet; & ſi l'on ne ſe corrige pas du vice, on s'abſtiendra du ſcandale; c'eſt tout ce dont nous avons beſoin pour notre objet.

Ceſſez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes: le mal que les enfans voient les corrompt moins que celui que vous leur apprenez. Toujours ſermoneurs, toujours moraliſtes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien; plein de ce qui ſe paſſe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produiſez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excedez inceſſamment, penſez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils ſaiſiſſent à faux? Penſez-vous qu'ils ne commentent pas à leur maniere vos explications diffuſes, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi ſe faire un ſyſtême à leur portée qu'ils ſauront vous oppoſer dans l'occaſion?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner; laiſſez-le jazer, queſtionner, extravaguer à ſon aiſe, & vous allez être ſurpris du tour étrange qu'ont pris vos raiſonnemens dans ſon eſprit: il confond tout, il renverſe tout, il vous impatiente, il vous déſole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire: & que peut-il penſer de ce ſilence de la part d'un homme qui aime tant à parler? Si jamais il remporte ce

avantage, & qu'il s'en apperçoive, adieu l'éducation; tout eſt fini dès ce moment, il ne cherche plus à s'inſtruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zélés, ſoyez ſimples, diſcrets, retenus, ne vous hâtez jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres; je le répéterai ſans ceſſe, renvoyez, s'il ſe peut, une bonne inſtruction, de peur d'en donner une mauvaiſe. Sur cette terre dont la nature eût fait le premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur en voulant donner à l'innocence la connoiſſance du bien & du mal: ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'inſtruiſe au dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans ſon eſprit ſous l'image qui lui convient.

Les paſſions impétueuſes produiſent un grand effet ſur l'enfant qui en eſt témoin, parcequ'elles ont des ſignes très-ſenſibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere ſur-tout eſt ſi bruyante dans ſes emportemens, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'en appercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander ſi c'eſt là pour un Pédagogue l'occaſion d'entamer un beau diſcours. Eh! point de beaux diſcours: rien du tout, pas un ſeul mot. Laiſſez venir l'enfant: étonné du ſpectacle, il ne manquera pas de vous queſtionner. La réponſe eſt ſimple; elle ſe tire des objets mêmes qui frappent ſes ſens. Il voit un viſage enflammé, des yeux étincelans, un geſte menaçant, il entend des cris; tous ſignes que le corps n'eſt pas dans ſon aſſiete. Dites-lui poſément, ſans affectation, ſans miſtere; ce pauvre homme eſt malade, il eſt dans un accès de fievre. Vous pouvez de-là tirer occaſion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets: car cela auſſi eſt de la nature, & c'eſt un des liens de la néceſſité auxquels il ſe doit ſentir aſſujetti.

Se peut-il que ſur cette idée, qui n'eſt pas fauſſe,

il

il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions ; qu'il regardera comme des maladies ; & croyez-vous qu'une pareille notion donnée à propos ne produira pas un effet aussi salutaire que le plus ennuyeux Sermon de morale ? Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion ! vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade ; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit s'il le faut, à le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ses vices naissans, à les lui rendre odieux & redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtiment la sévérité dont vous serez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiser votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reste, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la simplicité des idées dont il est nourri, ne soient jamais relevées en sa présence, ni citées de maniere qu'il puisse l'apprendre. Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis assez redire que pour être le maître de l'enfant, il faut être son propre maître. Je me représente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voisines, s'avançant vers la plus furieuse, & lui disant d'un ton de commisération : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en suis bien fâché.* A coup sûr cette saillie ne restera pas sans effet sur les Spectateurs ni peut-être sur les Actrices. Sans rire, sans le gronder, sans le louer, je l'emmene de gré ou de force avant qu'il puisse appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y pense, & je me hâte de le distraire sur

d'autres objets qui le lui faſſent bien vîte oublier.

Mon deſſein n'eſt point d'entrer dans tous les détails, mais ſeulement d'expoſer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occaſions difficiles. Je tiens pour impoſſible qu'au ſein de la ſociété, l'on puiſſe amener un enfant à l'âge de douze ans, ſans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la moralité des actions humaines. Il ſuffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions néceſſaires le plus tard qu'il ſe pourra, & que quand elles deviendront inévitables on les borne à l'utilité préſente, ſeulement pour qu'il ne ſe croie pas le maître de tout, & qu'il ne faſſe pas du mal à autrui ſans ſcrupule & ſans le ſavoir. Il y a des caracteres doux & tranquilles qu'on peut mener loin ſans danger dans leur premiere innocence; mais il y a auſſi des naturels violens dont la férocité ſe développe de bonne heure, & qu'il faut ſe hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs ſont envers nous; nos ſentimens primitifs ſe concentrent en nous-mêmes; tous nos mouvemens naturels ſe rapportent d'abord à notre conſervation & à notre bien-être. Ainſi le premier ſentiment de la juſtice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui nous eſt due, & c'eſt encore un des contre-ſens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne ſauroient entendre, & ce qui ne peut les intéreſſer.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de ſuppoſer, je me dirois; un enfant ne s'attaque pas aux perſonnes (7), mais aux choſes; & bientôt il

(7) On ne doit jamais ſouffrir qu'un enfant ſe joue aux grandes perſonnes comme avec ſes inférieurs, ni même comme

il apprend par l'expérience à reſpecter quiconque le paſſe en âge & en force, mais les choſes ne ſe défendent pas elles-mêmes. La premiere idée qu'il faut lui donner eſt donc moins celle de la liberté, que de la propriété; & pour qu'il puiſſe avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque choſe en propre. Lui citer ſes hardes, ſes meubles, ſes jouets, c'eſt ne lui rien dire, puiſque bien qu'il diſpoſe de ces choſes, il ne ſait ni pourquoi ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parcequ'on les lui a données, c'eſt ne faire gueres mieux, car pour donner il faut avoir: voilà donc une propriété antérieure à la ſienne, & c'eſt le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer; ſans compter que le don eſt une convention; & que l'enfant ne peut ſavoir encore ce que c'eſt que convention (8). Lecteurs, remarquez, je vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun ſens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien inſtruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété; car c'eſt de-là que la premiere idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres; il ne faut pour cela que

me avec ſes égaux. S'il oſoit frapper ſérieuſement quelqu'un, fût-ce ſon Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ſes coups avec uſure, & de maniere à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vû d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laiſſer battre elles-mêmes, & rire de ſes foibles coups, ſans ſonger qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

(8) Voilà pourquoi la plûpart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus quand ils ont bien conçu ce que c'eſt que don; ſeulement ils ſont alors plus circonſpects à donner.

que des yeux, du loisir ; il aura l'un & l'autre. Il est de tout âge, sur-tout du sien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des signes de puissance & d'activité. Il n'aura pas vû deux fois labourer un jardin, semer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à son tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppose point à son envie ; au contraire je la favorise, je partage son goût, je travaille avec lui, non pour son plaisir, mais pour le mien ; du moins il le croit ainsi : je deviens son garçon jardinier ; en attendant qu'il ait des bras je laboure pour lui la terre ; il en prend possession en y plantant une féve, & sûrement cette possession est plus sacrée & plus respectable que celle que prenoit Nuñès Balboa de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Espagne, en plantant son étendard sur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroser les féves, on les voit lever dans des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant, cela vous appartient ; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais sentir qu'il a mis là son tems, son travail, sa peine, sa personne enfin ; qu'il y a dans cette terre quelque chose de lui-même qu'il peut reclamer contre qui que ce soit, comme il pourroit retirer son bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empressé & l'arrosoir à la main. O spectacle ! ô douleur ! toutes les féves sont arrachées ; tout le terrein est bouleversé, la place même ne se reconnoît plus. Ah ! qu'est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins & de mes sueurs ? Qui m'a ravi mon bien ? qui m'a pris mes féves ? Ce jeune cœur se souleve ; le premier sentiment de l'injustice y vient verser sa triste amertume. Les larmes coulent en ruisseaux ; l'enfant désolé remplit l'air de gémissemens & de cris. On prend part à sa peine, à son indignation ; on cherche, on s'in-

for-

forme, on fait des perquisitions. Enfin, l'on découvre que le Jardinier a fait le coup : on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le Jardinier apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous. Quoi, Messieurs ! c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage ? J'avois semé là des melons de Malthe dont la graine m'avoit été donnée comme un trésor, & desquels j'espérois vous regaler quand ils seroient mûrs : mais voilà que pour y planter vos misérables fèves, vous m'avez détruit mes melons déja tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous-mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

Jean-Jacques.

„ Excusez-nous, mon pauvre Robert. Vous aviez „ mis là votre travail, votre peine. Je vois bien que „ nous avons eu tort de gâter votre ouvrage ; mais „ nous vous ferons venir d'autre graine de Malthe, „ & nous ne travaillerons plus la terre avant de sa- „ voir si quelqu'un n'y a point mis la main avant „ nous.

Robert.

„ Oh ! bien, Messieurs ! vous pouvez donc vous „ reposer ; car il n'y a plus gueres de terre en fri- „ che. Moi, je travaille celle que mon pere a bo- „ nifiée ; chacun en fait autant de son côté, & tou- „ tes les terres que vous voyez sont occupées de- „ puis longtems.

Emile.

„ Monsieur Robert, il y a donc souvent de la „ graine de melon perdue ?

Robert.

„ Pardonnez-moi, mon jeune cadet ; car il ne „ nous vient pas souvent de petits Messieurs aussi „ étourdis que vous. Personne ne touche au jardin

„ de

„ de ſon voiſin ; chacun reſpecte le travail des au-
„ tres, afin que le ſien ſoit en ſûreté.

Emile.

„ Mais moi, je n'ai point de jardin.

Robert.

„ Que m'importe ? ſi vous gâtez le mien, je ne
„ vous y laiſſerai plus promener ; car, voyez-vous,
„ je ne veux pas perdre ma peine.

Jean-Jacques.

„ Ne pourroit-on pas propoſer un arrangement au
„ bon Robert ? qu'il nous accorde, à mon petit ami
„ & à moi, un coin de ſon jardin pour le cultiver, à
„ condition qu'il aura la moitié du produit.

Robert.

„ Je vous l'accorde ſans condition. Mais ſouve-
„ nez-vous que j'irai labourer vos féves, ſi vous
„ touchez à mes melons.

Dans cet eſſai de la maniere d'inculquer aux enfans les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela eſt clair, net, ſimple, & toujours à la portée de l'enfant. De là juſqu'au droit de propriété & aux échanges il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication que je renferme ici dans deux pages d'écriture ſera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carriere des idées morales on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes Maîtres, penſez, je vous prie, à cet exemple, & ſouvenez-vous qu'en toute choſe vos leçons doivent être plus en actions qu'en diſcours ; car les enfans oublient aiſément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles inſtructions ſe doivent donner, comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, ſelon que le naturel

turel paiſible ou turbulent de l'Eleve en accélere ou retarde le beſoin ; leur uſage eſt d'une évidence qui ſaute aux yeux : mais pour ne rien omettre d'important dans les choſes difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant diſcole gâte tout ce qu'il touche. Ne vous fâchez point ; mettez hors de ſa portée ce qu'il peut gâter. Il briſe les meubles dont il ſe ſert ; ne vous hâtez point de lui en donner d'autres ; laiſſez-lui ſentir le préjudice de la privation. Il caſſe les fenêtres de ſa chambre : laiſſez le vent ſouffler ſur lui nuit & jour ſans vous ſoucier des rhumes ; car il vaut mieux qu'il ſoit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cauſe, mais faites qu'il les ſente le premier. A la fin vous faites raccommoder les vitres, toujours ſans rien dire : il les caſſe encore ; changez alors de méthode ; dites-lui ſéchement, mais ſans colere ; les fenêtres ſont à moi, elles ont été miſes là par mes ſoins, je veux les garantir ; puis vous l'enfermerez à l'obſcurité dans un lieu ſans fenêtre. A ce procédé ſi nouveau il commence par crier, tempêter ; perſonne ne l'écoute. Bien-tôt il ſe laſſe & change de ton. Il ſe plaint, il gémit : un domeſtique ſe préſente, le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domeſtique répond : *j'ai auſſi des vitres à conſerver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là pluſieurs heures, aſſez long-tems pour s'y ennuyer & s'en ſouvenir, quelqu'un lui ſuggérera de vous propoſer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne caſſeroit plus de vitres : il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez ; il vous fera ſa propoſition, & vous l'accepterez à l'inſtant en lui diſant : c'eſt très-bien penſé, nous y gagnerons tous deux ; que n'avez-vous eû plutôt cette bonne idée ? Et puis, ſans lui demander ni proteſtation ni confirmation de

ſa

sa promesse, vous l'embrasserez avec joie & l'emmenerez sur-le-champ dans sa chambre, regardant cet accord comme sacré & inviolable autant que si le serment y avoit passé. Quelle idée pensez-vous qu'il prendra, sur ce procédé, de la foi des engagemens & de leur utilité ? Je suis trompé s'il y a sur la terre un seul enfant, non déja gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'avise après cela de casser une fenêtre à dessein (9). Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant ne songeoit gueres, en faisant un trou pour planter sa fève, qu'il se creusoit un cachot où sa science ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral ; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs naissent la tromperie & le mensonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un interêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promesse ; il ne s'agit plus que de la violer impunément. La ressource est naturelle ; on se cache & l'on ment.

N'ayant

(9) Au reste, quand ce devoir de tenir ses engagemens ne seroit pas affermi dans l'esprit de l'enfant par le poids de son utilité, bientôt le sentiment intérieur commençant à poindre, le lui imposeroit comme une loi de la conscience ; comme un principe inné qui n'attend pour se développer, que les connoissances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'est point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute justice. Otez la Loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impose ; tout est illusoire, & vain dans la société humaine : qui ne tient que par son profit à sa promesse, n'est gueres plus lié que s'il n'eût rien promis ; ou tout au plus il en sera du pouvoir de la violer comme de la bisque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir, que pour attendre le moment de s'en prévaloir avec plus d'avantage. Ce principe est de la derniere importance & mérite d'être approfondi ; car c'est ici que l'homme commence à se mettre en contradiction avec lui-même.

N'ayant pû prévenir le vice, nous voici déja dans le cas de le punir : voilà les miſeres de la vie humaine, qui commencent avec ſes erreurs.

J'en ai dit aſſez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leur arriver comme une ſuite naturelle de leur mauvaiſe action. Ainſi vous ne déclamerez point contre le menſonge, vous ne les punirez point préciſément pour avoir menti; mais vous ferez que tous les mauvais effets du menſonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accuſé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, ſe raſſemblent ſur leur tête quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'eſt que mentir pour les enfans.

Il y a deux ſortes de menſonges; celui de fait qui regarde le paſſé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle ſciemment contre la vérité des choſes. L'autre a lieu quand on promet ce qu'on n'a pas deſſein de tenir, & en général quand on montre une intention contraire à celle qu'on a. Ces deux menſonges peuvent quelquefois ſe raſſembler dans le même (10); mais je les conſidere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui ſent le beſoin qu'il a du ſecours des autres, & qui ne ceſſe d'éprouver leur bienveuillance, n'a nul intérêt de les tromper; au contraire, il a un intérêt ſenſible qu'ils voient les choſes comme elles ſont, de peur qu'ils ne ſe trompent à ſon préjudice. Il eſt donc clair que le menſonge de fait n'eſt pas na-

(10) Comme lorſqu'accuſé d'une mauvaiſe action, le coupable s'en défend en ſe diſant honnête-homme. Il ment alors dans le fait & dans le droit.

naturel aux enfans; mais c'eſt la loi de l'obéiſſance qui produit la néceſſité de mentir, parceque l'obéiſſance étant pénible, on s'en diſpenſe en ſecret le plus qu'on peut, & que l'intérêt préſent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte ſur l'intérêt éloigné d'expoſer la vérité. Dans l'éducation naturelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il? qu'a-t-il à vous cacher? Vous ne le reprenez point, vous ne le puniſſez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, auſſi naïvement qu'à ſon petit camarade? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le menſonge de droit eſt moins naturel encore, puiſque les promeſſes de faire ou de s'abſtenir ſont des actes conventionnels, qui ſortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus; tous les engagemens des enfans ſont nuls par eux-mêmes, attendu qne leur vûe bornée ne pouvant s'étendre au-delà du préſent, en s'engageant ils ne ſavent ce qu'ils ſont. A-peine l'enfant peut-il mentir quand il s'engage; car ne ſongeant qu'à ſe tirer d'affaire dans le moment préſent, tout moyen qui n'a pas un effet préſent lui devient égal: en promettant pour un tems futur il ne promet rien, & ſon imagination encore endormie ne ſait point étendre ſon être ſur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet, ou obtenir un cornet de dragées en promettant de ſe jetter demain par la fenêtre, il le promettroit à l'inſtant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans; & quand les peres & les maîtres plus ſéveres exigent qu'ils les rempliſſent, c'eſt ſeulement dans ce que l'enfant devroit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne ſachant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en eſt pas de même quand il manque à ſa promeſſe, ce qui eſt

encore une eſpece de menſonge rétroactif ; car il ſe ſouvient très-bien d'avoir fait cette promeſſe ; mais ce qu'il ne voit pas, c'eſt l'importance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir, il ne peut prévoir les conſéquences des choſes, & quand il viole ſes engagemens, il ne fait rien contre la raiſon de ſon âge.

Il ſuit de là que les menſonges des enfans ſont tous l'ouvrage des Maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'eſt autre choſe que leur apprendre à mentir. Dans l'empreſſement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les inſtruire, on ne ſe trouve jamais aſſez d'inſtrumens pour en venir à bout. On veut ſe donner de nouvelles priſes dans leur eſprit par des maximes ſans fondement, par des préceptes ſans raiſon, & l'on aime mieux qu'ils ſachent leurs leçons & qu'ils mentent, que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous qui ne donnons à nos Eleves que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils ſoient bons que ſavans, nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la déguiſent, & nous ne leur faiſons rien promettre qu'ils ſoient tentés de ne pas tenir. S'il s'eſt fait en mon abſence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accuſer Emile, & de lui dire : *eſt-ce vous* (11) ? Car en cela que ferois-je autre choſe ſinon lui apprendre à le nier ? Que ſi ſon naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention, je prendrai ſi bien mes meſures que la propoſition en vienne toujours de lui, jamais

(11) Rien n'eſt plus indiſcret qu'une pareille queſtion, ſurtout quand l'enfant eſt coupable : alors s'il croit que vous ſavez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piége, & cette opinion ne peut manquer de l'indiſpoſer contre vous. S'il ne le croit pas, il ſe dira, pourquoi découvrirois-je ma faute ? & voilà la premiere tentation du menſonge devenue l'effet de votre imprudente queſtion.

mais de moi; que quand il s'eſt engagé il ait toujours un intérêt préſent & ſenſible à remplir ſon engagement; & que ſi jamais il y manque, ce menſonge attire ſur lui des maux qu'il voye ſortir de l'ordre même des choſes, & non pas de la vengeance de ſon Gouverneur. Mais loin d'avoir beſoin de recourir à de ſi cruels expédiens, je ſuis preſque ſûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'eſt que mentir, & qu'en l'apprenant il ſera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le menſonge. Il eſt très-clair que plus je rends ſon bien-être indépendant, ſoit des volontés, ſoit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'eſt point preſſé d'inſtruire, on n'eſt point preſſé d'exiger, & l'on prend ſon tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant ſe forme, en ce qu'il ne ſe gâte point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne ſachant comment s'y prendre, lui fait à chaque inſtant promettre ceci ou cela, ſans diſtinction, ſans choix, ſans meſure, l'enfant ennuyé, ſur-chargé de toutes ces promeſſes, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin; & les regardant comme autant de vaines formules, ſe fait un jeu de les faire & de les violer. Voulez-vous donc qu'il ſoit fidele à tenir ſa parole? ſoyez diſcret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'entrer ſur le menſonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne preſcrit aux enfans qu'en les leur rendant non-ſeulement haïſſables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices: on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux? on les mene s'ennuyer à l'Egliſe; en leur faiſant inceſſamment marmoter des prieres, on les force d'aſpirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inſpirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme ſi l'on dédaignoit de la donner ſoi-même. Eh!

ce

ce n'eſt pas l'enfant qui doit donner, c'eſt le Maître: quelque attachement qu'il ait pour ſon Eleve, il doit lui diſputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à ſon âge on n'en eſt point encore digne. L'aumône eſt une action d'homme qui connoît la valeur de ce qu'il donne, & le beſoin que ſon ſemblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner; il donne ſans charité, ſans bienfaiſance; il eſt preſque honteux de donner, quand fondé ſur ſon exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choſes dont il ignore la valeur; des pieces de métal qu'il a dans ſa poche, & qui ne lui ſervent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue diſtributeur à donner les choſes qui lui ſont cheres, des jouets, des bonbons, ſon goûté, & nous ſaurons bien-tôt ſi vous l'avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à cela; c'eſt de rendre bien vîte à l'enfant ce qu'il a donné, de ſorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il fait bien qui lui va revenir. Je n'ai guères vû dans les enfans que ces deux eſpeces de généroſité; donner ce qui ne leur eſt bon à rien, ou donner ce qu'ils ſont ſûrs qu'on va leur rendre. Faites en ſorte, dit Locke, qu'ils ſoient convaincus par expérience que le plus libéral eſt toujours le mieux partagé. C'eſt-là rendre un enfant liberal en apparence, & avare en effet. Il ajoûte que les enfans contracteront ainſi l'habitude de la liberalité; oui, d'une libéralité uſuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude; lorſqu'on ceſſera de leur rendre, ils ceſſeront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend

aux enfans reſſemblent à celle-là, & c'eſt à leur prêcher ces ſolides vertus qu'on uſe leurs jeunes ans dans la triſteſſe. Ne voilà-t-il pas une ſavante éducation!

Maîtres, laiſſez les ſimagrées, ſoyez vertueux & bons; que vos exemples ſe gravent dans la mémoire de vos Eleves, en attendant qu'ils puiſſent entrer dans leurs cœurs. Au-lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en ſa préſence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'eſt pas de ſon âge; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes ſeulement comme des devoirs d'enfans. Que ſi me voyant aſſiſter les pauvres, il me queſtionne là-deſſus, & qu'il ſoit tems de lui répondre (12), je lui dirai: „ mon ami, c'eſt que „ quand les pauvres ont bien voulu qu'il y eût des „ riches, les riches ont promis de nourrir tous ceux „ qui n'auroient de quoi vivre ni par leur bien ni „ par leur travail. Vous avez donc auſſi promis ce- „ la?" reprendra-t-il. „ Sans doute: Je ne ſuis „ maître du bien qui paſſe par mes mains qu'avec la „ condition qui eſt attachée à ſa propriété.

Après avoir entendu ce diſcours, (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre) un autre qu'Emile ſeroit tenté de m'imiter & de ſe conduire en homme riche; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec oſtentation; j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit & ſe cachât pour donner. C'eſt une fraude de ſon âge, & la ſeule que je lui pardonnerois.

Je ſais que toutes ces vertus par imitation ſont des ver-

(12) On doit concevoir que je ne réſous pas ſes queſtions quand il lui plaît, mais quand il me plaît; autrement ce ſeroit m'aſſervir à ſes volontés, & me mettre dans la plus dangereuſe dépendance où un Gouverneur puiſſe être de ſon Eleve.

vertus de ſinge, & que nulle bonne action n'eſt moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parceque d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne ſent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puiſſent faire par diſcernement & par amour du bien. L'homme eſt imitateur, l'animal même l'eſt; le goût de l'imitation eſt de la nature bien ordonnée, mais il dégenere en vice dans la ſociété. Le ſinge imite l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il mépriſe; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire, nos Arlequins de toute eſpece imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule; ils cherchent dans le ſentiment de leur baſſeſſe à s'égaler ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs; ils veulent bien plus en impoſer aux autres ou faire applaudir leur talent, que ſe rendre meilleurs ou plus ſages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du deſir de ſe tranſporter toujours hors de ſoi. Si je réuſſis dans mon entrepriſe, Emile n'aura ſurement pas ce deſir. Il faut donc nous paſſer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondiſſez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainſi toutes à contre-ſens, ſur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La ſeule leçon de morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien? tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & delà viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives: elles ſont auſſi

les plus difficiles, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela! ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir (13).

Voilà quelques foibles idées des précautions avec leſquelles je voudrois qu'on donnât aux enfans les inſtructions qu'on ne peut quelquefois leur refuſer ſans les expoſer à nuire à eux-mêmes & aux autres, & ſur-tout à contracter de mauvaiſes habitudes dont on auroit peine enſuite à les corriger: mais ſoyons ſûrs que cette néceſſité ſe préſentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être; parcequ'il eſt impoſſible qu'ils deviennent indociles, méchans, menteurs, avides, quand on n'aura pas ſemé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainſi ce que j'ai dit ſur ce point ſert plus aux exceptions qu'aux regles; mais ces exceptions ſont plus fréquentes à meſure que les enfans ont plus d'occaſions de ſortir de leur

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible; car dans l'état ſocial le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe & rien ne ſauroit le changer; qu'on cherche ſur ce principe lequel eſt le meilleur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un Auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul; ſi cette propoſition eſt moins ſententieuſe, elle eſt plus vraie & mieux raiſonnée que la précédente. Si le méchant étoit ſeul quel mal feroit-il? c'eſt dans la ſociété qu'il dreſſe ſes machines pour nuire aux autres. Si l'on veut rétorquer cet argument pour l'homme de bien, je réponds par l'article auquel appartient cette note.

leur état & de contracter les vices des hommes. Il faut néceſſairement à ceux qu'on éleve au milieu du monde des inſtructions plus précoces qu'à ceux qu'on éleve dans la retraite. Cette éducation ſolitaire ſeroit donc préférable, quand elle ne feroit que donner à l'enfance le tems de meurir.

Il eſt un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel éleve au-deſſus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne ſortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainſi dire, n'y paſſent point, & ſont hommes preſque en naiſſant. Le mal eſt que cette derniere exception eſt très-rare, très-difficile à connoître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le ſien n'en ſoit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux même qui marquent l'ordre accoutumé: la vivacité, les ſaillies, l'étourderie, la piquante naïveté; tous ſignes caractériſtiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'eſt qu'un enfant. Eſt-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler, & à qui l'on permet de tout dire, qui n'eſt gêné par aucun égard, par aucune bienſéance, faſſe par haſard quelque heureuſe rencontre? Il le ſeroit bien plus qu'il n'en fît jamais, comme il le ſeroit qu'avec mille menſonges un Aſtrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, diſoit Henri IV, qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de ſotiſes. Dieu garde de mal les gens à la mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun

genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni liaiſon; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent ce même eſprit vous paroît lâche, moîte, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance & tantôt il reſte immobile. Un inſtant vous diriez, c'eſt un génie, & l'inſtant d'après, c'eſt un ſot: vous vous tromperiez toujours; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant d'après dans ſon aire.

Traitez-le donc ſelon ſon âge malgré les apparences, & craignez d'épuiſer ſes forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, ſi vous voyez qu'il commence à bouillonner, laiſſez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale; & quand les premiers eſprits ſe ſeront évaporés, retenez, comprimez les autres, juſqu'à ce qu'avec les années tout ſe tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos ſoins; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiſcrettement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables, il ne vous reſtera qu'un marc ſans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute

la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du haſard qui peut offrir au dernier quelque idée à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécille dans la maiſon. Il étoit taciturne & opiniâtre: voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il paſſé pour une brute juſqu'à l'âge de raiſon: ſi Céſar n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de viſionnaire ce même Caton, qui pénétra ſon funeſte génie & prévit tous ces projets de ſi loin. O que ceux qui jugent ſi précipitamment les enfans ſont ſujets à ſe tromper! Ils ſont ſouvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge aſſez avancé un homme qui m'honoroit de ſon amitié paſſer, dans ſa famille & chez ſes Amis, pour un eſprit borné; cette excellente tête ſe meuriſſoit en ſilence. Tout-à-coup il s'eſt montré Philoſophe, & je ne doute pas que la poſtérité ne lui marque une place honorable & diſtinguée parmi les meilleurs raiſonneurs & les plus profonds métaphyſiciens de ſon ſiécle.

Reſpectez l'enfance, & ne vous preſſez point de la juger ſoit en bien, ſoit en mal. Laiſſez les exceptions s'indiquer, ſe prouver, ſe confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulieres. Laiſſez long-tems agir la nature avant de vous mêler d'agir à ſa place, de peur de contrarier ſes opérations! Vous connoiſſez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre! Vous ne voyez

pas

pas que c'eſt bien plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire; & qu'un enfant mal inſtruit, eſt plus loin de la ſageſſe, que celui qu'on n'a point inſtruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir conſumer ſes premieres années à ne rien faire ! Comment! n'eſt-ce rien que d'être heureux? N'eſt-ce rien que de ſauter, jouer, courir toute la journée? De ſa vie il ne ſera ſi occupé. Platon, dans ſa République qu'on croit ſi auſtere, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chanſons, paſſe-tems; on diroit qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à ſe réjouir; & Seneque parlant de l'ancienne Jeuneſſe Romaine, elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enſeignoit rien qu'elle dût apprendre aſſiſe. En valoit-elle moins parvenue à l'âge viril? effrayez-vous donc peu de cette oiſiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui pour mettre toute la vie à profit ne voudroit jamais dormir? Vous diriez; cet homme eſt inſenſé; il ne jouit pas du tems, il ſe l'ôte: pour fuir le ſommeil il court à la mort. Songez donc que c'eſt ici la même choſe, & que l'enfance eſt le ſommeil de la raiſon.

L'apparente facilité d'apprendre eſt cauſe de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lice & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente; mais rien ne reſte, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent; ceux qui l'écoutent les entendent, lui ſeul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raiſonnement ſoient deux facultés eſſentiellement différentes; cependant l'une ne ſe développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raiſon l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne ſont que des peintures abſolues des objets ſenſibles, & que les idées ſont des

des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut être ſeule dans l'eſprit qui ſe la repréſente; mais toute idée en ſuppoſe d'autres. Quand on imagine, on ne fait que voir; quand on conçoit, on compare. Nos ſenſations ſont purement paſſives, au lieu que toutes nos perceptions ou idées naiſſent d'un principe actif qui juge. Cela ſera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement n'ont point de veritable mémoire. Ils retiennent des ſons, des figures, des ſenſations, rarement des idées, plus rarement leurs liaiſons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élemens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi, & tout au contraire, c'eſt pour moi qu'on prouve: on montre que loin de ſavoir raiſonner d'eux-mêmes, ils ne ſavent pas même retenir les raiſonnemens d'autrui; car ſuivez ces petits Géometres dans leur méthode, vous voyez auſſi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impreſſion de la figure & les termes de la démonſtration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y ſont plus; renverſez la figure, ils n'y ſont plus. Tout leur ſavoir eſt dans la ſenſation, rien n'a paſſé juſqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'eſt guères plus parfaite que leurs autres facultés; puiſqu'il faut preſque toujours qu'ils rapprennent étant grands les choſes dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je ſuis cependant bien éloigné de penſer que les enfans n'aient aucune eſpece de raiſonnement (14). Au

(14) J'ai fait cent fois réflexion en écrivant, qu'il eſt impoſſible dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes ſens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue aſſez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phraſes, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de ſubſtituer ſans ceſſe la définition

Au contraire, je vois qu'ils raiſonnent très-bien dans tout ce qu'ils connoiſſent, & qui ſe rapporte à leur intérêt préſent & ſenſible. Mais c'eſt ſur leurs connoiſſances que l'on ſe trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faiſant raiſonner ſur ce qu'ils ne ſauroient comprendre. On ſe trompe encore en voulant les rendre attentifs à des conſidérations qui ne les touchent en aucune maniere, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'eſtime qu'on aura pour eux quand ils ſeront grands; diſcours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne ſignifient abſolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entierement étrangers à leurs eſprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner!

Les Pédagogues qui nous étalent en grand appareil les inſtructions qu'ils donnent à leurs diſciples, ſont payés pour tenir un autre langage: cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils penſent exactement comme moi; car que leur apprennent-ils enfin? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverſes Sciences qu'ils ſe vantent de

---

tion à la place du défini eſt belle, mais impratiquable; car comment éviter le cercle? les définitions pourroient être bonnes ſi l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je ſuis perſuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue; non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots, mais en faiſant en ſorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne ſoit ſuffiſamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot ſe trouve lui ſerve, pour ainſi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans ſont incapables de raiſonnement, & tantôt je les fais raiſonner avec aſſez de fineſſe: je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis diſconvenir que je ne me contrediſe ſouvent dans mes expreſſions.

de leur enſeigner, ils ſe gardent bien de choiſir celles qui leur ſeroient véritablement utiles, parceque ce ſeroient des ſciences de choſes, & qu'ils n'y réuſſiroient pas; mais celles qu'on paroît ſavoir quand on en ſait les termes: le Blaſon, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Toutes études ſi loin de l'homme, & ſur-tout de l'enfant, que c'eſt une merveille ſi rien de tout cela lui peut être utile une ſeule fois en ſa vie.

On ſera ſurpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation; mais on ſe ſouviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puiſſe dire, je ne crois pas que juſqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que ſi l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'eſt-à-dire, des figures ou des ſons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans; mais les Langues en changeant les ſignes modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent. Les têtes ſe forment ſur les langages, les penſées prennent la teinte des idiomes. La raiſon ſeule eſt commune; l'eſprit en chaque Langue a ſa forme particuliere: différence qui pourroit bien être en partie la cauſe ou l'effet des caracteres nationaux; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, eſt que chez toutes les Nations du monde la Langue ſuit les viciſſitudes des mœurs, & ſe conſerve ou s'altere comme elles.

De ces formes diverſes l'uſage en donne une à l'enfant, & c'eſt la ſeule qu'il garde juſqu'à l'âge de raiſon. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il ſût comparer des idées; & comment les compareroit-il, quand il eſt à-peine en état de les concevoir? Chaque choſe peut avoir pour lui mille ſignes différens; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue. Il en apprend

prend cependant plusieurs, me dit-on: je le nie. J'ai vû de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou six Langues. Je les ai entendus successivement parler allemand, en termes latins, en termes françois, en termes italiens; ils se servoient à la vérité de cinq ou six Dictionnaires; mais ils ne parloient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de synonymes qu'il vous plaira; vous changerez les mots, non la langue; ils n'en sauront jamais qu'une.

C'est pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par préférence sur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puisse recuser. L'usage familier de ces Langues étant perdu depuis longtems, on se contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel est le grec & le latin des Maîtres, qu'on juge de celui des enfans! A peine ont-ils appris par cœur leur Rudiment, auquel ils n'entendent absolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un discours françois en mots latins; puis, quand ils sont plus avancés, à coudre en prose des phrases de Ciceron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils croyent parler latin: qui est-ce qui viendra les contredire?

En quelqu'étude que ce puisse être, sans l'idée des choses représentées les signes représentans ne sont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces signes, sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent. En pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes: on lui apprend des noms de Villes, de Pays, de Rivieres, qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où l'on les lui montre. Je me souviens d'avoir vû quelque part une Géographie qui commençoit ainsi. *Qu'est-ce que le monde? C'est un globe de carton.* Telle est précisément la

la Géographie des enfans. Je pose en fait qu'après deux ans de sphère & de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans, qui, sur les régles qu'on lui a données, fût se conduire de Paris à Saint-Denis : Je pose en fait qu'il n'y en a pas un, qui, sur un plan du jardin de son pere, fût en état d'en suivre les détours sans s'égarer. Voilà ces docteurs qui savent à point nommé où sont Pekin, Ispahan, le Méxique, & tous les Pays de la terre.

J'entens dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Histoire : on s'imagine que l'Histoire est à leur portée parcequ'elle n'est qu'un recueil de faits; mais qu'entend-on par ce mot de faits? Croit-on que les rapports qui déterminent les faits historiques, soient si faciles à saisir, que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfans? Croit-on que la véritable connoissance des évenemens soit séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, & que l'historique tienne si peu au moral, qu'on puisse connoître l'un sans l'autre? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement physiques, qu'apprenez-vous dans l'Histoire? absolument rien ; & cette étude dénuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos Eleves, & vous verrez alors si l'Histoire est de leur âge.

Lecteurs, souvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'est ni un Savant ni un Philosophe ; mais un homme simple, ami de la vérité, sans parti, sans système; un solitaire, qui vivant peu avec les hommes, a moins d'occasions de s'imboire de

leurs préjugés, & plus de tems pour réfléchir ſur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raiſonnemens ſont moins fondés ſur des principes que ſur des faits; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter ſouvent quelque exemple des obſervations qui me les ſuggerent.

J'étois allé paſſer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand ſoin de ſes enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois préſent aux leçons de l'aîné, ſon Gouverneur, qui l'avoit très-bien inſtruit de l'Hiſtoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba ſur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui ſûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit ſur l'intrépidité d'Alexandre pluſieurs reflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'eſprit de ſon Eleve. A table, on ne manqua pas, ſelon la méthode Françoiſe, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à ſon âge, & l'attente d'un applaudiſſement ſûr, lui firent débiter mille ſottiſes, tout-à-travers leſquelles partoient de tems-en-tems quelques mots heureux qui faiſoient oublier le reſte. Enfin vint l'hiſtoire du Médecin Philippe: il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raiſonna ſur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient ſa fermeté, ſon courage: ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient préſens ne voyoit en quoi conſiſtoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt qu'une extravagance.

Alors

Alors tout le monde se réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, & me dit tout bas: tai-toi, Jean-Jacques; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîné, soupçonnant sur plusieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admiroit plus que personne le courage si vanté d'Alexandre: mais savez-vous où il voyoit ce courage? uniquement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poison que du sené. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la premiere médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissemens qui passoient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute sagesse des Peres & des Maîtres, qui pensent apprendre l'Histoire aux enfans.

Il est aisé de mettre dans leurs bouches les mots de Rois, d'Empires, de Guerres, de Conquêtes, de Révolutions, de Loix; mais quand il sera question d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin

de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

Quelques Lecteurs mécontens du *tai-toi Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'est qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi! Non jamais mortel n'en fit une si sublime: s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de science de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées, ils n'ont point de véritable mémoire; car je n'appelle pas ainsi celle qui ne retient que des sensations. Que sert d'inscrire dans leur tête un catalogue de signes qui ne représentent rien pour eux? En apprenant les choses n'apprendront-ils pas les signes? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inspirer, en leur faisant prendre pour de la science des mots qui n'ont aucun sens pour eux. C'est du premier mot dont l'enfant se paye, c'est de la premiere chose qu'il apprend sur la parole d'autrui, sans en voir l'utilité lui-même, que son jugement est perdu: il aura longtems à briller aux yeux des sots, avant qu'il répare une telle perte (15).

Non,

(15) La plûpart des Savans le sont à la maniere des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes, & rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses sans voir en même-tems le

recto

Non, ſi la nature donne au cerveau d'un enfant cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de ſphère, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour ſon âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable ſa triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui ſont utiles, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur, & doivent l'éclairer un jour ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, l'eſpece de mémoire que peut avoir un enfant ne reſte pas pour cela oiſive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe & il s'en ſouvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver en lui cette premiere faculté; & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances,

---

recto ou le *verſo* de la page où on l'a lue, ou la figure ſous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à peu près la ſcience à la mode les ſiécles derniers; celle de notre ſiécle eſt autre choſe. On n'étudie plus, on n'obſerve plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philoſophie les rêves de quelques mauvaiſes nuits. On me dira que je rêve auſſi; j'en conviens; mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laiſſant chercher au Lecteur s'ils ont quelque choſe d'utile aux gens éveillés,

ſances, qui ſerve à ſon éducation durant ſa jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui ſans s'être faits admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de Lafontaine, toute naïves, toute charmantes qu'elles ſont; car les mots des fables ne ſont pas plus les fables, que les mots de l'Hiſtoire ne ſont l'Hiſtoire. Comment peut-on s'aveugler aſſez pour appeller les fables la morale des enfans? ſans ſonger que l'apologue en les amuſant les abuſe, que ſéduits par le menſonge ils laiſſent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre l'inſtruction agréable les empêche d'en profiter. Les fables peuvent inſtruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans; ſitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne ſe donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de Lafontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce ſeroit encore pis; car la morale en eſt tellement mêlée & ſi diſproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce ſont encore là, direz-vous, des paradoxes; ſoit: mais voyons ſi ce ſont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre; parceque quelque effort qu'on faſſe pour les rendre ſimples, l'inſtruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut ſaiſir, & que le tour même de la poëſie en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir; en ſorte qu'on achette l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les en-

enfans, & qu'on leur fait indiſcretement apprendre avec les autres parcequ'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur ſemble avoir faites ſpécialement pour eux

Je ne connois dans tout le Recueil de Lafontaine, que cinq ou ſix fables où brille éminemment la naïveté puerile : de ces cinq ou ſix, je prens pour exemple la premiere de toutes, parceque c'eſt celle dont la morale eſt le plus de tout âge, celle que les enfans ſaiſiſſent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaiſir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a miſe par préférence à la tête de ſon livre. En lui ſuppoſant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les inſtruire, cette fable eſt aſſurément ſon chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la ſuivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

FABLE.

Maître Corbeau, ſur un arbre perché.

Maître! que ſignifie ce mot en lui-même? que ſignifie-t-il au-devant d'un nom propre? quel ſens a-t-il dans cette occaſion?

Qu'eſt-ce qu'un Corbeau?

Qu'eſt-ce qu'*un arbre perché*? l'on ne dit pas; *ſur un arbre perché*: l'on dit, *perché ſur un arbre*. Par conſéquent il faut parler des inverſions de la Poëſie; il faut dire ce que c'eſt que Proſe & que Vers.

Tenoit dans ſon bec un fromage.

Quel fromage? étoit-ce un fromage de Suiſſe, de Brie, ou de Hollande? ſi l'enfant n'a point vû de Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler? s'il en a vû, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un

fromage à leur bec? Faiſons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur allêché,

Encore un *Maître*! mais pour celui-ci, c'eſt à bon titre: il eſt maître paſſé dans les tours de ſon métier. Il faut dire ce que c'eſt qu'un Renard, & diſtinguer ſon vrai naturel, du caractere de convention qu'il a dans les fables.

Allêchée. Ce mot n'eſt pas uſité. Il le faut expliquer: il faut dire qu'on ne s'en ſert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Proſe. Que lui répondrez-vous?

Allêché par l'odeur d'un fromage! Ce fromage tenu par un Corbeau perché ſur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être ſenti par le Renard dans un taillis ou dans ſon terrier! Eſt-ce ainſi que vous exercez votre Eleve à cet eſprit de critique judicieuſe, qui ne s'en laiſſe impoſer qu'à bonnes enſeignes, & fait diſcerner la vérité, du menſonge, dans les narrations d'autrui?

Lui tint à-peu-près ce langage:

Ce langage! les Renards parlent donc, ils parlent donc la même langue que les Corbeaux? Sage Précepteur, prens garde à toi: peſe bien ta réponſe avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as penſé.

Eh! bon jour, Monſieur le Corbeau!

Monſieur! titre que l'enfant voit tourner en dériſion, même avant qu'il ſache que c'eſt un titre d'honneur. Ceux qui diſent *Monſieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant! que vous me ſemblez beau!

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant ré-

répéter la même choſe en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance eſt un art de l'Auteur, & entre dans le deſſein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles; cette excuſe ſera bonne pour moi, mais non pas pour mon Eleve.

Sans mentir, ſi votre ramage

Sans mentir ! on ment donc quelquefois? Où en ſera l'enfant, ſi vous lui apprenez que le Renard ne dit, *ſans mentir*, que parcequ'il ment?

Répondoit à votre plumage.

Répondoit ! Que ſignifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités auſſi différentes que la voix & le plumage; vous verrez comme il vous entendra!

Vous ſeriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix ! Qu'eſt-ce qu'un Phénix? Nous voici tout-à-coup jettés dans la menteuſe antiquité; preſque dans la mythologie.

Des hôtes de ces bois ! Quel diſcours figuré! Le flatteur ennoblit ſon langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus ſéduiſant. Un enfant entendra-t-il cette fineſſe? ſait-il ſeulement, peut-il ſavoir, ce que c'eſt qu'un ſtile noble & un ſtile bas?

A ces mots, le corbeau ne ſe ſent pas de joie.

Il faut avoir éprouvé déja des paſſions bien vives pour ſentir cette expreſſion proverbiale.

Et pour montrer ſa belle voix,

N'oubliez pas que pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit ſavoir ce que c'eſt que la belle voix du Corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable ; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entens tomber le fromage à travers les branches : mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfans.

Le Renard s'en saisit ; & dit, mon bon Monsieur,

Voilà donc déja la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de tems pour instruire les enfans.

Apprenez que tout flateur

Maxime générale ; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, & la pensée est très bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préféraissent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans !

Le Corbeau, honteux & confus,

Autre pléonasme ; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura ! Quel est le sot de Maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyser toutes les idées de cette fable, & les réduire aux idées simples & élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire

re entendre à la jeuneſſe ? Nul de nous n'eſt aſſez philoſophe pour ſavoir ſe mettre à la place d'un enfant. Paſſons maintenant à la morale.

Je demande ſi c'eſt à des enfans de ſix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit ? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui perſiflent les petits garçons, & ſe mocquent en ſecret de leur ſotte vanité : mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laiſſer tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'eſt ici mon ſecond paradoxe, & ce n'eſt pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que quand ils ſont en état d'en faire l'application, ils en font preſque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'obſerver ſur le défaut dont on les veut guérir ou préſerver, ils panchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans ſe mocquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui ſuit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple, & point du tout, c'eſt la fourmi qu'ils choiſiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'eſt le choix de l'amour-propre, c'eſt un choix très-naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monſtres ſeroit un enfant avare & dur, qui ſauroit ce qu'on lui demande & ce qu'il refuſe. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ſes refus.

Dans toutes les fables où le lion eſt un des perſonnages, comme c'eſt d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de ſe faire lion ; & quand il préſide à quelque partage, bien inſtruit par ſon modele, il a grand ſoin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terraſſe le lion, c'eſt une autre affaire ; alors l'enfant n'eſt plus lion, il eſt moucheron.

ron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oſeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit déſolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à ſavoir la cauſe de ſes pleurs, on la ſut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle ſe ſentoit le cou pelé; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainſi donc la morale de la premiere fable citée eſt pour l'enfant une leçon de la plus baſſe flatterie; celle de la ſeconde une leçon d'inhumanité; celle de la troiſieme une leçon d'injuſtice; celle de la quatrieme une leçon de ſatyre; celle de la cinquieme une leçon, d'indépendance. Cette derniere leçon, pour être ſuperflue à mon Eleve, n'en eſt pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui ſe contrediſent, quel fruit eſperez-vous de vos ſoins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me ſert d'objection contre les fables, fournit-elle autant de raiſons de les conſerver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la ſociété, & ces deux morales ne ſe reſſemblent point. La premiere eſt dans le Catéchiſme, où on la laiſſe; l'autre eſt dans les Fables de Lafontaine pour les enfans, & dans ſes Contes pour les meres. Le même Auteur ſuffit à tout.

Compoſons, Monſieur de Lafontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'inſtruire dans vos Fables; car j'eſpere ne pas me tromper ſur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laiſſe pas étudier une ſeule, juſqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il eſt bon pour lui d'apprendre des choſes dont il ne comprendra pas le quart; que dans celle qu'il pour-

pourra comprendre il ne prendra jamais le change, & qu'au lieu de ſe corriger ſur la dupe, il ne ſe formera pas ſur le fripon.

En ôtant ainſi tous les devoirs des enfans, j'ôte les inſtrumens de leur plus grande miſere, ſavoir les livres. La lecture eſt le fléau de l'enfance, & preſque la ſeule occupation qu'on lui fait donner. A peine à douze ans Emile ſaura-t-il ce que c'eſt qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il ſache lire. J'en conviens : il faut qu'il ſache lire quand la lecture lui eſt utile ; juſqu'alors elle n'eſt bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéiſſance, il s'en ſuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne ſentent l'avantage actuel & préſent, ſoit d'agrément ſoit d'utilité ; autrement quel motif les porteroit à l'apprendre ? L'art de parler aux abſens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin ſans médiateur nos ſentimens, nos volontés, nos deſirs, eſt un art dont l'utilité peut être rendue ſenſible à tous les âges. Par quel prodige cet art ſi utile & ſi agréable eſt-il devenu un tourment pour l'enfance ? parcequ'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des uſages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'eſt pas fort curieux de perfectionner l'inſtrument avec lequel on le tourmente ; mais faites que cet inſtrument ſerve à ſes plaiſirs, & bien-tôt il s'y appliquera malgré vous.

On ſe fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie : Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié ! Un moyen plus ſûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, eſt le deſir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce deſir, puis laiſſez-là vos bureaux & vos dez ; toute méthode lui ſera bonne. L'in-

L'intérêt préſent; voilà le grand mobile, le ſeul qui mene ſûrement & loin. Emile reçoit quelquefois de ſon pere, de ſa mere, de ſes parens, de ſes amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie ſur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets ſont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui liſe; ce quelqu'un, ou ne ſe trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaiſance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainſi l'occaſion, le moment ſe paſſe. On lui lit enfin le billet, mais il n'eſt plus tems. Ah! ſi l'on eût ſu lire ſoi-même! On en reçoit d'autres; ils ſont ſi courts! le ſujet en eſt ſi intéreſſant! on voudroit eſſayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue; on déchiffre enfin la moitié d'un billet; il s'agit d'aller demain manger de la crême.... on ne ſait où ni avec qui..... combien on fait d'efforts pour lire le reſte! je ne crois pas qu'Emile ait beſoin du bureau. Parlerai-je à-préſent de l'écriture? Non, j'ai honte de m'amuſer à ces niaiſeries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce ſeul mot qui fait une importante maxime; c'eſt que d'ordinaire on obtient très-ſûrement & très-vîte ce qu'on n'eſt point preſſé d'obtenir. Je ſuis preſque ſûr qu'Emile ſaura parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, préciſément parcequ'il m'importe fort peu qu'il le ſache avant quinze; mais j'aimerois mieux qu'il ne ſût jamais lire que d'achetter cette ſcience au prix de tout ce qui peut la rendre utile: dequoi lui ſervira la lecture quand on l'en aura rebuté pour jamais? *Id in primis cavere opportebit, ne ſtudia, qui amare nondum poterit, oderit, & amaritudinem ſemel perceptam étiam ultrà rudes annos reformidet* (*).

Plus

(*) Quintil. L. 1. c. 1.

Plus j'insiste sur ma méthode inactive, plus je sens les objections se renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des mensonges; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne; ils entreront par tous ses sens; ou ils corrompront sa raison, même avant qu'elle soit formée; ou son esprit engourdi par une longue inaction s'absorbera dans la matiere. L'inhabitude de penser dans l'enfance en ôte la faculté durant le reste de la vie.

Il me semble que je pourrois aisément répondre à cela; mais pourquoi toujours des réponses? si ma méthode répond d'elle-même aux objections, elle est bonne; si elle n'y répond pas, elle ne vaut rien: je poursuis.

Si sur le plan que j'ai commencé de tracer, vous suivez des regles directement contraires à celles qui sont établies, si au lieu de porter au loin l'esprit de votre Eleve, si au lieu de l'égarer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siécles, aux extrémités de la terre & jusques dans les cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement; c'est l'ordre de la nature. A mesure que l'être sensitif devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer cet excès de force à d'autres usages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Eleve, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste & sain pour le rendre sage & raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement;

qu'il

qu'il ſoit homme par la vigueur, & bientôt il le ſera par la raiſon.

Vous l'abrutiriez, il eſt vrai, par cette méthode, ſi vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui diſant, va, vien, reſte, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ſes bras, la ſienne lui devient inutile. Mais ſouvenez-vous de nos conventions; ſi vous n'êtes qu'un pédant, ce n'eſt pas la peine de me lire.

C'eſt une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuiſe aux opérations de l'eſprit; comme ſi ces deux actions ne devoient pas marcher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre!

Il y a deux ſortes d'hommes dont les corps ſont dans un exercice continuel, & qui ſûrement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, ſavoir, les Payſans & les Sauvages. Les premiers ſont ruſtres, groſſiers, mal-adroits; les autres, connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit: généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payſan, ni rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence? c'eſt que le premier faiſant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à ſon pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès ſa jeuneſſe, ne va jamais que par routine; & dans ſa vie preſque automate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le Sauvage, c'eſt autre choſe; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, ſans en avoir d'avance enviſagé les ſuites. Ainſi, plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves reſſemble au Sauvage, & lequel reſſemble au Payſan? Soumis en tout à une autorité toujours enſeignante, le vôtre ne fait rien que ſur parole; il n'oſe manger quand il a faim, ni rire quand il eſt gai, ni pleurer quand il eſt triſte, ni préſenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui preſcrit, bientôt il n'oſera reſpirer que ſur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il penſe, quand vous penſez à tout pour lui? Aſſuré de votre prévoyance, qu'a-t-il beſoin d'en avoir? Voyant que vous vous chargez de ſa conſervation, de ſon bien-être, il ſe ſent délivré de ce ſoin; ſon jugement ſe repoſe ſur le vôtre; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait ſans réflexion, ſachant bien qu'il le fait ſans riſque. Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à prévoir la pluie? Il ſait que vous regardez au ciel pour lui. Qu'a-t-il beſoin de regler ſa promenade? Il ne craint pas que vous lui laiſſiez paſſer l'heure du dîné. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange; quand vous le lui défendez, il ne mange plus; il n'écoute plus les avis de ſon eſtomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir ſon corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas ſon entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décrediter la raiſon dans ſon eſprit, en lui faiſant uſer le peu qu'il en a ſur les choſes qui lui paroiſſent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle eſt bonne, il juge enfin qu'elle n'eſt bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raiſonner ſera d'être repris, & il l'eſt ſi ſouvent qu'il n'y ſonge gueres; un danger ſi commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'eſprit, & il en a pour babiller avec les femmes, ſur le ton dont j'ai déja parlé; mais qu'il ſoit dans le cas d'avoir à payer de ſa perſonne, à prendre un parti dans quelque occaſion difficile, vous le verrez cent fois plus ſtupide

& plus bête que le fils du plus gros manan.

Pour mon Eleve, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à ſe ſuffire à lui-même, autant qu'il eſt poſſible, il ne s'accoutume point à recourir ſans ceſſe aux autres, encore moins à leur étaler ſon grand ſavoir. En revanche il juge, il prévoit, il raiſonne en tout ce qui ſe rapporte immédiatement à lui. Il ne jaſe pas, il agit; il ne ſait pas un mot de ce qui ſe fait dans le monde, mais il ſait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il eſt ſans ceſſe en mouvement, il eſt forcé d'obſerver beaucoup de choſes, de connoître beaucoup d'effets; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ſes leçons de la nature & non pas des hommes; il s'inſtruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'inſtruire. Ainſi ſon corps & ſon eſprit s'exercent à la fois. Agiſſant toujours d'après ſa penſée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations; plus il ſe rend fort & robuſte, plus il devient ſenſé & judicieux. C'eſt le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que preſque tous les grands Hommes ont réuni: la force du corps & celle de l'ame; la raiſon d'un ſage & la vigueur d'en athlete.

Jeune Inſtituteur, je vous prêche un art difficile; c'eſt de gouverner ſans préceptes, & de tout faire en ne faiſant rien. Cet art, j'en conviens, n'eſt pas de votre âge; il n'eſt pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des peres; mais c'eſt le ſeul propre à réuſſir. Vous ne parviendrez jamais à faire des ſages, ſi vous ne faites d'abord des poliçons: c'étoit l'éducation des Spartiates; au lieu de les coller ſur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîné. Les Spartiates étoient-ils pour cela groſſiers étant grands? Qui ne connoît la force & le ſel de leurs réparties? Toujours faits pour vaincre, ils écraſoient leurs ene-

nemis en toute eſpece de guerre, & les babillards Atheniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus ſoignées, le Maître commande & croit gouverner; c'eſt en effet l'enfant qui gouverne. Il ſe ſert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plaît, & il ſait toujours vous faire payer une heure d'aſſiduité par huit jours de complaiſance. A chaque inſtant il faut pactiſer avec lui. Ces traités, que vous propoſez à votre mode, & qu'il exécute à la ſienne, tournent toujours au profit de ſes fantaiſies; ſur-tout quand on a la mal-adreſſe de mettre en condition pour ſon profit ce qu'il eſt bien ſûr d'obtenir, ſoit qu'il rempliſſe ou non la condition qu'on lui impoſe en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'eſprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être; car toute la ſagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir à la conſervation de ſa perſonne, il l'emploie à ſauver ſa liberté naturelle des chaînes de ſon tyran. Au lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt ſi preſſant à pénétrer l'autre, trouve quelquefois mieux ſon compte à lui laiſſer ſa pareſſe ou ſa vanité.

Prenez une route oppoſée avec votre Eleve; qu'il croye toujours être le Maître, & que ce ſoit toujours vous qui le ſoyez. Il n'y a point d'aſſujettiſſement ſi parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainſi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne ſait rien, qui ne peut rien, qui ne connoît rien, n'eſt-il pas à votre merci? Ne diſpoſez vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne? N'etes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît? Ses travaux, ſes jeux, ſes plaiſirs, ſes peines, tout n'eſt-il pas dans vos mains ſans qu'il le ſache? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut; mais il ne doit vouloir que ce que

vous voulez qu'il faſſe ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne ſachiez ce qu'il va dire.

C'eſt alors qu'il pourra ſe livrer aux exercices du corps, que lui demande ſon âge, ſans abrutir ſon eſprit ; c'eſt alors qu'au lieu d'aiguiſer ſa ruſe à éluder un incomode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour ſon bien-être actuel; c'eſt alors que vous ſerez étonné de la ſubtilité de ſes inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choſes, ſans le ſecours de l'opinion.

En le laiſſant ainſi maître de ſes volontés, vous ne fomenterez point ſes caprices. En ne faiſant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire; & bien que ſon corps ſoit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de ſon intérêt préſent & ſenſible, vous verrez toute la raiſon dont il eſt capable ſe développer beaucoup mieux, & d'une maniere beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure ſpéculation.

Ainſi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne ſe défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il ſe montrera tel qu'il eſt ſans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aiſe, & diſpoſer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, ſans qu'il penſe jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuſe jalouſie, & ne ſe fera point un plaiſir ſecret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons eſt très-grand. Un des premiers ſoins des enfans eſt, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas : il vient du beſoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchar-

chargés du joug qu'on leur impoſe, ils cherchent à le ſecouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les Maîtres, leur fourniſſent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude ſe prend d'obſerver les gens par leurs défauts, & de ſe plaire à leur en trouver. Il eſt clair que voilà encore une ſource de vices bouchée dans le cœur d'Emile ; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & ſera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques ſemblent difficiles parcequ'on ne s'en aviſe pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On eſt en droit de vous ſuppoſer les lumieres néceſſaires pour exercer le métier que vous avez choiſi ; on doit préſumer que vous connoiſſez la marche naturelle du cœur humain, que vous ſavez étudier l'homme & l'individu, que vous ſavez d'avance à quoi ſe pliera la volonté de votre Eleve, à l'occaſion de tous les objets intéreſſans pour ſon âge que vous ferez paſſer ſous ſes yeux. Or, avoir les inſtrumens & bien ſavoir leur uſage, n'eſt-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'eſt jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaiſe diſcipline : c'eſt qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre Eleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il eſt juſte que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela ſe peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques ſemaines, d'un enfant accoutumé non-ſeulement à faire ſes volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conſéquent plein de fantaiſies. Dès le premier jour, pour mettre à l'eſſai ma complaiſance, il voulut ſe lever à minuit. Au plus fort de mon

ſommeil il ſaute à-bas de ſon lit, prend ſa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle; il n'en vouloit pas davantage: au bout d'un quart-d'heure le ſommeil le gagne, & il ſe recouche content de ſon épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même ſuccès, & de ma part ſans le moindre ſigne d'impatience. Comme il m'embraſſoit en ſe recouchant, je lui dis très-poſément: mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita ſa curioſité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oſerois lui déſobéir, il ne manqua pas de ſe relever à la même heure, & de m'appeller. Je lui demandai ce qu'il vouloit? Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle: *pourquoi faire?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarraſſer. Il s'en fut à tâtons chercher le fuſil, qu'il fit ſemblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant ſe donner des coups ſur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit: je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il ſe mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faiſant beaucoup de bruit, ſe donnant à la table & aux chaiſes des coups, qu'il avoit grand ſoin de moderer, & dont il ne laiſſoit pas de crier bien fort, eſpérant me cauſer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que comptant ſur de belles exhortations ou ſur de la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce ſang-froid.

Cependant, réſolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua ſon tintamarre avec un tel ſuccès qu'à la fin je m'échauffai, & preſſentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai

levai sans rien dire, j'allai au fusil que je ne trouvai point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prens par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voisin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à casser; je l'y laisse sans lumiere, puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'appaise; j'écoute, je l'entens s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, & dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand besoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit passé les deux tiers de la nuit hors de son lit. Aussi-tôt tout fut perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occasion bonne pour se venger, il fit le malade sans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appellé. Malheureusement pour la mere, ce Médecin étoit un plaisant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille: laissez-moi faire; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque tems de la fantaisie d'être malade: en effet la diete & la chambre furent prescrites, & il fut recommandé à l'Apoticaire. Je soupirois de voir cette pauvre mere ainsi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parceque je ne la trompois pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de sa famille, qu'il falloit le conserver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contra-

rié. En cela j'étois bien d'accord avec elle ; mais elle entendoit par le contrarier ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement, je ne sais point comment on éleve un héritier, &, qui plus est, je ne veux pas l'apprendre ; vous pouvez vous arranger là-dessus. On avoit besoin de moi pour quelque tems encore : le pere appaisa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter son retour ; & l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de se bien porter.

On ne sauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit asservi son malheureux Gouverneur ; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mere, qui ne souffroit pas que l'héritier fût désobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le suivre, & il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son Gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, & se venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement.

Il falloit d'abord le mettre dans son tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je savois être extrêmement de son goût ; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui proposer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin : j'insistai, il ne m'écouta pas ; il fallut me rendre, & il nota précieusement en lui-même ce signe d'assujettissement.

Le

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu: moi, au contraire, je paroiſſois profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vîte. Je refuſai, il s'obſtina; non, lui dis-je, en faiſant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne; je ne veux pas ſortir. Hé bien, reprit-il vivement, je ſortirai tout ſeul. Comme vous voudrez; & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laiſſois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à ſortir il vient me ſaluer, je le ſalue: il tâche de m'allarmer par le récit des courſes qu'il va faire; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui ſouhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, & prêt à ſortir, il dit à ſon Laquais de le ſuivre. Le Laquais, déja prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y eſt plus. Comment concevoir qu'on le laiſſe ſortir ſeul, lui qui ſe croit l'être important à tous les autres, & penſe que le ciel & la terre ſont intéreſſés à ſa conſervation? Cependant il commence à ſentir ſa foibleſſe; il comprend qu'il ſe va trouver ſeul au milieu de gens qui ne le connoiſſent pas; il voit d'avance les riſques qu'il va courir: l'obſtination ſeule le ſoutient encore; il deſcend l'eſcalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, ſe conſolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'eſpoir qu'on m'en rendra reſponſable.

C'étoit-là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance; & comme il s'agiſſoit d'une eſpece de ſcéne publique, je m'étois muni du conſentement du pere. A-peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos ſur ſon comp-

te. Voiſin, le joli Monſieur! où va-t-il ainſi tout ſeul? Il va ſe perdre : je veux le prier d'entrer chez nous. Voiſine, gardez-vous en bien. Ne voyez vous pas que c'eſt un petit libertin qu'on a chaſſé de la maiſon de ſon pere, parcequ'il ne vouloit rien valoir? Il ne faut pas retirer les libertins ; laiſſez-le aller où il voudra. Hé bien donc! que Dieu le conduiſe; je ſerois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des poliçons à-peu-près de ſon âge, qui l'agacent & ſe mocquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul & ſans protection, il ſe voit le jouet de tout le monde, & il éprouve avec beaucoup de ſurpriſe que ſon nœud d'épaule & ſon parement d'or ne le font pas plus reſpecter.

Cependant un de mes Amis qu'il ne connoiſſoit point, & que j'avois chargé de veiller ſur lui, le ſuivoit pas à pas ſans qu'il y prît garde, & l'accoſta quand il en fut tems. Ce rôle, qui reſſembloit à celui de Sbrigani dans Pourceaugnac, demandoit un homme d'eſprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit ſi bien ſentir l'imprudence de ſon équipée, qu'au bout d'une démi-heure il me le ramena ſouple, confus, & n'oſant lever les yeux.

Pour achever le déſaſtre de ſon expédition, préciſément au moment qu'il rentroit, ſon pere deſcendoit pour ſortir & le rencontra ſur l'eſcalier. Il fallut dire d'où il venoit, & pourquoi je n'étois pas avec lui (16)? Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds

(16) En cas pareil on peut ſans riſque exiger d'un enfant la vérité, car il ſait bien alors qu'il ne ſauroit la déguiſer, & que s'il oſoit dire un menſonge, il en ſeroit à l'inſtant convaincu.

pieds ſous terre. Sans s'amuſer à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit plus ſéchement que je ne m'y ſerois attendu; quand vous voudrez ſortir ſeul, vous en êtes le maître; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maiſon, quand cela vous arrivera ayez ſoin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus ſans reproche & ſans raillerie, mais avec un peu de gravité; & de peur qu'il ne ſoupçonnât que tout ce qui s'étoit paſſé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaiſir qu'il paſſoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient mocqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout ſeul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de ſortir ſans moi.

C'eſt par ces moyens & d'autres ſemblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois ſans lui rien preſcrire, ſans lui rien défendre, ſans ſermons, ſans exhortations, ſans l'ennuyer de leçons inutiles. Auſſi, tant que je parlois il étoit content, mais mon ſilence le tenoit en crainte; il comprenoit que quelque choſe n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la choſe même; mais revenons.

Non-ſeulement ces exercices continuels ainſi laiſſés à la ſeule direction de la nature en fortifiant le corps n'abrutiſſent point l'eſprit, mais au contraire ils forment en nous la ſeule eſpece de raiſon dont le premier âge ſoit ſuſceptible, & la plus néceſſaire à quelque âge que ce ſoit. Ils nous apprennent à bien connoître l'uſage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'uſage des inſtrumens naturels qui ſont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque ſtupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & ſous les yeux de ſa mere, lequel ignorant ce que c'eſt que poids & que réſiſtance veut arracher un

grand

grand arbre, ou ſoulever un rocher ? La premiere fois que je ſortis de Geneve, je voulois ſuivre un cheval au galop, je jettois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi; jouet de tous les enfans du village, j'étois un veritable idiot pour eux. A dix-huit ans on apprend en Philoſophie ce que c'eſt qu'un lévier: il n'y a point de petit Payſan à douze qui ne ſache ſe ſervir d'un lévier mieux que le premier Mécanicien de l'Académie. Les leçons que les Ecoliers prennent entr'eux dans la cour du Collége leur ſont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Claſſe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre; il viſite, il regarde, il flaire, il ne reſte pas un moment en repos, il ne ſe fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainſi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainſi dire, dans l'eſpace du monde. Toute la différence eſt, qu'à la vûe commune à l'enfant & au chat, le premier joint, pour obſerver, les mains que lui donna la nature, & l'autre l'odorat ſubtil dont elle l'a doué. Cette diſpoſition bien ou mal cultivée eſt ce qui rend les enfans adroits ou lourds, peſans ou diſpos, étourdis ou prudens.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de ſe meſurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités ſenſibles qui peuvent ſe rapporter à lui, ſa premiere étude eſt une ſorte de Phyſique expérimentale relative à ſa propre conſervation, & dont on le détourne par des études ſpéculatives avant qu'il ait reconnu ſa place ici-bas. Tandis que ſes organes délicats & flexibles peuvent s'ajuſter aux corps ſur leſquels ils doivent agir, tandis que ſes ſens encore purs ſont exempts d'illuſions, c'eſt le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur ſont propres, c'eſt le tems d'apprendre à connoître

les

les rapports ſenſibles que les choſes ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les ſens, la premiere raiſon de l'homme eſt une raiſon ſenſitive ; c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle : nos premiers Maîtres de Philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui ; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſavoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les inſtrumens ; & pour pouvoir employer utilement ces inſtrumens, il faut les faire aſſez ſolides pour réſiſter à leur uſage. Pour apprendre à penſer, il faut donc exercer nos membres, nos ſens, nos organes, qui ſont les inſtrumens de notre intelligence ; & pour tirer tout le parti poſſible de ces inſtrumens, il faut que le corps, qui les fournit, ſoit robuſte & ſain. Ainſi, loin que la véritable raiſon de l'homme ſe forme indépendamment du corps, c'eſt la bonne conſtitution du corps qui rend les opérations de l'eſprit faciles & ſûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oiſiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaiſantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant ſous vôtre critique, ſe bornent à enſeigner ce que nul n'a beſoin d'apprendre ! Pourquoi conſumer le tems à des inſtructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni ſoins ? Quel enfant de douze ans ne ſait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ſes Maîtres lui ont appris ?

Meſſieurs, vous vous trompez ; j'enſeigne à mon Eleve un art très-long, très-pénible, & que n'ont aſſurément pas les vôtres ; c'eſt celui d'être ignorant ; car la ſcience de quiconque ne croit ſavoir que ce qu'il ſait, ſe réduit à bien peu de choſe. Vous don-

donnez la ſcience, à la bonne heure ; moi je m'occupe de l'inſtrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur tréſor de Saint Marc à un Ambaſſadeur d'Eſpagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé ſous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le ſavoir de ſon diſciple, ſans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi ſur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnaſtique cette vigueur de corps & d'ame qui les diſtingue le plus ſenſiblement des Modernes. La maniere dont Montagne appuye ce ſentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré ; il y revient ſans ceſſe & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant ; pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muſcles ; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur ; il le faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dreſſer à l'âpreté de la diſlocation, de la colique & de tous les maux. Le ſage Locke, le bon Rollin, le ſavant Fleuri, le pédant de Crouſaz, ſi différens entr'eux dans tout le reſte, s'accordent tous en ce ſeul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'eſt le plus judicieux de leurs préceptes ; c'eſt celui qui eſt & ſera toujours le plus négligé. J'ai déja ſuffiſamment parlé de ſon importance ; & comme on ne peut là-deſſus donner de meilleures raiſons ni des régles plus ſenſées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques obſervations aux ſiennes.

Les membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement ; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroiſſement ; rien de trop juſte, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement François, gênant & mal-ſain pour les hommes, eſt pernicieux ſur-tout aux enfans. Les hu-

humeurs ſtagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupiſſent dans un repos qu'augmente la vie inactive & ſédentaire, ſe corrompent & cauſent le ſcorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & preſque ignorée des Anciens, que leur maniere de ſe vêtir & de vivre en préſervoit. L'habillement de Houſſard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour ſauver aux enfans quelques ligatures, les preſſe par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, eſt de les laiſſer en jacquette auſſi long-tems qu'il eſt poſſible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne ſe point piquer de marquer leur taille, ce qui ne ſert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'eſprit viennent preſque tous de la même cauſe; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs triſtes; les premieres ſont plus du goût des enfans; elles leur ſiéent mieux auſſi, & je ne vois pas pourquoi l'on ne conſulteroit pas en ceci des convenances ſi naturelles; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parcequ'elle eſt riche, leurs cœurs ſont déja livrés au luxe, à toutes les fantaiſies de l'opinion, & ce goût ne leur eſt ſûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne ſauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent ſur l'éducation. Non-ſeulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompenſe; on voit même d'inſenſés Gouverneurs menacer leurs Eléves d'un habit plus groſſier & plus ſimple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, ſi vous ne conſervez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit Payſan. C'eſt comme s'ils leur diſoient: Sachez que l'homme n'eſt rien que par ſes habits, que votre prix eſt tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de ſi ſages leçons profitent à la Jeuneſſe, qu'elle n'eſtime

que

que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que ſur le ſeul extérieur ?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainſi gâté, j'aurois ſoin que ſes habits les plus riches fuſſent les plus incomodes ; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours aſſujetti de mille manieres : je ferois fuir la liberté, la gaité devant ſa magnificence : s'il vouloit ſe mêler aux jeux d'autres enfans plus ſimplement mis, tout ceſſeroit, tout diſparoîtroit à l'inſtant. Enfin, je l'ennuyerois, je le raſſaſierois tellement de ſon faſte, je le rendrois tellement l'eſclave de ſon habit doré, que j'en ferois le fléau de ſa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de ſa parure. Tant qu'on n'a pas aſſervi l'enfant à nos préjugés, être à ſon aiſe & libre eſt toujours ſon premier deſir ; le vêtement le plus ſimple, le plus comode, celui qui l'aſſujettit le moins, eſt toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laiſſant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air ; l'autre, le faiſant paſſer ſans ceſſe de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il ſuit de-là que les gens caſaniers & ſédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de ſe conſerver le corps dans une température uniforme, la même à-peu-près dans toutes les ſaiſons & à toutes les heures du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au ſoleil, à la pluie, qui agiſſent beaucoup, & paſſent la plûpart de leur tems *ſub dio*, doivent être toujours vêtus légérement, afin de s'habituer à toutes les viciſſitudes de l'air, & à tous les dégrés de température, ſans en être incomodés. Je conſeillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits ſelon les ſaiſons, &

& ce ſera la pratique conſtante de mon Emile, en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ſes habits d'hiver, comme les gens ſédentaires, mais qu'il porte l'hiver ſes habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier uſage a été celui du Chevalier Newton pendant toute ſa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute ſaiſon. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue; les Perſes la couvroient de groſſes tiares, & la couvrent encore de gros turbans, dont, ſelon Chardin, l'air du pays leur rend l'uſage néceſſaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (17) la diſtinction que fit Hérodote ſur un champ de bataille entre les crânes des Perſes & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-ſeulement contre les bleſſures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impreſſions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que ſi pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coeffure durant la nuit, que ce ſoit un bonnet mince à claire voie, & ſemblable au rezeau dans lequel les Baſques enveloppent leurs cheveux. Je ſais bien que la plûpart des meres, plus frappées de l'obſervation de Chardin que de mes raiſons, croiront trouver partout l'air de Perſe; mais moi je n'ai pas choiſi mon Eleve Européen pour en faire un Aſiatique.

En général, on habille trop les enfans & ſur-tout, durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud; le grand froid ne les incomode jamais quand on les y laiſſe expoſés de bonne heure: mais

(17) Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles. page 109, premiere Edition.

mais le tiſſu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laiſſant un trop libre paſſage à la tranſpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuiſement inévitable. Auſſi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît conſtant, par la comparaiſon des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on ſe rend plus robuſte en ſupportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur; mais à meſure que l'enfant grandit, & que ſes fibres ſe fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du ſoleil; en allant par dégrés vous l'endurciriez ſans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & ſenſés qu'il nous donne, retombe dans des contradictions qu'on n'attendroit pas d'un raiſonneur auſſi exact. Ce même homme qui veut que les enfans ſe baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils ſont échauffés, qu'ils boivent frais ni qu'ils ſe couchent par terre dans des endroits humides (18). Mais puiſqu'il veut que les ſouliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire du corps par rapport aux pieds les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapport aux mains, & du corps par rapport au viſage? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme ſoit tout viſage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il ſoit tout pieds?

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il preſcrit de les accoutumer à manger préalable-

(18) Comme ſi les petits Payſans choiſiſſoient la terre bien ſéche pour s'y aſſéoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais ouï dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux? A écouter là-deſſus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatiſmes.

lablement un morceau de pain avant que de boire. Cela eſt bien étrange, que quand l'enfant a ſoif, il faille lui donner à manger; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me perſuadera que nos premiers appétits ſoient ſi déréglés, qu'on ne puiſſe les ſatisfaire ſans nous expoſer à périr. Si cela étoit, le genre humain ſe fût cent fois détruit avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conſerver.

Toutes les fois qu'Emile aura ſoif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & ſans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fut-on dans le cœur de l'hiver. Le ſeul ſoin que je recommande, eſt de diſtinguer la qualité des eaux. Si c'eſt de l'eau de riviere, donnez-la lui ſur-le-champ telle qu'elle ſort de la riviere. Si c'eſt de l'eau de ſource, il la faut laiſſer quelque-tems à l'air avant qu'il la boive. Dans les ſaiſons chaudes, les rivieres ſont chaudes; il n'en eſt pas de même des ſources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles ſoient à la température de l'athmoſphere. L'hiver, au contraire, l'eau de ſource eſt à cet égard moins dangereuſe que l'eau de riviere. Mais il n'eſt ni naturel ni fréquent qu'on ſe mette l'hiver en ſueur, ſurtout en plein air. Car l'air froid, frappant inceſſamment ſur la peau, répercute en dedans la ſueur, & empêche les pores de s'ouvrir aſſez pour lui donner un paſſage libre. Or, je ne prétens pas qu'Emile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laiſſons-le boire quand il aura ſoif, qu'il continue de s'exercer après avoir bû, & n'en craignons aucun accident. Que ſi par quelqu'autre exercice il ſe met en ſueur, & qu'il ait ſoif; qu'il boive froid, même en ce tems-là. Faites ſeulement en ſorte de le mener

au loin & à petits pas chercher ſon eau. Par le froid qu'on ſuppoſe, il ſera ſuffiſamment rafraîchi en arrivant, pour la boire ſans aucun danger. Sur-tout prenez ces précautions ſans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que ſans ceſſe attentif à ſa ſanté.

Il faut un long ſommeil aux enfans, parcequ'ils font un extrême exercice. L'un ſert de correctif à l'autre; auſſi voit-on qu'ils ont beſoin de tous deux. Le tems du repos eſt celui de la nuit, il eſt marqué par la nature. C'eſt une obſervation conſtante que le ſommeil eſt plus tranquille & plus doux tandis que le ſoleil eſt ſous l'horizon; & que l'air échauffé de ſes rayons ne maintient pas nos ſens dans un ſi grand calme. Ainſi l'habitude la plus ſalutaire eſt certainement de ſe lever & de ſe coucher avec le ſoleil. D'où il ſuit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général beſoin de dormir plus longtems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'eſt pas aſſez ſimple, aſſez naturelle, aſſez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre néceſſaire. Sans doute il faut s'aſſujettir aux regles; mais la premiere eſt de pouvoir les enfreindre ſans riſque, quand la néceſſité le veut. N'allez donc pas amollir indiſcrétement votre Eleve dans la continuité d'un paiſible ſommeil, qui ne ſoit jamais interrompu. Livrez-le d'abord ſans gêne à la loi de la nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-deſſus de cette loi; qu'il doit pouvoir ſe coucher tard, ſe lever matin, être éveillé bruſquement, paſſer les nuits debout, ſans en être incomodé. En s'y prenant aſſez tôt, en allant toujours doucement & par dégrés, on forme le tempérament aux mêmes choſes qui le détruiſent, quand on l'y ſoumet déja tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché; c'eſt le moyen de ne plus trouver de mauvais lit.

lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les ſenſations agréables : la vie molle en prépare une infinité de deplaiſantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le ſommeil que ſur le duvet ; les gens accoutumés à dormir ſur des planches le trouvent par-tout : il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en ſe couchant.

Un lit mollet, où l'on s'enſevelit dans la plume ou dans l'édredon, fond & diſſout le corps, pour ainſi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De-là réſultent ſouvent la pierre ou d'autres incomodités, & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit eſt celui qui procure un meilleur ſommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant la journée. Nous n'avons pas beſoin qu'on nous amene des eſclaves de Perſe pour faire nos lits ; en labourant la terre nous remuons nos matelats.

Je ſais par expérience que quand un enfant eſt en ſanté l'on eſt maître de le faire dormir & veiller preſqu'à volonté. Quand l'enfant eſt couché, & que de ſon babil il ennuie ſa bonne, elle lui dit, *dormez* ; c'eſt comme ſi elle lui diſoit, *portez-vous bien*, quand il eſt malade. Le vrai moyen de le faire dormir eſt de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il ſoit forcé de ſe taire, & bientôt il dormira : les ſermons ſont toujours bons à quelque choſe ; autant vaut le prêcher que le bercer : mais ſi vous employez le ſoir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé bruſquement. Au ſurplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, ſi je ne ſavois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à ſe lever,

pour ainſi dire, à ma volonté, ſans que je lui diſe un ſeul mot.

S'il ne dort pas aſſez, je lui laiſſe entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuſe, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laiſſer au ſommeil : s'il dort trop, je lui montre à ſon réveil un amuſement de ſon goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis ; demain à ſix heures on part pour la pêche, on ſe va promener à tel endroit, voulez-vous en être ? il conſent, il me prie de l'éveiller ; je promets, ou je ne promets point, ſelon le beſoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur ſi bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reſte, s'il arrivoit, ce qui eſt rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la pareſſe, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à-fait, mais lui adminiſtrer quelque ſtimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'eſt pas queſtion de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit, qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mene à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adreſſe, on ne pût inſpirer le goût, même la fureur aux enfans, ſans vanité, ſans émulation, ſans jalouſie. Leur vivacité, leur eſprit imitateur ſuffiſent ; ſur-tout leur gaité naturelle, inſtrument dont la priſe eſt ſûre, & dont jamais précepteur ne ſut s'aviſer. Dans tous les jeux où ils ſont bien perſuadés que ce n'eſt que jeu, ils ſouffrent ſans ſe plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne ſouffriroient jamais autrement, ſans verſer des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brulure, les fatigues de toute eſpece ſont les amuſemens des jeunes ſauvages ; preuve que la douleur même a ſon aſſaiſonnement, qui peut en ôter l'amertume ; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de

ſavoir

ſavoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les diſciples de le ſavourer ſans grimace. Me voilà de nouveau, ſi je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en ſouffre point eſt cependant l'aſſujettiſſement de l'homme à la douleur, aux maux de ſon eſpece, aux accidens, aux périls de la vie, enfin à la mort; plus on le familiariſera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune ſenſibilité qui ajoûte au mal l'impatience de l'endurer; plus on l'apprivoiſera avec les ſouffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la pointure de l'étrangeté, & plus auſſi l'on rendra ſon ame invulnérable & dure; ſon corps ſera la cuiraſſe qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches mêmes de la mort n'étant point la mort, à peine la ſentira-t-il comme telle; il ne mourra pas, pour ainſi dire: il ſera vivant ou mort; rien de plus. C'eſt de lui que le même Montagne eût pu dire comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu ſi avant dans la mort. La conſtance & la fermeté ſont, ainſi que les autres vertus, des apprentiſſages de l'enfance: mais ce n'eſt pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enſeigne, c'eſt en les leur faiſant goûter ſans qu'ils ſachent ce que c'eſt.

Mais à-propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Eleve, relativement au danger de la petite vérole? la lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou ſi nous attendrons qu'il la prenne naturellement? le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie eſt la plus précieuſe, au riſque de celui où elle l'eſt le moins; ſi toutefois on peut donner le nom de riſque à l'inoculation bien adminiſtrée.

Mais le ſecond eſt plus dans nos principes généraux, de laiſſer faire en tout la nature, dans les

soins qu'elle aime à prendre seule, & qu'elle abandonne aussi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'Homme de la nature est toujours préparé: laissons-le inoculer par le maître : il choisira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclure que je blâme l'inoculation : car le raisonnement sur lequel j'en exempte mon Eleve iroit très-mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en seront attaqués : si vous la laissez venir au hasard, il est probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on résiste d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus nécessaire, & la raison de cela se sent aisément. A peine aussi daignerai-je traiter cette question pour mon Emile. Il sera inoculé, ou il ne le sera pas, selon les tems, les lieux, les circonstances : cela est presque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître son mal d'avance ; c'est quelque chose ; mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préservé du Médecin ; c'est encore plus.

Une éducation exclusive, qui tend seulement à distinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfere toujours les instructions les plus coûteuses aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainsi les jeunes gens élevés avec soin apprennent tous à monter à cheval, parcequ'il en coûte beaucoup pour cela ; mais presqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parcequ'il n'en coûte rien, & qu'un Artisan peut savoir nager aussi bien que qui que ce soit. Cependant, sans avoir fait son académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en sert assez pour le besoin ; mais dans l'eau si l'on ne nage on se noye, & l'on ne nage point sans l'avoir appris. Enfin, l'on n'est pas obligé de monter à cheval sous peine de la vie, au lieu que nul n'est sûr d'éviter un danger auquel

quel on eſt ſi ſouvent expoſé. Emile ſera dans l'eau comme ſur la terre; que ne peut-il vivre dans tous les élémens ! Si l'on pouvoit apprendre à voler dans les airs, j'en ferois un aigle; j'en ferois une ſalamandre, ſi l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne ſe noye en apprenant à nager; qu'il ſe noye en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce ſera toujours votre faute. C'eſt la ſeule vanité qui nous rend téméraires; on ne l'eſt point quand on n'eſt vû de perſonne: Emile ne le ſeroit pas quand il ſeroit vû de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du riſque, dans un canal du parc de ſon pere il apprendroit à traverſer l'Helleſpont; mais il faut s'apprivoiſer au riſque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler; c'eſt une partie eſſencielle de l'apprentiſſage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reſte, attentif à meſurer le danger à ſes forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai guere d'imprudence à craindre, quand je réglerai le ſoin de ſa conſervation ſur celui que je dois à la mienne.

Un enfant eſt moins grand qu'un homme; il n'a ni ſa force ni ſa raiſon; mais il voit & entend auſſi-bien que lui, ou à très-peu près; il a le goût auſſi ſenſible quoiqu'il l'ait moins délicat, & diſtingue auſſi-bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même ſenſualité. Les premieres facultés qui ſe forment & ſe perfectionnent en nous ſont les ſens. Ce ſont donc les premieres qu'il faudroit cultiver; ce ſont les ſeules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les ſens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & mécanique, qui ſert à rendre le corps robuſte, ſans donner

aucune prise au jugement : nager, courir, sauter, fouetter un sabot, lancer des pierres ; tout cela est fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes? N'avons-nous pas aussi des yeux, des oreilles, & ces organes sont-ils superflus à l'usage des premiers? N'exercez donc pas seulement les forces, exercez tous les sens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout le parti possible, puis vérifiez l'impression de l'un par l'autre. Mesurez, comptez, pesez, comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance : faites toujours en sorte que l'estimation de l'effet précede l'usage des moyens. Intéressez l'enfant à ne jamais faire d'efforts insuffisans ou superflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainsi l'effet de tous ses mouvemens, & à redresser ses erreurs par l'expérience, n'est-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux?

S'agit-il d'ébranler une masse? s'il prend un lévier trop long il dépensera trop de mouvement, s'il le prend trop court il n'aura pas assez de force: l'expérience lui peut apprendre à choisir précisément le bâton qu'il lui faut. Cette sagesse n'est donc pas au-dessus de son âge. S'agit-il de porter un fardeau? s'il veut le prendre aussi pesant qu'il peut le porter, & n'en point essayer qu'il ne souleve, ne sera-t-il pas forcé d'en estimer le poids à la vûe? Sait-il comparer des masses de même matiere & de différentes grosseurs? Qu'il choisisse entre des masses de même grosseur & de différentes matieres ; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids spécifiques. J'ai vu un jeune homme, très-bien élevé, qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un seau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins pesant que le même seau rempli d'eau.

Nous ne sommes pas également maîtres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, savoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille;

il

il a été répandu sur la surface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particuliere. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous; parceque, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & sans lumiere, tout ce qu'ils font de jour & sans yeux? Tant que le soleil luit, nous avons sur eux l'avantage; dans les ténebres ils sont nos guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie; avec la différence que les vrais aveugles savent toujours se conduire, & que nous n'osons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on: Eh quoi! toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous suivront par-tout au besoin? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ses doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Etes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains; vous appercevrez au résonnement du lieu, si l'espace est grand ou petit, si vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre sensation au visage. Restez en place, & tournez-vous successivement de tous les côtés; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Etes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le visage, non-seulement en quel sens vous allez, mais

si

ſi le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vîte. Ces obſervations & mille autres ſemblables, ne peuvent bien ſe faire que de nuit; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous ſerons aidés ou diſtraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton; que de connoiſſances oculaires on peut acquérir par le toucher, même ſans rien toucher du tout!

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis eſt plus important qu'il ne ſemble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (19). La raiſon, les connoiſſances, l'eſprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raiſonneurs, des eſprits-forts, des Philoſophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on ſe trompe; il y a une cauſe naturelle. Quelle eſt cette cauſe? La même qui rend les ſourds défians & le peuple ſuperſtitieux, l'ignorance des choſes qui nous environnent & de ce qui ſe paſſe autour de nous (20). Accoutumé d'appercevoir de loin les objets,

(19) Cet effroi devient très-manifeſte dans les grandes éclipſes de ſoleil.

(20) En voici encore une autre cauſe bien expliquée par un Philoſophe dont je cite ſouvent le Livre, & dont les grandes vues m'inſtruiſent encore plus ſouvent.

„ Lorſque par des circonſtances particulieres nous ne pou-
„ vons avoir une idée juſte de la diſtance, & que nous ne pou-
„ vons juger des objets que par la grandeur de l'angle, ou
„ plutôt de l'image qu'ils forment dans nos yeux, nous nous
„ trompons alors néceſſairement ſur la grandeur de ces objets;
„ tout le monde a éprouvé qu'en voyageant la nuit, on prend
„ un buiſſon dont on eſt près pour un grand arbre dont on eſt
„ loin, ou bien on prend un grand arbre éloigné pour un
„ buiſſon qui eſt voiſin: de même ſi on ne connoît pas les
„ objets par leur forme, & qu'on ne puiſſe avoir par ce
„ moyen aucune idée de diſtance, on ſe trompera encore né-
„ ceſ-

objets, & de prévoir leurs impreſſions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y

„ ceſſairement ; une mouche qui paſſera avec rapidité à quel-
„ques pouces de diſtance de nos yeux, nous paroîtra dans ce
„ cas être un oiſeau qui en ſeroit à une très-grande diſtan-
„ ce; un cheval qui ſeroit ſans mouvement dans le milieu
„ d'une campagne & qui ſeroit dans une attitude ſemblable,
„ par exemple, à celle d'un mouton, ne nous paroîtra plus
„ qu'un gros mouton, tant que nous ne reconnoîtrons pas
„ que c'eſt un cheval; mais dès que nous l'aurons reconnu,
„ il nous paroîtra dans l'inſtant gros comme un cheval, &
„ nous rectifierons ſur-le-champ notre premier jugement.

„ Toutes les fois qu'on ſe trouvera dans la nuit dans des
„ lieux inconnus où l'on ne pourra juger de la diſtance, &
„ où l'on ne pourra reconnoître la forme des choſes à cauſe
„ de l'obſcurité, on ſera en danger de tomber à tout inſtant
„ dans l'erreur au ſujet des jugemens que l'on fera ſur les ob-
„ jets qui ſe préſenteront; c'eſt de-là que vient la frayeur &
„ l'eſpece de crainte intérieure que l'obſcurité de la nuit fait
„ ſentir à preſque tous les hommes; c'eſt ſur cela qu'eſt fon-
„ dée l'apparence des ſpectres & des figures giganteſques &
„ épouvantables que tant de gens diſent avoir vues: on leur
„ répond communément que ces figures étoient dans leur ima-
„ gination ; cependant elles pouvoient être réellement dans
„ leurs yeux, & il eſt très-poſſible qu'ils aient en effet vu ce
„ qu'ils diſent avoir vû : car il doit arriver néceſſairement
„ toutes les fois qu'on ne pourra juger d'un objet que par
„ l'angle qu'il forme dans l'œil, que cet objet inconnu groſſira
„ & grandira, à meſure qu'on en ſera plus voiſin, & que s'il
„ a d'abord paru au ſpectateur qui ne peut connoître ce qu'il
„ voit, ni juger à quelle diſtance il le voit, que s'il a paru,
„ dis-je, d'abord de la hauteur de quelques pieds lorſqu'il
„ étoit à la diſtance de vingt ou trente pas, il doit paroître
„ haut de pluſieurs toiſes lorſqu'il n'en ſera plus éloigné que
„ de quelques pieds, ce qui doit en effet l'étonner & l'ef-
„ frayer, juſqu'à ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet ou à le
„ reconnoître ; car dans l'inſtant même qu'il reconnoîtra ce
„ que c'eſt, cet objet qui lui paroiſſoit giganteſque, diminue-
„ ra tout-à-coup, & ne lui paroîtra plus avoir que ſa grandeur
„ réelle ; mais ſi l'on fuit ou qu'on n'oſe approcher, il eſt
„ certain qu'on n'aura d'autre idée de cet objet que celle de
„ l'image qu'il formoit dans l'œil, & qu'on aura réellement vu
„ une figure giganteſque ou épouvantable par la grandeur &
„ par la forme. Le préjugé des ſpectres eſt donc fondé dans

„ la

n'y ſuppoſerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire, & dont il m'eſt impoſſible de me garantir ? J'ai beau ſavoir que je ſuis en ſûreté dans le lieu où je me trouve; je ne le ſais jamais auſſi bien que ſi je le voyois actuellement: j'ai donc toujours un ſujet de crainte que je n'avois pas en plein jour. Je ſais, il eſt vrai, qu'un corps étranger ne peut guere agir ſur le mien, ſans s'annoncer par quelque bruit; auſſi, combien j'ai ſans ceſſe l'oreille alerte ! Au moindre bruit dont je ne puis diſcerner la cauſe, l'intérêt de ma conſervation me fait d'abord ſuppoſer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir ſur mes gardes, & par conſéquent tout ce qui eſt le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je abſolument rien ? Je ne ſuis pas pour cela tranquille ; car enfin ſans bruit on peut encore me ſurprendre. Il faut que je ſuppoſe les choſes telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainſi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en ſuis plus maître, & ce que j'ai fait pour me

„ la nature, & ces apparences ne dépendent pas, comme le „ croient les Philoſophes, uniquement de l'imagination. *Hiſt.* „ *Nat. T. VI. pag.* 22. *in*-12.

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cauſe expliquée dans ce paſſage, on voit que l'habitude de marcher la nuit, doit nous apprendre à diſtinguer les apparences que la reſſemblance des formes & la diverſité des diſtances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obſcurité : car lorſque l'air eſt encore aſſez éclairé pour nous laiſſer appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interpoſé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet eſt plus loin de nous, ce qui ſuffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelque explication qu'on préfere, ma méthode eſt donc toujours efficace, & c'eſt ce que l'expérience confirme parfaitement.

me raſſurer, ne ſert qu'à m'allarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; ſi je n'entends rien, je vois des phantômes : la vigilance que m'inſpire le ſoin de me conſerver ne me donne que ſujets de crainte. Tout ce qui doit me raſſurer n'eſt que dans ma raiſon : l'inſtinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penſer qu'on n'a rien à craindre, puiſqu'alors on n'a rien à faire?

La cauſe du mal trouvée indique le remede. En toute choſe l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'eſt plus l'imagination qui agit, c'eſt la mémoire, & voilà la raiſon de l'axiome *ab aſſuetis non fit paſſio ;* car ce n'eſt qu'au feu de l'imagination que les paſſions s'allument. Ne raiſonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténebres ; menez-l'y ſouvent, & ſoyez ſûr que tous les argumens de la Philoſophie ne vaudront pas cet uſage. La tête ne tourne point aux couvreurs ſur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obſcurité quiconque eſt accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réuſſiſſent, je n'y puis trop recommander la gaité. Rien n'eſt ſi triſte que les ténebres : n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obſcurité ; que le rire le reprenne avant qu'il en ſorte ; que, tandis qu'il y eſt, l'idée des amuſemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantaſtiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il eſt un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je ſens que j'ai paſſé ce terme. Je recommence, pour ainſi dire, une autre carriere. Le vuide de l'âge mûr, qui s'eſt fait ſentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieilliſſan-

liſſant je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même; car pour bien faire ce livre, il faut que je le faſſe avec plaiſir.

J'étois à la campagne en penſion, chez un Miniſtre appellé M. Lambercier. J'avois pour camarade un Couſin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand Couſin Bernard étoit ſingulierement poltron, ſur-tout la nuit. Je me moquai tant de ſa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un ſoir d'automne, qu'il faiſoit très-obſcur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laiſſée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuiſſance de reculer.

Je partis ſans lumiere; ſi j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il falloit paſſer par le cimetiere; je le traverſai gaillardement; car tant que je me ſentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentiſſement que je crus reſſembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer: mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obſcurité profonde qui régnoit dans ce vaſte lieu, je fus ſaiſi d'une terreur qui me fit dreſſer les cheveux; je rétrograde, je ſors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les careſſes me raſſurerent. Honteux de ma frayeur, je revins ſur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me ſuivre. Je franchis bruſque-

ment

ment la porte, j'entre dans l'Egliſe. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais ſi fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le ſuſſe très-bien, ayant tourné ſans m'en appercevoir, je la cherchai longtems à gauche, je m'embarraſſai dans les bancs, je ne ſavois plus où j'étois; & ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleverſement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte, je viens à bout de ſortir du Temple, & je m'en éloigne comme la premiere fois, bien réſolu de n'y jamais rentrer ſeul qu'en plein jour.

Je reviens juſqu'à la maiſon. Prêt à entrer, je diſtingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, & confus de m'y voir expoſé, j'héſite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiſelle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la Servante de prendre la lanterne, & M. Lambercier ſe diſpoſer à me venir chercher, eſcorté de mon intrépide couſin, auquel enſuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'inſtant toutes mes frayeurs ceſſent, & ne me laiſſent que celle d'être ſurpris dans ma fuite: je cours, je vole au Temple, ſans m'égarer, ſans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas; dans trois ſauts je ſuis hors du Temple, dont j'oubliai même de fermer la porte, j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible ſur la table, effaré, mais palpitant d'aiſe d'avoir prévenu le ſecours qui m'étoit deſtiné.

On me demandera ſi je donne ce trait pour un modele à ſuivre, & pour un exemple de la gaité que j'exige dans ces ſortes d'exercices? Non; mais je le donne pour preuve que rien n'eſt plus capable de raſſurer quiconque eſt effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voiſine une compa-

gnie assemblée rire & causer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amuser ainsi seul avec son Eleve, on rassemblât les soirs beaucoup d'enfans de bonne humeur ; qu'on ne les envoyât pas d'abord séparément, mais plusieurs ensemble, & qu'on n'en hasardât aucun parfaitement seul, qu'on ne se fût bien assuré d'avance qu'il n'en seroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de si plaisant & de si utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût user d'adresse à les ordonner. Je ferois dans une grande salle une espece de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaises, des paravents. Dans les inextricables tortuosités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boëtes d'attrapes une autre boëte presque semblable, bien garnie de bonbons; je désignerois en termes clairs, mais succincts, le lieu précis où se trouve la bonne boëte; je donnerois le renseignement suffisant pour la distinguer à des gens plus attentifs & moins étourdis que des enfans (21); puis, après avoir fait tirer au sort les petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, jusqu'à ce que la bonne boëte fût trouvée; ce que j'aurois soin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boëte à la main, tout fier de son expédition. La boëte se met sur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuse, quand, au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés sur de la mousse ou sur du coton, un hanneton, un escargot, du

(21) Pour les exercer à l'attention ne leur dites jamais que des choses qu'ils aient un intérêt sensible & présent à bien entendre; sur-tout point de longueurs, jamais un mot superflu. Mais aussi ne laissez dans vos discours ni obscurité ni équivoque.

du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on ſuſpendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit meuble qu'il s'agira d'aller chercher ; ſans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera ſera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de ſon chapeau blanchi, le bout de ſes ſouliers, la baſque de ſon habit, ſa manche trahiront ſa mal-adreſſe. En voilà bien aſſez, trop peut-être, pour faire entendre l'eſprit de ces ſortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me liſez point.

Quels avantages un homme ainſi élevé n'aura-t-il pas la nuit ſur les autres hommes? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténebres, ſes mains exercées à s'appliquer aiſément à tous les corps environnans, le conduiront ſans peine dans la plus épaiſſe obſcurité. Son imagination pleine des jeux nocturnes de ſa jeuneſſe, ſe tournera difficilement ſur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au lieu de ceux des eſprits follets, ce ſeront ceux de ſes anciens camarades : s'il ſe peint une aſſemblée, ce ne ſera point pour lui le ſabat, mais la chambre de ſon Gouverneur. La nuit ne lui rappellant que des idées gaies, ne lui ſera jamais affreuſe; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire, il ſera prêt à toute heure, auſſi-bien ſeul, qu'avec ſa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra ſans s'égarer, il ira juſqu'à la tente du Roi ſans éveiller perſonne, il s'en retournera ſans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rheſus, adreſſez-vous à lui ſans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulyſſe.

J'ai vu des gens vouloir, par des ſurpriſes, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode eſt très-mauvaiſe ; elle produit un effet tout-

contraire à celui qu'on cherche, & ne ſert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raiſon, ni l'habitude ne peuvent raſſurer ſur l'idée d'un danger préſent, dont on ne peut connoître le dégré, ni l'eſpece, ni ſur la crainte des ſurpriſes qu'on a ſouvent éprouvées. Cependant, comment s'aſſurer de tenir toujours votre Eleve exempt de pareils accidens? Voici le meilleur avis, ce me ſemble, dont on puiſſe le prévenir là-deſſus. Vous êtes alors, diroisje à mon Emile, dans le cas d'une juſte défenſe; car l'aggreſſeur ne vous laiſſe pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ſes avantages, la fuite même n'eſt pas un réfuge pour vous. Saiſiſſez donc hardiment celui qui vous ſurprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; ſerrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il ſe débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoi qu'il puiſſe dire ou faire, ne lâchez jamais priſe, que vous ne ſachiez bien ce que c'eſt: l'éclairciſſement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaiſans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique le toucher ſoit de tous nos ſens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ſes jugemens reſtent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & groſſiers, plus que ceux d'aucun autre; parceque nous mêlons continuellement à ſon uſage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'eſprit juge preſque toujours ſans elle. En revanche, les jugemens du tact ſont les plus ſûrs, préciſément, parcequ'ils ſont les plus bornés: car ne s'étendant qu'auſſi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres ſens, qui s'élancent au loin ſur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force des muſcles à l'action des nerfs,

nous

nous uniſſons, par une ſenſation ſimultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la ſolidité. Ainſi le toucher etant de tous les ſens celui qui nous inſtruit le mieux de l'impreſſion que les corps étrangers peuvent faire ſur le nôtre, eſt celui dont l'uſage eſt le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoiſſance néceſſaire à notre conſervation.

Comme le toucher exercé ſupplée à la vue, pourquoi ne pourroit-il pas auſſi ſuppléer à l'ouie juſqu'à certain point, puiſque les ſons excitent dans les corps ſonores des ébranlemens ſenſibles au tact? En poſant une main ſur le corps d'un violoncelle, on peut, ſans le ſecours des yeux ni des oreilles diſtinguer à la ſeule maniere dont le bois vibre & frémit, ſi le ſon qu'il rend eſt grave ou aigu, s'il eſt tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on exerce le ſens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir ſenſible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or ceci ſuppoſé, il eſt clair qu'on pourroit aiſément parler aux ſourds en muſique; car les ſons & les tems, n'étant pas moins ſuſceptibles de combinaiſons régulieres que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du diſcours.

Il y a des exercices qui émouſſent le ſens du toucher, & le rendent plus obtus: d'autres au contraire l'aiguiſent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impreſſion des corps durs, rendent la peau rude, calleuſe, & lui ôtent le ſentiment naturel; les ſeconds ſont ceux qui varient ce même ſentiment par un tact léger & fréquent, en ſorte que l'eſprit attentif à des impreſſions inceſſamment répétées, acquiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence eſt ſenſible dans l'uſage des inſtrumens de muſique: le toucher dur &

meurtriſſant du violoncelle, de la contrebaſſe, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrêmités. Le toucher lice & poli du clavecin les rend auſſi flexibles & plus ſenſibles en même tems. En ceci donc le clavecin eſt à préférer.

Il importe que la peau s'endurciſſe aux impreſſions de l'air, & puiſſe braver ſes altérations; car c'eſt elle qui défend tout le reſte. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop ſervilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que ſa peau devenue preſque oſſeuſe perdît ce ſentiment exquis, qui donne à connoître quels ſont les corps ſur leſquels on la paſſe, &, ſelon l'eſpece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obſcurité, friſſonner en diverſes manieres.

Pourquoi faut-il que mon Eleve ſoit forcé d'avoir toujours ſous ſes pieds une peau de bœuf? Quel mal y auroit-il que la ſienne propre pût au beſoin lui ſervir de ſemelle? Il eſt clair qu'en cette partie, la délicateſſe de la peau ne peut jamais être utile à rien, & peut ſouvent beaucoup nuire. Eveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Genevois trouverent plutôt leurs fuſils que leurs ſouliers. Si nul d'eux n'avoit ſu marcher nuds pieds, qui ſait ſi Geneve n'eût point été priſe?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins à pieds nuds, en toute ſaiſon, par la chambre, par l'eſcalier, par le jardin; loin de l'en gronder, je l'imiterai; ſeulement j'aurai ſoin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels; du reſte, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favoriſent les évolutions du corps, à prendre dans toutes les attitudes une poſition aiſée & ſolide; qu'il ſache ſauter en éloignement, en hauteur, grimper ſur un arbre, franchir un mur; qu'il trouve toujours ſon équilibre; que

tous

tous ſes mouvemens, ſes geſtes ſoient ordonnés ſelon les loix de la pondération, longtems avant que la Statique ſe mêle de les lui expliquer. A la maniere dont ſon pied poſe à terre, & dont ſon corps porte ſur ſa jambe, il doit ſentir s'il eſt bien ou mal. Une aſſiette aſſurée a toujours de la grace, & les poſtures les plus fermes ſont auſſi les plus élégantes. Si j'étois Maître à danſer, je ne ferois pas toutes les ſingeries de Marcel (22), bonnes pour le pays où il les fait: mais au lieu d'occuper éternellement mon Eleve à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher: là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle maniere il faut poſer, tantôt le pied, tantôt la main, pour ſuivre légerement les ſentiers eſcarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe, tant en montant qu'en deſcendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danſeur de l'Opera.

Autant le toucher concentre ſes opérations autour de l'homme, autant la vue étend les ſiennes au-delà de lui. C'eſt là ce qui rend celles-ci trompeuſes; d'un coup d'œil un homme embraſſe la moitié de ſon horizon. Dans cette multitude de ſenſations ſimultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne ſe tromper ſur aucun? Ainſi la vue eſt de tous nos ſens le plus fautif, préciſément parcequ'il eſt le plus éten-

(22) Célebre Maître à danſer de Paris, lequel, connoiſſant bien ſon monde, faiſoit l'extravagant par ruſe, & donnoit à ſon art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand reſpect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiſte Comedien faire ainſi l'important & le fou, & ne réuſſir pas moins bien. Cette méthode eſt toujours ſûre en France. Le vrai talent, plus ſimple & moins charlatan, n'y fait point fortune. La modeſtie y eſt la vertu des ſots.

étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ſes opérations ſont trop promptes & trop vaſtes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus; les illuſions mêmes de la perſpective nous ſont néceſſaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ſes parties. Sans les fauſſes apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement; ſans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions eſtimer aucune diſtance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt à cent pas de nous, nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur veritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroîtroit ſur notre œil.

Le ſens de la vue n'a, pour juger la grandeur des objets & leur diſtance, qu'une même meſure, ſavoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil; & comme cette ouverture eſt un effet ſimple d'une cauſe compoſée, le jugement qu'il excite en nous laiſſe chaque cauſe particuliere indéterminée, ou devient néceſſairement fautif. Car comment diſtinguer à la ſimple vue ſi l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, eſt tel parceque ce premier objet eſt en effet plus petit, ou parcequ'il eſt plus éloigné?

Il faut donc ſuivre ici une méthode contraire à la précédente; au lieu de ſimplifier la ſenſation, la doubler, la vérifier toujours par une autre; aſſujettir l'organe viſuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainſi dire, l'impétuoſité du premier ſens par la marche peſante & reglée du ſecond. Faute de nous aſſervir à cette pratique, nos meſures par eſtimation ſont très-inexactes. Nous n'avons nulle préciſion dans le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les diſtances; & la preuve

que

que ce n'eſt pas tant la faute du ſens que de ſon uſage, c'eſt que les Ingenieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Maſſons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus ſûr que nous, & apprécient les meſures de l'étendue avec plus de juſteſſe; parceque leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement à leurs yeux, le rapport des deux cauſes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps ſans le contraindre, eſt toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéreſſer à meſurer, à connoître, à eſtimer les diſtances. Voilà un cerifier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des ceriſes? l'échelle de la grange eſt-elle bonne pour cela? Voilà un ruiſſeau fort large, comment le traverſerons-nous? une des planches de la cour poſera-t-elle ſur les deux bords? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les foſſés du Château; combien de braſſes doit avoir notre ligne? Je voudrois faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toiſes nous ſuffira-t-elle? On me dit que dans l'autre maiſon notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés; croyez-vous qu'elle nous convienne? ſera-t-elle plus grande que celle-ci? Nous avons grand faim, voilà deux villages, auquel des deux ſerons-nous plutôt pour dîner? &c.

Il s'agiſſoit d'exercer à la courſe un enfant indolent & pareſſeux, qui ne ſe portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le deſtinât à l'état militaire: il s'étoit perſuadé, je ne ſais comment, qu'un homme de ſon rang ne devoit rien faire ni rien ſavoir, & que ſa nobleſſe devoit lui tenir lieu de bras, de jambes, ainſi que de toute eſpece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au pied-leger, l'adreſſe de Chiron même eût eu peine à

ſuffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui preſcrire abſolument rien. J'avois banni de mes droits les exhortations, les promeſſes, les menaces, l'émulation, le deſir de briller: comment lui donner celui de courir ſans lui rien dire? courir moi-même eût été un moyen peu ſûr & ſujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agiſſoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'inſtruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris: moi, c'eſt-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une eſpece qu'il aimoit beaucoup; nous en mangions chacun un à la promenade (23), & nous revenions fort contens. Un jour il s'apperçut que j'avois trois gâteaux; il en auroit pu manger ſix ſans s'incommoder: il dépêche promptement le ſien pour me demander le troiſieme. Non, lui dis-je, je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions, mais j'aime mieux le voir diſputer à la courſe par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai, je leur montrai le gâteau & leur propoſai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut poſé ſur une grande pierre qui ſervit de but. La carriere fut marquée, nous allâmes nous aſſeoir, au ſignal donné les petits garçons partirent: le victorieux ſe ſaiſit

(23) Promenade champêtre, comme on verra dans l'inſtant. Les promenades publiques des villes ſont pernicieuſes aux enfans de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt là qu'ils commencent à ſe rendre vains & à vouloir être regardés; c'eſt au Luxembourg, aux Tuilleries, ſur-tout au Palais-royal, que la belle Jeuneſſe de Paris va prendre cet air impertinent & fat qui la rend ſi ridicule, & la fait huer & déteſter dans toute l'Europe.

ſaiſit du gâteau, & le mangea ſans miſéricorde aux yeux des ſpectateurs & du vaincu.

Cet amuſement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produiſit rien. Je ne me rebutai ni ne me preſſai ; l'inſtitution des enfans eſt un métier où il faut ſavoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades ; ſouvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le diſputoient n'étoient pas ambitieux ; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout ſe faiſoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y ſouffrois pluſieurs concurrens. A peine étoient-ils dans la lice que tous les paſſans s'arrêtoient pour les voir ; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient ; je voyois quelquefois mon petit bon-homme treſſaillir, ſe lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'atteindre ou de paſſer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrens uſoient quelquefois de ſupercherie ; ils ſe retenoient mutuellement ou ſe faiſoient tomber, ou pouſſoient des cailloux au paſſage l'un de l'autre. Cela me fournit un ſujet de les ſéparer, & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but ; on verra bien-tôt la raiſon de cette prévoyance ; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger ſous ſes yeux des gâteaux qui lui faiſoient grande envie, Monſieur le Chevalier s'aviſa de ſoupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque choſe, & voyant qu'il avoit auſſi deux jambes il commença de s'eſſayer en ſecret. Je me gardai d'en rien voir ; mais je compris que mon ſtratagême avoit réuſſi. Quand il ſe crut aſſez fort, (& je lus avant lui dans ſa penſée,) il

il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau reſtant. Je le refuſe ; il s'obſtine, & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé bien, mettez-le ſur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon ! lui dis-je en riant, eſt-ce qu'un Chevalier ſait courir ? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le ſatisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aiſément que j'avois fait la lice très-courte, & pris ſoin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment ce premier pas étant fait, il me fut aiſé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, ſans faveur, il étoit preſque ſûr de vaincre mes poliçons à la courſe, quelque longue que fût la carriere.

Cet avantage obtenu en produiſit un autre auquel je n'avois pas ſongé. Quand il remportoit rarement le prix, il le mangeoit preſque toujours ſeul, ainſi que faiſoient ſes concurrens ; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit ſouvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une obſervation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la générosité.

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à-la-fois ; je fis, ſans qu'il s'en apperçût, les diſtances inégales, de ſorte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même but, avoit un déſavantage viſible : mais quoique je laiſſaſſe le choix à mon Diſciple, il ne ſavoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarraſſer de la diſtance, il préféroit toujours le beau chemin ; de ſorte que, prévoyant aiſément ſon choix, j'étois à-peu-près le maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adreſſe avoit auſſi ſon uſage à plus d'une fin. Cependant, comme mon deſſein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre ſenſible ; mais quoiqu'indolent dans le calme, il étoit ſi vif dans ſes jeux,

jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie; il m'en fit des reproches. Je lui dis, dequoi vous plaignez-vous? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions? Qui vous force à courir? Vous ai-je promis de faire les lices égales? N'avez-vous pas le choix? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point: comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage si vous savez vous en prévaloir? Cela étoit clair, il le comprit, & pour choisir, il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les pas; mais la mesure des pas d'un enfant est lente & fautive; de plus, je m'avisai de multiplier les courses dans un même jour, & alors l'amusement devenant une espece de passion, l'on avoit regret de perdre à mesurer les lices le tems destiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accomode mal de ces lenteurs; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux estimer une distance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas visuel, que quand je lui mettois par la pensée un gâteau sur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil presque aussi sûr que la chaîne d'un Arpenteur.

Comme la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugemens de l'esprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir; il faut avoir long-tems comparé la vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux sens à nous faire un rapport fidele des figures & des distances: sans le toucher, sans le mouvement progressif, les yeux du monde les plus perçans ne sauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'Univers entier ne doit être qu'un

qu'un point pour une huître; il ne lui paroîtroit rien de plus quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'eſt qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de meſurer les dimenſions qu'on apprend à les eſtimer: mais auſſi ſi l'on meſuroit toujours, le ſens ſe repoſant ſur l'inſtrument n'acquerroit aucune juſteſſe. Il ne faut pas non plus que l'enfant paſſe tout-d'un-coup de la meſure à l'eſtimation; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne ſauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes préciſes, il ſubſtitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu d'appliquer toujours avec la main la meſure, il s'accoutume à l'appliquer ſeulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ſes premieres opérations par des meſures réelles afin qu'il corrigeât ſes erreurs, & que s'il reſte dans le ſens quelque fauſſe apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des meſures naturelles qui ſont à-peu-près les mêmes en tous lieux; les pas d'un homme, l'étendue de ſes bras, ſa ſtature. Quand l'enfant eſtime la hauteur d'un étage, ſon Gouverneur peut lui ſervir de toiſe; s'il eſtime la hauteur d'un clocher, qu'il le toiſe avec les maiſons. S'il veut ſavoir les lieues de chemin, qu'il compte les heures de marche; & ſurtout qu'on ne faſſe rien de tout cela pour lui, mais qu'il le faſſe lui-même.

On ne ſauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître auſſi leurs figures & même à les imiter; car au fond cette imitation ne tient abſolument qu'aux loix de la perſpective, & l'on ne peut eſtimer l'étendue ſur ſes apparences, qu'on n'ait quelque ſentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, eſſayent tous de deſſiner; je voudrois que le mien cultivât cet art, non préciſément pour l'art même, mais pour ſe rendre l'œil juſte & la main flexible; &

en général il importe fort peu qu'il sache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquiere la perspicacité du sens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un Maître à dessiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit dessiner que sur des dessieins: je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modele que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même & non pas le papier qui le représente, qu'il crayonne une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fausses & conventionnelles pour de véritables imitations Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'absence des objets, jusqu'à ce que, par des observations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans son imagination; de peur que, substituant à la vérité des choses, des figures bizarres & fantastiques, il ne perde la connoissance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je sais bien que de cette maniere, il barbouillera long-tems sans rien faire de reconnoissable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait leger des Dessinateurs, peut-être jamais le discernement des effets pittoresques & le bon goût du dessein; en revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juste, une main plus sûre, la connoissance des vrais rapports de grandeur & de figure qui sont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perspective: voilà précisément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'est pas tant qu'il sache imiter les objets que les connoître; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthe, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reste, dans cet exercice, ainsi que dans tous les

les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait seul l'amusement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant sans cesse avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi, mais je ferai son émule sans relâche & sans risque; cela mettra de l'intérêt dans ses occupations sans causer de jalousie entre nous. Je prendrai le crayon à son exemple, je l'employerai d'abord aussi mal-adroitement que lui. Je ferois un Apelles que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long-tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, que cette épaisseur n'est pas par-tout la même, que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de si peu, qu'il lui sera toujours aise de m'atteindre, & souvent de me surpasser. Nous aurons des couleurs, des pinceaux; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence aussi bien que leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons; mais dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la nature; nous ne ferons jamais rien que sous les yeux du Maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre, en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos desseins; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant rester dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les siens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque dessein répeté vingt, trente fois, & montrant à chaque exemplaire le progrès de l'Auteur, depuis le moment

ment où la maiſon n'eſt qu'un quarré preſqu'informe, juſqu'à celui où ſa façade, ſon profil, ſes proportions, ſes ombres, ſont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir ſans ceſſe des tableaux intéreſſans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus groſſiers de ces deſſeins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehauſſent; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le deſſein eſt véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très-ſimple; il n'a plus beſoin d'autre ornement que lui-même, & ce ſeroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainſi, chacun de nous aſpire à l'honneur du cadre uni; & quand l'un veut dédaigner un deſſein de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés paſſeront entre nous en proverbes, & nous admirerons combien d'hommes ſe rendent juſtice, en ſe faiſant encadrer ainſi.

J'ai dit que la Géometrie n'étoit pas à la portée des enfans; mais c'eſt notre faute. Nous ne ſentons pas que leur méthode n'eſt point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raiſonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie eſt bien autant une affaire d'imagination que de raiſonnement. Quand la propoſition eſt énoncée, il faut en imaginer la démonſtration, c'eſt-à-dire, trouver de quelle propoſition déja ſue celle-la doit être une conſéquence, & de toutes les conſéquences qu'on peut tirer de cette même propoſition, choiſir préciſément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raiſonneur le plus exact, s'il n'eſt inventif, doit reſter court. Auſſi qu'arrive-t-il de là? Qu'au lieu de nous faire trouver les démon-

ſtrations, on nous les dicte; qu'au lieu de nous apprendre à raiſonner, le Maître raiſonne pour nous, & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, poſez-les l'une ſur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'obſervation en obſervation, ſans qu'il ſoit queſtion ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonſtrative que la ſimple ſuperpoſition. Pour moi je ne prétens point apprendre la Géométrie à Emile, c'eſt lui qui me l'apprendra; je chercherai les rapports & il les trouvera; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me ſervir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant ſur un pivot. Après cela, quand je voudrai comparer les rayons entr'eux, Emile ſe mocquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des diſtances inégales.

Si je veux meſurer un angle de ſoixante dégrés, je décris du ſommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier; car avec les enfans il ne faut jamais rien ſous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, compriſe entre les deux côtés de l'angle, eſt la ſixieme partie du cercle. Après cela je décris du même ſommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce ſecond arc eſt encore la ſixième partie de ſon cercle, je décris un troiſieme cercle concentrique ſur lequel je fais la même épreuve, & je la continue ſur de nouveaux cercles, juſqu'à ce qu'Emile, choqué de ma ſtupidité, m'avertiſſe que chaque arc grand ou petit compris par le même angle ſera toujours la ſixieme partie de ſon cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'uſage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de ſuite ſont égaux à deux droits, on décrit un cercle; moi, tout au contraire,

traire, je fais en ſorte qu'Emile remarque cela, premierement dans le cercle, & puis je lui dis; ſi l'on ôtoit le cercle, & qu'on laiſſât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur ? &c.

On néglige la juſteſſe des figures, on la ſuppoſe, & l'on s'attache à la démonſtration. Entre nous, au contraire, il ne ſera jamais queſtion de démonſtration. Notre plus importante affaire ſera de tirer des lignes bien droites, bien juſtes, bien égales; de faire un quarré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la juſteſſe de la figure, nous l'examinerons par toutes ſes propriétés ſenſibles, & cela nous donnera occaſion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diametre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux moitiés du quarré: nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conſéquent la mieux faite; nous diſputerons ſi cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallelogrames, dans les trapezes, &c. On eſſayera quelquefois de prévoir le ſuccès de l'expérience avant de la faire, on tâchera de trouver des raiſons, &c.

La Géométrie n'eſt pour mon Eleve que l'art de ſe bien ſervir de la régle & du compas; il ne doit point la confondre avec le deſſein, où il n'employera ni l'un ni l'autre de ces inſtrumens. La régle & le compas ſeront renfermés ſous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'uſage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures à la promenade & cauſer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vû à Turin un jeune homme, à qui, dans ſon enfance, on avoit appris les rapports des contours & des ſurfaces, en lui donnant chaque jour à choiſir dans toutes les figures

géométriques des gauffres isopérimetres. Le petit gourmand avoit épuisé l'art d'Archimede pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la justesse ; quand il fouette un sabot, il accroît sa force en s'en servant, mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes : la paume, le mail, le billard, l'arc, le balon, les instrumens de musique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-dessus de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas assez formés pour les autres. Je trouve ces raisons mauvaises : un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laisse pas de porter un habit fait comme le sien. Je n'entens pas qu'il joue avec nos masses sur un billard haut de trois pieds ; je n'entens pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de Paulmier, mais qu'il joue dans une salle dont on aura garanti les fenêtres ; qu'il ne se serve que de balles molles, que ses premieres raquettes soient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de son progrès. Vous préférez le volant, parcequ'il fatigue moins & qu'il est sans danger. Vous avez tort par ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes ; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtrissures, & ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine ; & de quelle défense serons-nous capables, si nous ne sommes jamais attaqués ? On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être mal-adroit sans risque ; un volant qui tombe ne fait de mal à personne ; mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête,

rien

rien ne rend le coup d'œil ſi juſte que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une ſalle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & ſûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne ſervent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, ſont trop molles; elles ont moins de reſſort, mais elles en ſont plus fléxibles; ſon bras eſt foible, mais enfin c'eſt un bras; on en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine ſemblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adreſſe; c'eſt pour cela que je veux qu'on leur en donne: un homme auſſi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage; nous ne pouvons connoître l'uſage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience eſt la véritable étude à laquelle on ne peut trop-tôt nous appliquer.

Tout ce qui ſe fait eſt faiſable. Or rien n'eſt plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans preſque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher ſur les mains, ſauter, danſer ſur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne? Qui eſt-ce qui n'a pas oui parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célebre Nicolini? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins gracieuſes, une oreille moins juſte, une danſe moins légere que dans les Danſeurs tout formés? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que pluſieurs enfans ne ſachent écrire ou deſſiner à l'âge où d'autres ne ſavent pas

encore tenir le crayon ni la plume? Tout Paris ſe ſouvient encore de la petite Angloiſe qui faiſoit à dix ans des prodiges ſur le clavecin. J'ai vû chez un Magiſtrat, ſon fils, petit bon-homme de huit ans, qu'on mettoit ſur la table au deſſert comme une ſtatue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon preſqu'auſſi grand que lui, & ſurprendre par ſon exécution les Artiſtes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent, ce me ſemble, que l'inaptitude qu'on ſuppoſe aux enfans pour nos exercices eſt imaginaire, & que, ſi on ne les voit point réuſſir dans quelques-uns, c'eſt qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici par rapport au corps dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'eſprit. La différence eſt très-grande; car l'un de ces progrès n'eſt qu'apparent, mais l'autre eſt réel. J'ai prouvé que l'eſprit qu'ils paroiſſent avoir ils ne l'ont pas, au lieu que tout ce qu'ils paroiſſent faire ils le font. D'ailleurs on doit toujours ſonger que tout ceci n'eſt ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amuſemens pour les leur rendre plus agréables, ſans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail: car enfin de quoi s'amuſeront-ils, dont je ne puiſſe faire un objet d'inſtruction pour eux? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amuſent ſans inconvénient & que le tems ſe paſſe, leur progrès en toute choſe n'importe pas quant à-préſent; au lieu que lorſqu'il faut néceſſairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il eſt toujours impoſſible qu'on en vienne à bout ſans contrainte, ſans fâcherie & ſans ennui.

Ce que j'ai dit ſur les deux ſens dont l'uſage eſt le plus continu & le plus important, peut ſervir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue

&

& le toucher s'appliquent également sur les corps en repos & sur les corps qui se meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouie, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, & si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la sensation qui nous frappe, si le corps qui la cause est grand ou petit, éloigné ou proche, si son ébranlement est violent ou foible. L'air ébranlé est sujet à des répercussions qui le réfléchissent, qui produisant des échos répètent la sensation, & font entendre le corps bruyant ou sonore en un autre lieu que celui où il est. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en restant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il est bon de la comparer de même à l'ouie, & de savoir laquelle des deux impressions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à son organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore se mettre à l'abri du coup; mais sitôt qu'on entend le bruit, il n'est plus tems, le boulet est-là. On peut juger de la distance où se fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui se passe de l'éclair au coup. Faites en sorte que l'enfant connoisse toutes ces expériences; qu'il fasse celles qui sont à sa portée, & qu'il trouve les autres par induction; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui disiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, savoir celui de la voix; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vûe, & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour

cultiver le premier ſens, en exerçant l'organe actif & l'organe paſſif l'un par l'autre.

L'homme a trois ſortes de voix, ſavoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuſe, & la voix pathétique ou accentuée, qui ſert de langage aux paſſions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois ſortes de voix ainſi que l'homme, ſans les ſavoir allier de même: il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémiſſemens, mais il ne ſait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une muſique parfaite eſt celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans ſont incapables de cette muſique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent; ils crient, mais ils n'accentuent pas; & comme il y a peu d'énergie dans leur diſcours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus ſimple encore, parceque ſes paſſions n'étant pas éveillées ne mêleront point leur langage au ſien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de ſens pour ſavoir donner un ton à des choſes qu'il ne peut entendre, & de l'expreſſion à des ſentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & ſans affectation, à connoître & à ſuivre l'accent grammatical & la proſodie, à donner toujours aſſez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colléges: en toute choſe rien de ſuperflu.

De même dans le chant rendez ſa voix juſte, égale, flexible, ſonore, ſon oreille ſenſible à la meſure & à l'harmonie, mais rien de plus. La muſique imitative & théatrale n'eſt pas de ſon âge. Je ne vou-

voudrois pas même qu'il chantât des paroles; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chanſons exprès, intéreſſantes pour ſon âge, & auſſi ſimples que ſes idées.

On penſe bien qu'étant ſi peu preſſé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le ferai pas, non plus, de lui apprendre à lire la muſique. Ecartons de ſon cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer ſon eſprit ſur des ſignes de convention. Ceci, je l'avoue, ſemble avoir ſa difficulté; car ſi la connoiſſance des notes ne paroît pas d'abord plus néceſſaire pour ſavoir chanter que celle des lettres pour ſavoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons gueres que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au lieu de les lire on les peut ouir, & un chant ſe rend à l'oreille encore plus fidelement qu'à l'œil. De plus, pour bien ſavoir la muſique il ne ſuffit pas de la rendre, il la faut compoſer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, ſans quoi l'on ne la ſait jamais bien. Exercez votre petit Muſicien d'abord à faire des phraſes bien régulieres, bien cadencées; enſuite à les lier entre elles par une modulation très-ſimple; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui ſe fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expreſſion. Une mélodie toujours chantante & ſimple, toujours dérivante des cordes eſſencielles du ton, & toujours indiquant tellement la baſſe qu'il la ſente & l'accompagne ſans peine; car pour ſe former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au clavecin.

Pour mieux marquer les ſons on les articule en les prononçant; de-là l'uſage de ſolfier avec certaines ſyllabes. Pour diſtinguer les dégrés, il faut donner

des noms & à ces degrés & à leurs différens termes fixes ; de-là les noms des intervalles, & auſſi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A déſignent des ſons fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* ſont autre choſe. *Ut* eſt conſtamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiante d'un mode mineur. *La* eſt conſtamment la tonique d'un mode mineur, ou la ſixieme note d'un mode majeur. Ainſi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre ſyſtême muſical, & les ſyllabes marquent les termes homologues des rapports ſemblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les ſyllabes les degrés du mode. Les Muſiciens François ont étrangement brouillé ces diſtinctions ; ils ont confondu le ſens des ſyllabes avec le ſens des lettres, & doublant inutilement les ſignes des touches, ils n'en ont point laiſſé pour exprimer les cordes des tons ; en ſorte que pour eux *ut* & C ſont toujours la même choſe, ce qui n'eſt pas, & ne doit pas être, car alors dequoi ſerviroit C ? Auſſi leur maniere de ſolfier eſt-elle d'une difficulté exceſſive ſans être d'aucune utilité, ſans porter aucune idée nette à l'eſprit, puiſque par cette méthode ces deux ſyllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également ſignifier une tierce majeure, mineure, ſuperflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres ſur la muſique, eſt-il préciſément celui où on l'apprend le plus difficilement?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus ſimple & plus claire ; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports ſoient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes ſyllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un inſtrument, qu'il ſache établir ſon mode ſur chacun des douze tons qui peuvent lui

lui ſervir de baſe, & que, ſoit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale ſoit toujours *ut* ou *la* ſelon le mode. De cette maniere il vous concevra toujours, les rapports eſſenciels du mode pour chanter & jouer juſte ſeront toujours préſens à ſon eſprit, ſon exécution ſera plus nette & ſon progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les François appellent ſolfier au naturel; c'eſt éloigner les idées de la choſe pour en ſubſtituer d'étrangeres qui ne ſont qu'égarer. Rien n'eſt plus naturel que de ſolfier par tranſpoſition, lorſque le mode eſt tranſpoſé. Mais c'en eſt trop ſur la muſique; enſeignez-la comme vousvoudrez, pourvu qu'elle ne ſoit jamais qu'un amuſement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leur couleur, de leur ſolidité, de leur grandeur, de leur diſtance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous ſommes inſtruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la maniere dont il faut nous y prendre pour vaincre leur réſiſtance, ou pour leur en oppoſer une qui nous préſerve d'en être offenſés; mais ce n'eſt pas aſſez; notre propre corps s'épuiſe ſans-ceſſe, il a beſoin d'être ſans-ceſſe renouvellé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre ſubſtance, le choix n'eſt pas indifférent: tout n'eſt pas aliment pour l'homme; & des ſubſtances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, ſelon la conſtitution de ſon eſpece, ſelon le climat qu'il habite, ſelon ſon tempérament particulier, & ſelon la maniere de vivre que lui preſcrit ſon état.

Nous mourrions affamés ou empoiſonnés, s'il falloit attendre, pour choiſir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choiſir: mais la ſuprême bonté qui

a fait, du plaiſir des êtres ſenſibles, l'inſtrument de leur conſervation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre eſtomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus ſûr que ſon propre appetit; & à le prendre dans ſon état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fuſſent auſſi les plus ſains.

Il y a plus. L'Auteur des choſes ne pourvoit pas ſeulement aux beſoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes; & c'eſt pour mettre toujours le deſir à côté du beſoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une ſeconde nature que nous ſubſtituons tellement à la premiere, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci.

Il ſuit de-là, que les goûts les plus naturels doivent être auſſi les plus ſimples; car ce ſont ceux qui ſe tranſforment le plus aiſément; au lieu qu'en s'aiguiſant, en s'irritant par nos fantaiſies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'eſt encore d'aucun pays ſe fera ſans peine aux uſages de quelque pays que ce ſoit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroît vrai dans tous les ſens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment eſt le lait, nous ne nous accoutumons que par degrés aux ſaveurs fortes, d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, ſans aſſaiſonnement & ſans ſel, firent les feſtins des premiers hommes (24).

La

(24) Voyez l'Arcadie de Pauſanias; voyez auſſi le morceau de Plutarque tranſcrit ci-après.

La premiere fois qu'un Sauvage boit du vin, il fait la grimace & le rejette, & même parmi nous, quiconque a vécu juſqu'à vingt ans ſans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer; nous ſerions tous abſtêmes ſi l'on ne nous eut donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts ſont ſimples, plus ils ſont univerſels; les répugnances les plus communes tombent ſur des mets compoſés. Vit-on jamais perſonne avoir en dégoût l'eau ni le pain? voilà la trace de la nature, voilà donc auſſi notre regle. Conſervons à l'enfant ſon goût primitif le plus qu'il eſt poſſible; que ſa nourriture ſoit commune & ſimple, que ſon palais ne ſe familiariſe qu'à des ſaveurs peu relevées, & ne ſe forme point un goût excluſif.

Je n'examine pas ici ſi cette maniere de vivre eſt plus ſaine ou non, ce n'eſt pas ainſi que je l'enviſage. Il me ſuffit de ſavoir, pour la préférer, que c'eſt la plus conforme à la nature, & celle qui peut le plus aiſément ſe plier à toute autre. Ceux qui diſent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils uſeront étant grands, ne raiſonnent pas bien, ce me ſemble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur maniere de vivre eſt ſi différente? Un homme épuiſé de travail, de ſoucis, de peines, a beſoin d'alimens ſucculens qui lui portent de nouveaux eſprits au cerveau; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a beſoin d'une nourriture abondante qui lui faſſe beaucoup de chile. D'ailleurs, l'homme-fait a déja ſon état, ſon emploi, ſon domicile; mais qui eſt-ce qui peut être ſûr de ce que la fortune réſerve à l'enfant? En toute choſe ne lui donnons point une forme ſi déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au beſoin. Ne faiſons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne par-tout à ſa ſuite un cuiſinier François, ni qu'il diſe un jour qu'on ne ſait manger qu'en France.

Voilà,

Voilà, par parenthese, un plaisant éloge! Pour moi, je dirois au contraire, qu'il n'y-a que les François qui ne savent pas manger, puisqu'il faut un art si particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos sensations diverses, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Aussi sommes-nous plus intéressés à bien juger des substances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne font que l'environner. Mille choses sont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce sens est toute physique & matérielle, il est le seul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous les autres. Aussi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caracteres passionnés & vraiment sensibles, faciles à émouvoir par les autres sens, sont-ils assez tiédes sur celui-ci. De cela même qui semble mettre le goût au dessous d'eux, & rendre plus méprisable le penchant qui nous y livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans est de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandise est sur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la premiere est un appétit de la nature, tenant immédiatement au sens, & que la seconde est un ouvrage de l'opinion, sujet au caprice des hommes & à toutes sortes d'abus. La gourmandise est la passion de l'enfance; cette passion ne tient devant aucune autre; à la moindre concurrence elle disparoît. Eh croyez-moi! l'enfant ne cessera que trop tôt de songer à ce qu'il mange, & quand son cœur sera trop occupé, son palais ne l'occupera gueres. Quand il sera grand, mille sentimens impétueux donneront le change à la gourmandise, & ne feront qu'irriter la vanité; car cette derniere passion seule

ſeule fait ſon profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui ſongeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, ſans vigueur & ſans conſiſtance, *fruges conſumere nati.* La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand eſt toute dans ſon palais, il n'eſt fait que pour manger ; dans ſa ſtupide incapacité il n'eſt qu'à table à ſa place, il ne ſait juger que des plats: laiſſons-lui ſans regret cet emploi: mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandiſe ne s'enracine dans un enfant capable de quelque choſe, eſt une précaution de petit eſprit. Dans l'enfance on ne ſonge qu'à ce ce qu'on mange ; dans l'adoleſcence on n'y ſonge plus, tout nous eſt bon, & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un uſage indiſcret d'un reſſort ſi bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amuſemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & ſenſible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier ſur le haut d'un arbre, l'abbatte à coups de fronde, n'eſt-il pas bien juſte qu'il en profite, & qu'un bon déjeûner répare la force qu'il uſe à le gagner (25) ? Qu'un jeune Spartiate à travers les riſques de cent coups de fouet ſe gliſſe habilement dans

(25) Il y a bien des ſiecles que les Majorquains ont perdu cet uſage; il eſt du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

dans une cuiſine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans ſa robe il en ſoit égratigné, mordu, mis en ſang, & que pour n'avoir pas la honte d'être ſurpris, l'enfant ſe laiſſe déchirer les entrailles ſans ſourciller, ſans pouſſer un ſeul cri, n'eſt-il pas juſte qu'il profite enfin de ſa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé? Jamais un bon repas ne doit être une récompenſe, mais pourquoi ne ſeroit-il pas l'effet des ſoins qu'on a pris pour ſe le procurer? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis ſur la pierre comme le prix d'avoir bien couru; il ſait ſeulement que le ſeul moyen d'avoir ce gâteau eſt d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure ſur la ſimplicité des mets; car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur ſenſualité, mais ſeulement de la ſatisfaire; & cela s'obtiendra par les choſes du monde les plus communes, ſi l'on ne travaille pas à leur rafiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le beſoin de croître, eſt un aſſaiſonnement ſûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque piece de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, ſur-tout l'art de diſpenſer ſobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, ſans leur donner du goût pour les ſaveurs vives, ni riſquer de leur blazer le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'eſt pas naturel à l'homme, eſt l'indifférence que les enfans ont pour ce mets-là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtiſſerie, les fruits, &c. Il importe ſur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnaſſiers: ſi ce n'eſt pour leur ſanté, c'eſt pour leur caractere; car de quelque maniere qu'on explique l'expérience, il eſt certain que les grands mangeurs de viande ſont en général

cruels

cruels & féroces plus que les autres hommes; cette observation eſt de tous les lieux & de tous les tems: la barbarie angloiſe eſt connue (26); les Gaures, au contraire, ſont les plus doux des hommes (27). Tous les Sauvages ſont cruels, & leurs mœurs ne les portent point à l'être, cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chaſſe, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne ſont pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens; les grands ſcélerats s'endurciſſent au meurtre en buvant du ſang. Homere fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages un peuple, ſi aimable, qu'auſſitôt qu'on avoit eſſayé de leur commerce, on oublioit juſqu'à ſon pays pour vivre avec eux.

„ Tu me demandes," diſoit Plutarque, „ pour-
„ quoi Pithagore s'abſtenoit de manger de la chair
„ des bêtes; mais moi je te demande, au contraire,
„ quel courage d'homme eut le premier qui appro-
„ cha de ſa bouche une chair meurtrie, qui briſa de
„ ſa dent les os d'une bête expirante, qui fit ſervir
„ devant lui des corps morts, des cadavres, & en-
„ gloutit dans ſon eſtomac des membres, qui le mo-
„ ment d'auparavant bêloient, mugiſſoient, mar-
„ choient & voyoient? Comment ſa main put-elle
„ enfoncer un fer dans le cœur d'un être ſenſible?
„ Comment ſes yeux purent-ils ſupporter un meur-
„ tre? Comment put-il voir ſaigner, écorcher, dé-
„ membrer un pauvre animal ſans défenſe? Com-
„ ment put-il ſupporter l'aſpect des chairs pantelan-
„ tes?

(26) Je ſais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natural people*; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, perſonne ne le répete après eux.

(27) Les Banians, qui s'abſtiennent de toute chair plus ſévérement que les Gaures, ſont preſque auſſi doux qu'eux; mais comme leur morale eſt moins pure & leur culte moins raiſonnable, ils ne ſont pas ſi honnêtes-gens.

„ tes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulé-
„ ver le cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, re-
„ poussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier
„ l'ordure de ces blessures, à nétoyer le sang noir &
„ figé qui les couvroit?

„ Les peaux rampoient sur la terre écorchées;
„ Les chairs au feu mugissoient embrochées;
„ L'homme ne put les manger sans frémir,
„ Et dans son sein les entendit gémir.

„ Voilà ce qu'il dut imaginer & sentir la premie-
„ re fois qu'il surmonta la nature pour faire cet hor-
„ rible repas, la premiere fois qu'il eut faim d'une
„ bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal
„ qui paissoit encore, & qu'il dit comment il falloit
„ égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchoit
„ les mains. C'est de ceux qui commencerent ces
„ cruels festins, & non de ceux qui les quittent,
„ qu'on a lieu de s'étonner: encore ces premiers-là
„ pourroient-ils justifier leur barbarie par des excuses
„ qui manquent à la nôtre, & dont le défaut nous
„ rend cent fois plus barbares qu'eux.

„ Mortels bien-aimés des Dieux, nous diroient
„ ces premiers hommes, comparez les tems; voyez
„ combien vous êtes heureux & combien nous étions
„ misérables! La terre nouvellement formée & l'air
„ chargé de vapeurs étoient encore indociles à l'or-
„ dre des saisons; le cours incertain des rivieres dé-
„ gradoit leurs rives de toutes parts: des étangs, des
„ lacs, de profonds marécages inondoient les trois
„ quarts de la surface du monde, l'autre quart étoit
„ couvert de bois & de forêts stériles. La terre ne
„ produisoit nuls bons fruits; nous n'avions nuls in-
„ strumens de labourage, nous ignorions l'art de nous
„ en servir, & le tems de la moisson ne venoit ja-
„ mais pour qui n'avoit rien semé. Ainsi la faim ne
„ nous quittoit point. L'hiver, la mousse & l'écorce
„ des arbres étoient nos mets ordinaires. Quelques

„ raci-

„ racines vertes de chien-dent & de bruyere étoient
„ pour nous un régal; & quand les hommes avoient
„ pu trouver des feines, des noix & du gland, ils
„ en danſoient de joie autour d'un chêne ou d'un hê-
„ tre au ſon de quelque chanſon ruſtique, appellant
„ la terre leur nourrice & leur mere; c'étoit-là leur
„ unique fête, c'étoient leurs uniques jeux: tout le
„ reſte de la vie humaine n'étoit que douleur, peine
„ & miſere.

„ Enfin, quand la terre dépouillée & nue ne nous
„ offroit plus rien, forcés d'outrager la nature pour
„ nous conſerver, nous mangeâmes les compagnons
„ de notre miſere plutôt que de périr avec eux. Mais
„ vous, hommes cruels, qui vous force à verſer du
„ ſang? Voyez quelle affluence de biens vous envi-
„ ronne! Combien de fruits vous produit la terre!
„ Que de richeſſes vous donnent les champs & les
„ vignes! Que d'animaux vous offrent leur lait pour
„ vous nourrir, & leur toiſon pour vous habiller!
„ Que leur demandez-vous de plus, & quelle rage
„ vous porte à commettre tant de meurtres, raſſaſ-
„ ſiés de biens & regorgeant de vivres? Pourquoi
„ mentez-vous contre notre mere en l'accuſant de
„ ne pouvoir vous nourrir? Pourquoi péchez-vous
„ contre Cerés, inventrice des ſaintes loix, & con-
„ tre le gracieux Bacchus, conſolateur des hommes,
„ comme ſi leurs dons prodigués ne ſuffiſoient pas à
„ la conſervation du genre humain? Comment avez-
„ vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits des
„ oſſemens ſur vos tables, & de manger avec le lait
„ le ſang des bêtes qui vous le donnent? Les panthé-
„ res & les lions, que vous appellez bêtes féroces,
„ ſuivent leur inſtinct par force & tuent les autres
„ animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus
„ féroces qu'elles, vous combattez l'inſtinct ſans né-
„ ceſſité pour vous livrer à vos cruelles délices; les
„ animaux que vous mangez ne ſont pas ceux qui
„ mangent les autres; vous ne les mangez pas ces

„ animaux carnaſſiers, vous les imitez. Vous n'avez „ faim que des bêtes innocentes & douces, qui ne „ font de mal à perſonne, qui s'attachent à vous, „ qui vous ſervent, & que vous dévorez pour prix „ de leurs ſervices.

„ O meurtrier contre nature, ſi tu t'obſtines à „ ſoutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes ſemblables, „ des êtres de chair & d'os, ſenſibles & vivans com- „ me toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inſpire „ pour ces affreux repas; tue les animaux toi-même, „ je dis de tes propres mains, ſans ferremens, ſans „ coutelas; déchire-les avec tes ongles, comme font „ les lions & les ours; mords ce bœuf & le mets en „ pieces, enfonce tes griffes dans ſa peau; mange „ cet agneau tout vif, dévore ſes chairs toutes chau- „ des, bois ſon ame avec ſon ſang. Tu frémis, tu „ n'oſes ſentir palpiter ſous ta dent une chair vivan- „ te? Homme pitoyable! tu commences par tuer „ l'animal, & puis tu le manges, comme pour le „ faire mourir deux fois. Ce n'eſt pas aſſez, la chair „ morte te répugne encore, tes entrailles ne peuvent „ la ſupporter, il la faut transformer par le feu, la „ bouillir, la rôtir, l'aſſaiſonner de drogues qui la „ déguiſent; il te faut des Chaircuitiers, des Cuiſi- „ ſiniers, des Rotiſſeurs, des gens pour t'ôter l'hor- „ reur du meurtre & t'habiller des corps morts, afin „ que le ſens du goût trompé par ces déguiſemens „ ne rejette point ce qui lui eſt étrange, & ſavoure „ avec plaiſir des cadavres dont l'œil même eût pei- „ ne à ſouffrir l'aſpect".

Quoique ce morceau ſoit étranger à mon ſujet, je n'ai pu réſiſter à la tentation de le tranſcrire, & je crois que peu de Lecteurs m'en ſauront mauvais gré.

Au reſte, quelque ſorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvû que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & ſimples, laiſſez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur plaît, & ſoyez ſûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'in-

d'indigeſtions: mais ſi vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils ſe dédomageront de toute leur force, ils mangeront juſqu'à regorger, juſqu'à crever. Notre appetit n'eſt démeſuré que parce que nous voulons lui donner d'autres régles que celles de la Nature. Toujours réglant, preſcrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faiſons rien que la balance à la main; mais cette balance eſt à la meſure de nos fantaiſies, & non pas à celle de notre eſtomac. J'en reviens toujours à mes exemples. Chez les Payſans, la huche & le fruitier ſont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y ſavent ce que c'eſt qu'indigeſtions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, ce que je ne crois pas poſſible par ma méthode, avec des amuſemens de ſon goût, il eſt ſi aiſé de le diſtraire, qu'on parviendroit à l'épuiſer d'inanition ſans qu'il y ſongeât. Comment des moyens ſi ſûrs & ſi faciles échappent-ils à tous les Inſtituteurs? Herodote raconte que les Lydiens, preſſés d'une extréme diſette, s'aviſerent d'inventer les jeux & d'autres divertiſſemens avec leſquels ils donnoient le change à leur faim, & paſſoient des jours entiers ſans ſonger à manger (28). Vos ſavans Inſtituteurs ont peut-être lû cent fois ce paſſage, ſans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte pas volontiers ſon dîner pour aller étudier ſa leçon. Maître, vous avez raiſon; je ne penſois pas à cet amuſement-là.

Le ſens de l'odorat eſt au goût ce que celui de la vûe

(28) Les anciens Hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux: mais nous ne ſavons tirer aucun vrai parti de l'Hiſtoire; la critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une inſtruction utile. Les hommes ſenſés doivent regarder l'Hiſtoire comme un tiſſu de fables dont la morale eſt très-appropriée au cœur humain.

vûe eſt au toucher: il le prévient, il l'avertit de la maniere dont telle ou telle ſubſtance doit l'affecter, & diſpoſe à la rechercher ou à la fuir, ſelon l'impreſſion qu'on en reçoit d'avance. J'ai oui dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaiſes odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes ſont des ſenſations foibles; elles ébranlent plus l'imagination que le ſens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela ſuppoſé, les goûts des uns devenus, par leurs manieres de vivre, ſi différens des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugemens bien oppoſés des ſaveurs, & par conſéquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaiſir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chaſſeurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos ſenſations oiſeuſes, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être inſenſibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à ſe promener, & qui ne travaillent pas aſſez pour ſe faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne ſauroient prendre un grand plaiſir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat eſt le ſens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'eſt pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuiſe à la longue. Il a dans l'amour des effets aſſez connus; le doux parfum d'un cabinet de toilette n'eſt pas un piége auſſi foible qu'on penſe; & je ne ſais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa Maîtreſſe a ſur le ſein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination que peu de paſſions ont encore animée n'eſt gueres ſuſceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore aſſez d'expérience pour prévoir avec un

un ſens ce que nous en promet un autre. Auſſi cette conſéquence eſt-elle parfaitement confirmée par l'obſervation; & il eſt certain que ce ſens eſt encore obtus & preſque hébété chez la plûpart des enfans. Non que la ſenſation ne ſoit en eux auſſi fine & peut-être plus que dans les hommes; mais parceque, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aiſément d'un ſentiment de plaiſir ou de peine, & qu'ils n'en ſont ni flattés ni bleſſés comme nous. Je crois que ſans ſortir du même ſyſtême, & ſans recourir à l'anatomie comparée des deux ſexes, on trouveroit aiſément la raiſon pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada ſe rendent dès leur jeuneſſe l'odorat ſi ſubtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en ſervir à la chaſſe, & ſe ſervent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que ſi l'on élevoit les enfans à éventer leur dîner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut être à leur perfectionner l'odorat au même point; mais je ne vois pas au fond qu'on puiſſe en eux tirer de ce ſens un uſage fort utile, ſi ce n'eſt pour leur faire connoître ſes rapports avec celui du goût. La Nature a pris ſoin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier ſens preſque inſéparable de celle de l'autre en rendant leurs organes voiſins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en ſorte que nous ne goûtons rien ſans le flairer. Je voudrois ſeulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la diſcorde des deux ſens eſt trop grande alors pour pouvoir l'abuſer; le ſens le plus actif abſorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût; ce dégoût s'étend à toutes les ſenſations qui le frappent en même-tems; à la préſence de la plus foible ſon imagination lui rappelle auſſi

l'autre; un parfum très-ſuave n'eſt plus pour lui qu'une odeur dégoutante, & c'eſt ainſi que nos indiſcretes précautions augmentent la ſomme des ſenſations déplaiſantes aux dépens des agréables.

Il me reſte à parler dans les livres ſuivans de la culture d'une eſpece de ſixieme ſens appellé ſens-commun, moins parce qu'il eſt commun à tous les hommes, que parce qu'il réſulte de l'uſage bien réglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes leurs apparences. Ce ſixieme ſens n'a point par conſéquent d'organe particulier; il ne réſide que dans le cerveau, & ſes ſenſations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'eſt par le nombre de ces idées que ſe meſure l'étendue de nos connoiſſances; c'eſt leur netteté, leur clarté qui fait la juſteſſe de l'eſprit; c'eſt l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raiſon humaine. Ainſi ce que j'appellois raiſon ſenſitive ou puérile, conſiſte à former des idées ſimples par le concours de pluſieurs ſenſations, & ce que j'appelle raiſon intellectuelle ou humaine, conſiſte à former des idées complexes par le concours de pluſieurs idées ſimples.

Suppoſant donc que ma méthode ſoit celle de la Nature & que je ne me ſois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre Eleve à travers les pays des ſenſations juſqu'aux confins de la raiſon puérile: le premier pas que nous allons faire au delà doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carriere, jettons un moment les yeux ſur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie a ſa perfection convenable, ſa ſorte de maturité qui lui eſt propre. Nous avons ſouvent oui parler d'un homme-fait, mais conſiderons un enfant-fait: ce ſpectacle ſera plus nouveau pour nous, & ne ſera peut-être pas moins agréable.

L'exiſtence des êtres finis eſt ſi pauvre & ſi bornée, que quand nous ne voyons que ce qui eſt, nous ne ſommes jamais émus. Ce ſont les chimeres qui ornent

les

les objets réels, & ſi l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le ſtérile plaiſir qu'on y prend ſe borne à l'organe, & laiſſe toujours le cœur froid. La terre parée des tréſors de l'automne étale une richeſſe que l'œil admire, mais cette admiration n'eſt point touchante; elle vient plus de la réflexion que du ſentiment. Au printems la campagne preſque nue n'eſt encore couverte de rien; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur eſt touché à ſon aſpect. En voyant renaître ainſi la nature on ſe ſent ranimer ſoi-même; l'image du plaiſir nous environne: Ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à ſe joindre à tout ſentiment délicieux, ſont déjà ſur le bord de nos paupieres; mais l'aſpect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable; on le voit toujours d'un œil ſec.

Pourquoi cette différence? c'eſt qu'au ſpectacle du printems l'imagination joint celui des ſaiſons qui le doivent ſuivre; à ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les myſteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui ſe doivent ſuccéder, & voit moins les objets comme ils ſeront que comme elle les deſire, parcequ'il dépend d'elle de les choiſir. En automne au contraire, on n'a plus à voir que ce qui eſt. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire ſur la neige & ſur les frimats.

Telle eſt la ſource du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand eſt-ce que nous goûtons un vrai plaiſir à voir un homme? c'eſt quand la mémoire de ſes actions nous fait rétrograder ſur ſa vie & le rajeunit, pour ainſi dire, à nos yeux. Si nous ſommes réduits à le conſiderer tel qu'il eſt, ou à le ſuppoſer tel qu'il ſera dans ſa vieilleſſe, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaiſir. Il n'y en a

point à voir avancer un homme à grands pas vers ſa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour ſon âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne ſoit agréable, ſoit pour le préſent, ſoit pour l'avenir: je le vois bouillant, vif, animé, ſans ſouci rongeant, ſans longue & pénible prévoyance; tout entier à ſon être actuel, & jouiſſant d'une plénitude de vie qui ſemble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le ſens, l'eſprit, les forces qui ſe développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque inſtant de nouveaux indices: je le contemple enfant, & il me plaît: je l'imagine homme, & il me plaît davantage; ſon ſang ardent ſemble réchauffer le mien; je crois vivre de ſa vie & ſa vivacité me rajeunit.

L'heure ſonne, quel changement! A l'inſtant ſon œil ſe ternit, ſa gaité s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme ſévere & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monſieur*, & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triſte ameublement pour ſon âge! le pauvre enfant ſe laiſſe entraîner, tourne un œil de regret ſur tout ce qui l'environne, ſe taît, & part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'oſe répandre, & le cœur gros de ſoupirs qu'il n'oſe exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'eſt un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour ſans inquiétude, la nuit ſans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaiſirs, viens mon heureux, mon aimable Eleve, nous conſoler par ta préſence du départ de cet infortuné, viens.... il arrive, & je ſens à ſon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eſt ſon ami, ſon camarade, c'eſt le compagnon de ſes jeux qu'il aborde; il eſt bien ſûr en me voyant qu'il ne reſtera pas long-tems ſans amuſement; nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais

mais nous nous accordons toujours, & nous ne ſommes avec perſonne auſſi bien qu'enſemble.

Sa figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint délicat encore ſans être fade n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déja mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſérénité native (29); de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſilloné ſes joues. Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais ſûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas inſolent ni vain; ſon viſage qu'on n'a pas collé ſur des livres ne tombe point ſur ſon eſtomac: on n'a pas beſoin de lui dire, *levez la tête;* la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiſſer.

Faiſons-lui place au milieu de l'aſſemblée; Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute toute confiance; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcretes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous diſe ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit; il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on

(29) *Natia.* J'emploie ce mot dans une acception italienne, faute de lui trouver un ſynonyme en françois. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par haſard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais nettes; s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature; ſon eſprit n'eſt pas dans ſa langue, mais dans ſa tête; il a moins de mémoire que de jugement; il ne ſait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas ſi bien que les autres diſent, en revanche il ſait mieux qu'ils ne font.

Il ne ſait ce que c'eſt que routine, uſage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point ſur ce qu'il fait aujourd'hui (30); il ne ſuit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expreſſion fidele de ſes idées, & la conduite qui naît de ſes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des hommes: & dequoi lui ſerviroient-el-

(30) L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant: on ſait plus aiſément ce qu'on a déjà fait, la route étant frayée en devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très-grand ſur les Vieillards & ſur les gens indolens, très-petit ſur la Jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude utile aux hommes, eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore un membre actif de la ſociété? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même: il peut en ſavoir juſques-là; il ſait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt pas à lui. Paſſé cela, il ne ſait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſait ce que vous voulez dire; commandez-lui quelque choſe, il ne vous entendra pas; mais dites-lui; ſi vous me faiſiez tel plaiſir, je vous le rendrois dans l'occaſion: à l'inſtant il s'empreſſera de vous complaire; car il ne demande pas mieux que d'étendre ſon domaine, & d'acquérir ſur vous des droits qu'il ſait être inviolables. Peut-être même n'eſt-il pas faché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque choſe; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà ſorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De ſon côté, s'il a beſoin de quelque aſſiſtance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à ſon laquais: tous les hommes ſont encore égaux à ſes yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il ſent qu'on ne lui doit rien. Il ſait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rempante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un Maître; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable, c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il n'inſiſtera point, il ſait que cela ſeroit inutile: il ne ſe dira point; on m'a refuſé: mais il ſe dira; cela ne pouvoit pas être; &, comme je l'ai déjà

déjà dit, on ne se mutine guere contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire; considérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même; ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui? Il est alerte, leger, dispos; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées & les connoît; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre; s'il y a du risque il s'effrayera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appésantit trop souvent sur lui pour qu'il régimbe encore contre elle; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui, ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & serein, la phisionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison? Mêlez-le avec d'autres enfans; & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'est plus adroit

adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? on diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toute choſe à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux; le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra partout le chef des autres; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander il ſera le maître, ſans croire obéir ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur: au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſperances, nous n'aurons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui auront cauſées; nous nous dirons; au moins il a joui de ſon enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette premiere éducation, eſt qu'elle n'eſt ſenſible qu'aux hommes clairvoyans, & que dans un enfant élevé avec tant de ſoin, des yeux vulgaires ne voyent qu'un poliçon. Un Précepteur ſonge à ſon intérêt plus qu'à celui de ſon Diſciple, il s'attache à prouver qu'il ne perd pas ſon tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puiſſe montrer quand on veut; il n'importe que ce qu'il lui apprend ſoit utile pourvu qu'il ſe voye aiſément. Il accumule ſans choix, ſans diſcernement, cent fatras dans ſa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer ſa marchandiſe, il l'étale, on eſt content, puis il replie ſon balot & s'en va. Mon éleve n'eſt pas ſi riche, il n'a point de balot

lot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne se voit pas en un moment. Où sont les Observateurs qui sachent saisir au premier coup d'œil les traits qui le caractérisent? Il en est, mais il en est peu, & sur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les questions trop multipliées ennuyent & rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention se lasse, ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hasard. Cette maniere de les examiner est vaine & pédantesque; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours: mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai oui raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ses amis revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener, avec son Gouverneur & lui, dans une plaine où des Ecoliers s'amusoient à guider des cerf-volans. Le pere en passant dit à son fils, *où est le cerf-volant dont voilà l'ombre?* sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit, *sur le grand chemin.* Et en effet, ajoûtoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le soleil & nous. Le pere à ce mot embrasse son fils, & finissant-là son examen, s'en va sans rien dire. Le lendemain il envoya au Gouverneur l'acte d'une pension viagere outre ses appointemens.

Quel homme que ce pere-là, & quel fils lui étoit promis? La question est précisément de l'âge; la réponse est bien simple; mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle suppose! C'est ainsi que l'Eleve d'Aristote apprivoisoit ce Courtier célebre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

FIN

du Livre deuxieme & du Tome premier. Partie Premiere.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME PREMIER

Seconde Partie.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR

JEAN JACQUES ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

Sanabilibus ægrotamus malis : ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.

Senec. de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER

Seconde Partie.

Selon la Copie de

PARIS.

Avec Permiſſion tacite pour le Libraire.

MDCCLXII.

J. D. Schleu. f.

HERMES, Livre III.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE TROISIEME.

QUOIQUE juſqu'à l'adoleſcence tout le cours de la vie ſoit un tems de foibleſſe, il eſt un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant paſſé celui des beſoins, l'animal croiſſant, encore abſolument foible, devient fort par relation. Ses beſoins n'étant pas tous développés, ſes forces actuelles ſont plus que ſuffiſantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il ſeroit très-foible; comme enfant il eſt très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les deſirs, c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces; celui qui peut plus qu'il ne deſire, en a de reſte: il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſiéme état de

l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente; l'opinion ne peut rien ſur lui; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras: non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue: on ne ſongera pas que je parle de mon éleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une veritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'experience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur

leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient gueres moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la difference, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répéte, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel: l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible: mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres; pour s'approprier veritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des inſtructions, des études; & remarquez que ce n'eſt pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'eſt la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ſes bornes, & non-ſeulement un homme ne peut pas tout ſavoir, il ne peut pas même ſavoir en entier le peu que ſavent les autres hommes. Puiſque la contradictoire de chaque pro-

position fausse est une verité, le nombre des verités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les verités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé ; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir ; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une ame inexperimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses ; mais que ce cercle forme encore une sphere immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant ! Ténébres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile ? Que d'abymes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces perilleux sentiers, & tirer devant ses yeux le rideau sacré de la Nature, tremble. Assûre-toi bien premierement de sa tête & de la tienne ; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait spécieux du mensonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, souviens-toi sans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on croit savoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient

servir

ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence; mais ſi-tôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes? commencez par faire enſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné: s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problème de la duplication du cube intereſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui diſtinguent le bien & le mal! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité: maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccéde l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont que remuans; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtingons toujours les penchans qui viennent de la nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le deſir d'être eſtimé ſavant; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intereſſer de près ou de loin. Le deſir inné du bien-être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui fait rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Iſle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr

d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours; il ne s'embarraſſera plus gueres du ſyſtême du monde, des loix de l'attraction, du calcul differenciel: il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Iſle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'Iſle du genre humain c'eſt la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'eſt le ſoleil. Si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres obſervations doivent tomber ſur l'une & ſur l'autre. Auſſi la philoſophie de preſque tous les peuples ſauvages roule-t-elle uniquement ſur d'imaginaires diviſions de la terre & ſur la divinité du ſoleil.

Quel écart! dira-t on, peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement: tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & ſautant aux extrémités de l'univers! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous: dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au-de là, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible: mais comme le monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres operations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe

pas,

pas, il ne fait que lire; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénoménes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les queſtions à ſa portée, & laiſſez-les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la ſcience; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſpheres, des cartes: que de machines! Pourquoi toutes ces repréſentations? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain, pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flâmes: à leur éclat on attend l'aſtre longtems avant qu'il ſe montre: à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace: le voile des ténébres s'efface & tombe: L'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de con-

cert le pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénetrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant ; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bétiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vie du ſpectacle de la Nature ; pour le voir il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une experience qu'il n'a point acquiſe, il faut des ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion compoſée qui réſulte à la fois de toutes ces ſenſations. S'il n'a long tems parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverberation ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens ? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus ? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut en-

entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poëſie. Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair, ſimple & froid: le tems ne viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu ſon inſuffiſance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous donc de lui préſenter à propos les objets; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée, faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voye de la réſoudre.

Dans cette occaſion après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voiſins, après l'avoir laiſſé cauſer là-deſſus tout à ſon aiſe, gardez quelques momens le ſilence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz; je ſonge qu'hier au ſoir le ſoleil s'eſt couché-là, & qu'il s'eſt levé-là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des queſtions n'y répondez point; parlez d'autre choſe. Laiſſez-le à lui-même, & ſoyez ſûr qu'il y penſera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il ſoit bien frappé de quelque verité ſenſible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas aſſez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus ſenſible encore, & ce moyen c'eſt de retourner la queſtion. S'il ne ſait pas comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Eclairciſſez donc la premiere queſtion par l'autre: ou votre éleve eſt ab-

ſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà ſa premiere leçon de coſmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée ſenſible en idée ſenſible, que nous nous familiariſons long-tems avec la même avant de paſſer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre éleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoiſſance du cours du ſoleil & de la figure de la terre: mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous ſavons déjà cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir, car il eſt au cœur de la terre, mais on peut ſur la ſurface marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points & prolongée juſqu'au ciel de part & d'autre, ſera l'axe du monde & du mouvement journalier du ſoleil. Un toton rond tournant ſur ſa pointe répréſente le ciel tournant ſur ſon axe, les deux pointes du toton ſont les deux poles, l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un; je le lui montre à la queue de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit; peu-à-peu l'on ſe familiariſe avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la ſaint Jean; nous l'allons voir auſſi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver: car on ſait que nous ne ſommes pas pareſſeux & que nous nous faiſons un jeu de braver le froid. J'ai ſoin de faire cette ſeconde obſervation dans

dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adreſſe pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh, oh! voilà qui eſt plaiſant! le ſoleil ne ſe leve plus à la même place! Ici ſont nos anciens enſeignemens, & à préſent il s'eſt levé-là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c .... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphere, en prenant le monde pour le monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En géneral ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer. Car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphere armillaire me paroît une machine mal compoſée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans. La terre eſt trop petite, les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, ſont parfaitement inutiles; chaque cercle eſt plus large que la terre; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité qui les fait prendre pour des maſſes circulaires réellement exiſtantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles ſont imaginaires, il ne ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leurs prêtons les nôtres, & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de verités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſynthèſe pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir? Quelquefois on peut réſoudre & com-

compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer. Alors en employant en même tems l'un & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ſes deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la meſure de ſes parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la ſphere & ſe tranſporte ainſi dans les cieux, ramenez-le à la diviſion de la terre & montrez-lui d'abord ſon propre ſéjour.

Ses deux premiers points de géographie ſeront la ville où il demeure & la maiſon de campagne de ſon pere; enſuite les lieux intermédiaires, enſuite les rivieres du voiſinage, enfin l'aſpect du ſoleil & la maniere de s'orienter. C'eſt ici le point de réunion. Qu'il faſſe lui-même la carte de tout cela; carte très-ſimple & d'abord formée de deux ſeuls objets auxquels il ajoute peu-à peu les autres, à meſure qu'il ſait, ou qu'il eſtime, leur diſtance & leur poſition. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, ſans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, ſans qu'il y paroiſſe. S'il ſe trompe, laiſſez-le faire, ne corrigez point ſes erreurs. Attendez en ſilence qu'il ſoit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occaſion favorable, amenez quelque opération qui les lui faſſe ſentir. S'il ne ſe trompoit jamais, il n'apprendroit pas ſi bien. Au reſte, il ne s'agit pas qu'il ſache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en inſtruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles

qu'elles répreſentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui ſert à les dreſſer. Voyez déjà la difference qu'il y a du ſavoir de vos éleves à l'ignorance du mien ! Ils ſavent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas, & je ne mets des verités dans ſa tete que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſeduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long ; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'eſt tout le contraire, & nous n'en avons pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Songez que les paſſions approchent, & que ſi-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paiſible d'intelligence eſt ſi court, il paſſe ſi rapidement, il a tant d'autres uſages néceſſaires, que c'eſt une folie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences, mais de lui don-

donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet ; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité, non pour la raſſaſier : ſur tout quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous accabler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant ; ſûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la derniere importance auſſi-tôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de verités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe développent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes ; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute differente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plupart des hommes, & ſur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des meridiennes. Deux points d'interſection entre

tre les ombres égales du matin & du ſoir, donnent une meridienne excellente pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces meridiennes s'effacent ; il faut du tems pour les tracer ; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu ; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point ſacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti ſur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien ſur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon éleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus ſinguliere encore : c'eſt d'attirer à quelque diſtance, & ſans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuſe ſans que nous puiſſions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer même, aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons à la foire ; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas, c'eſt un Sorcier, car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un Sorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont nous ignorons les cauſes, nous ne nous preſſons de juger de rien, & nous reſtons en repos dans notre ignorance, juſqu'à ce que nous trouvions l'occaſion d'en ſortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de ſorte que l'aiguille

guille traverſe le corps & que la tête faſſe le bec. Nous poſons ſur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard ſuit la clef, préciſément comme celui de la foire ſuivoit le morceau de pain. Obſerver dans quelle direction le canard s'arrête ſur l'eau quand on l'y laiſſe en repos; c'eſt ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à préſent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même ſoir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & ſi-tôt que le Joueur de gobelets a fait ſon tour, mon petit docteur, qui ſe contenoit à peine, lui dit que ce tour n'eſt pas difficile, & que lui-même en fera bien autant: il eſt pris au mot. A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer: en approchant de la table le cœur lui bat; il préſente le pain preſque en tremblant; le canard vient & le ſuit; l'enfant s'écrie & treſſaillit d'aiſe. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'aſſemblée la tête lui tourne, il eſt hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir à ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller; mais ſur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant juſqu'au lendemain compte les minutes avec une riſible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de ſa gloire: il attend l'heure avec peine, il la devance: on vole au rendez-vous; la ſalle eſt déjà pleine. En entrant ſon jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent préceder; le Joueur de gobelets ſe ſurpaſſe, & fait des choſes ſurprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela: il s'agite, il ſue, il reſpire

à

à peine ; il passe son tems à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... nouvelle vicissitude des choses humaines! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit : il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard : à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire: l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en sert avec autant de succès que du sien; il en tire le fer devant tout le monde; autre risée à nos dépens ; puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle & le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il révient, de tourner & il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés

ſont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons ſans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête-homme? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons avec la derniere ſurpriſe qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent; il le refuſe. „ Non, Meſ-„ ſieurs, je n'ai pas aſſez à me louer de vous pour „ accepter vos dons; je vous laiſſe obligés à moi „ malgré vous; c'eſt ma ſeule vengeance. Appre-„ nez qu'il y a de la généroſité dans tous les états; „ je

„ je fais payer mes tours & non mes leçons.

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire ? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils : votre experience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son interêt, & de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse ; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la séverité du maître doit succéder à la complaisance du camarade ; ce changement doit s'amener par dégrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre Bateleur-Socrate ; à peine osons-nous lever les yeux sur lui: Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuse & se complaît longtems à celui du canard, en nous regardant souvent d'un air assez fier. Nous savons tout & nous ne soufflons pas. Si mon éleve osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule! Que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgraces, soyez sûr qu'il n'en reviendra

de long-tems un second. Que d'apprêts, direz-vous! j'en conviens; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de meridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous ſuivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes: de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue; l'air eſt donc capable de réſiſtance: enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids: de-là le baro-

metre,

metre, le syphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la statique & de l'hydrostatique se trouvent par des experiences tout aussi grossieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de physique experimentale. Tout cet appareil d'instrumens & de machines me déplaît. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'experience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'instrument qui doit la verifier. J'aime mieux que nos instrumens ne soient point si parfaits & si justes; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des operations qui doivent en résulter. Pour ma premiere leçon de statique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers sur le dos d'une chaise, je mesure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; & le tirant ou le poussant autant qu'il est nécessaire, je trouve enfin que l'équilibre résulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déjà mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi-même, que de celles qu'on tient des enseignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instrumens,

que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauſſé, ſervi par ſes gens, & traîné par ſes chevaux, perd à la fin la force & l'uſage de ſes membres. Boileau ſe vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des ſciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus ſenſible de ces lentes & laborieuſes recherches, eſt de maintenir, au milieu des études ſpéculatives, le corps dans ſon activité, les membres dans leur ſoupleſſe, & de former ſans ceſſe les mains au travail & aux uſages utiles à l'homme. Tant d'inſtrumens inventés pour nous guider dans nos experiences & ſuppléer à la juſteſſe des ſens, en font négliger l'exercice. Le graphometre diſpenſe d'eſtimer la grandeur des angles ; l'œil qui meſuroit avec préciſion les diſtances, s'en fie à la chaîne qui les meſure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits ; à force raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il falloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je par-

parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philoſophie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adoleſcence; mais ſans les faire entrer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs experiences ſe lient l'une à l'autre par quelque ſorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puiſſent les placer par ordre dans leur eſprit, & ſe les rappeller au beſoin; car il eſt bien difficile que des faits, & même des raiſonnemens iſolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de priſe pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus ſenſibles; & accoutumez votre éleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raiſons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poſer en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis: pourquoi cette pierre eſt-elle tombée?

Quel enfant reſtera court à cette queſtion? Aucun, pas même Emile, ſi je n'ai pris grand ſoin de le préparer à n'y ſavoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle eſt peſante; & qu'eſt-ce qui eſt peſant? c'eſt ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe? Ici mon petit philoſophe eſt arrêté tout de bon. Voilà ſa premiere leçon de phyſique ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce ſera toujours une leçon de bon-ſens.

A meſure que l'enfant avance en intelligence, d'autres conſiderations importantes nous obligent à plus de choix dans ſes occupations. Si-tôt qu'il par-

vient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, si-tôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il est en état de sentir la difference du travail à l'amusement, & de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne-heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir: la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répeter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéresser les enfans, surtout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins ils les prévoyent, leur intelligence est déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'usage de la société ne doit point si-tôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas en état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux

d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſûre qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun interet à ce prétendu profit qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne fera peut-être jamais d'uſage, vous lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il ſoit docile étant petit; c'eſt vouloir qu'il ſoit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites ſans ceſſe: *tout ce que je vous demande eſt pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous faſſiez ou non ce que j'exige? C'eſt pour vous ſeul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux diſcours que vous lui tenez maintenant pour le rendre ſage, vous préparez le ſuccès de ceux que lui tiendra quelque jour un viſionnaire, un ſouffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute eſpece pour le prendre à ſon piége, ou pour lui faire adopter ſa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité; mais faut-il, & ſe peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de ſavoir? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui eſt utile à ſon âge, & vous verrez que tout ſon tems ſera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit

ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plutôt; car nos vrais maîtres ſont l'experience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous ſommes parvenus à donner à notre éleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande priſe de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif à ſon âge, & qu'il en voit clairement le rapport à ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit à leur portée, & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur eſt utile, ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon? Voilà déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie: voilà la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va demander avant que de la réſoudre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre éleve. Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre experience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire; *à quoi cela eſt-il bon?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt perdu: mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon éleve? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée: ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne ſont en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre; c'eſt à lui de le deſirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui,

vous

vous ſerez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire; *en quoi ce que vous me demandez eſt-il utile à ſavoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'uſage de ce qu'il apprend, ſi-tôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſement qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui ſans ſcrupule : je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bien-tôt l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je n'aime point les explications en diſcours; les jeunes gens y ſont peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les choſes, les choſes! Je ne répeterai jamais aſſez que nous donnons trop de pouvoir aux mots: avec notre éducation babillarde, nous ne faiſons que des babillards.

Suppoſons que, tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du ſoleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi ſert tout cela. Quel beau diſcours je vais lui faire ! De combien de choſes je ſaiſis l'occaſion de l'inſtruire en répondant à ſa queſtion, ſur-tout ſi nous avons des témoins de notre entretien ! * Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat,

* J'ai ſouvent remarqué que dans les doctes inſtructions qu'on donne aux enfans, on ſonge moins à ſe faire écouter d'eux que des grandes perſonnes qui ſont préſentes. Je ſuis très-ſûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'obſervation ſur moi-même.

mat, des mœurs des differens peuples, de l'uſage du calendrier, de la ſupputation du retour des ſaiſons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de ſe conduire ſur mer & de ſuivre exactement ſa route ſans ſavoir où l'on eſt. La politique, l'hiſtoire naturelle, l'aſtronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces ſciences, & un grand deſir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une ſeule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi ſert de s'orienter; mais il n'oſe, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux ſon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainſi ſe pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus ruſtiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laiſſer perorer tout ſeul. Cherchons une ſolution plus groſſiere; mon appareil ſcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obſervions la poſition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par ſon importune queſtion, *à quoi ſert cela?* Vous avez raiſon, lui dis-je, il y faut penſer à loiſir, & ſi nous trouvons que ce travail n'eſt bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amuſemens utiles. On s'occupe d'autre choſe, & il n'eſt plus queſtion de géographie du reſte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner: il ne demande pas mieux; pour courir les enfans ſont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons,

nous

nous ne savons plus où nous sommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems se passe, la chaleur vient; nous avons faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour déliberer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci, & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet; mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

Emile, en nage, & pleurant à chaudes larmes.

Je n'en sais rien: je suis las; j'ai faim: j'ai soif; je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvois déjeûner de mes larmes? il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il?

Emile.

Il est midi, & je suis à jeûn.

Jean-Jaques.

Cela est vrai; il est midi, & je suis à jeûn.

Emile.

Oh! que vous devez avoir faim!

Jean-

Jean-Jaques.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci?...

Emile.

Oui; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition.....

Emile.

Oh! mon bon ami!

Jean-Jaques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit.....

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conſéquent Montmorenci doit être.....

Emile.

Au ſud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le ſud?

Emile.

Comment faire?

Jean-Jacques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Emile.

Cela eſt vrai; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh! voilà le ſud, voilà le ſud! ſûrement Montmorenci eſt de ce côté; cherchons de ce côté.

Jean-Jacques.

Vous pouvez avoir raiſon ; prenons ce ſentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner ; allons dîner ; courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera ; peu importe, pourvû que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée ; au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'élevé ; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment ſe faiſoit l'encre. Je lui diſois que ſa noirceur ne venoit que d'un fer très-diviſé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma queſtion que je lui avois appriſe : me voilà fort embarraſſé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maiſon, & d'autre vin à huit ſols chez un marchand de

de vin. Je pris dans un petit flacon de la diſſolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux differens vins *, je lui parlai ainſi.

On falſifie pluſieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne ſont. Ces falſifications trompent l'œil & le goût ; mais elles ſont nuiſibles, & rendent la choſe falſifiée pire, avec ſa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falſifie ſur-tout les boiſſons & ſur-tout les vins, parce que la tromperie eſt plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falſification des vins verds ou aigres ſe fait avec de la litarge : la litarge eſt une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un ſel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui eſt un poiſon pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin ſuſpect, de ſavoir s'il eſt litargiré où s'il ne l'eſt pas. Or voici comment je raiſonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas ſeulement de l'eſprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire auſſi.

L'acide a du rapport aux ſubſtances métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, tel par exemple que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels

* A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précéde ſert beaucoup à le rendre attentif;

ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus tenu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb * ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paiſiblement ** avec l'acide, le tout reſtera diſſout, & il ne ſe fera aucune précipitation.

Enſuite je verſai de ma liqueur alcaline ſucceſſivement dans les deux verres: celui du vin de la maiſon reſta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falſifié qui empoiſonne. Cela ſe découvre par les mêmes connoiſſances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui ſait bien comment

---

* Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne ſoient pas tous litargirés, ſont rarement exempt de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands ſont garnis de ce métal, & que le vin qui ſe répand dans la meſure en paſſant & ſéjournant ſur ce plomb en diſſout toujours quelque partie. Il eſt étrange qu'un abus ſi manifeſte & ſi dangereux ſoit ſouffert par la police. Mais il eſt vrai que les gens aiſés ne buvant gueres de ces vins-là ſont peu ſujets à en être empoiſonnés.

** L'acide végétal eſt fort doux. Si c'étoit un acide mineral & qu'il fût moins étendu, l'union ne ſe feroit pas ſans effervescence.

ment se fait l'encre, fait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sotise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette experience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliquée ; ces autres mots *mal-sain*, *poison*, n'avoient même aucun sens pour lui, il étoit là-dessus dans le cas de l'historien du Médecin Philippe ; c'est le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'appercevons pas la liaison, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis sont nuls pour nous : il est impossible de nous interesser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore si on ne les désire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile ; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des interêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui

parlez que de ce dont il voit dès-à-préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la courſe, auſſi-tôt qu'il commence à raiſonner: j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalouſie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année ſuivante; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le foſſé que vous ſautiez, le fardeau que vous portiez; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi ſans le rendre jaloux de perſonne; il voudra ſe ſurpaſſer, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il ſoit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas. On dit qu'Hermès grava ſur des colonnes les élemens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y ſeroient conſervées par tradition. Des cerveaux bien préparés ſont les monumens où ſe gravent le plus ſûrement les connoiſſances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparſes dans tant de livres? de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir, intereſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette ſituation eſt trouvée,

vée, elle eſt décrite, & ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de verité & de ſimplicité. Puis qu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Emile : ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliothéque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre? Eſt-ce Ariſtote, eſt-ce Pline, eſt-ce Buffon ? Non ; c'eſt Robinſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon iſle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtance, à ſa conſervation, & ſe procurant même une ſorte de bien-être; voilà un objet intereſſant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réaliſons l'iſle déſerte qui me ſervoit d'abord de comparaiſon. Cet état n'eſt pas, j'en conviens, celui de l'homme ſocial; vraiſemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'eſt ſur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus ſûr moyen de s'élever au-deſſus des préjugés, & d'ordonner ſes jugemens ſur les vrais rapports des choſes, eſt de ſe mettre à la place d'un homme iſolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à ſa propre utilité.

Ce roman, débarraſſé de tout ſon fatras, commençant au naufrage de Robinſon près de ſon iſle, & finiſſant à l'arrivée du vaiſſeau qui vient l'en tirer, ſera tout à la fois l'amuſement & l'inſtruction d'Emile durant l'époque dont il eſt ici queſtion. Je veux

que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chevres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiette des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son heros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant pressé de se faire un magasin pour son isle, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, & ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui suffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mene à la recherche des arts d'industrie, & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la société, & la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connoît que le besoin physique, cha-

que

que homme ſe ſuffit à lui-même; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre éleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux differens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers ſe proportionne au beſoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillant uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; &

comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage; mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona niſi quibus populus inviderit* *.

Que deviendront vos éleves, ſi vous leur laiſſez adopter ce ſot préjugé, ſi vous le favoriſez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ſerrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la veritable valeur des choſes, quand ils verront par-tout le prix de fantaiſie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la choſe coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laiſſerez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reſte de leur éducation; malgré vous ils ſeront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de ſoins.

Emile ſongeant à meubler ſon iſle, aura d'autres manieres de voir. Robinſon eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-reſpectable, & l'autre un petit charlatan.

„ Mon fils eſt fait pour vivre dans le monde; il „ ne vivra pas avec des ſages, mais avec des ſots; „ il faut donc qu'il connoiſſe leurs folies, puiſque „ c'eſt par elles qu'ils veulent être conduits. La „ connoiſſance réelle des choſes peut être bonne, „ mais celle des hommes & de leurs jugemens vaut „ encore mieux; car dans la ſociété humaine le plus „ grand inſtrument de l'homme eſt l'homme, & le „ plus ſage eſt celui qui ſe ſert le mieux de cet in-

„ ſtrument,

* Petron.

„ ſtrument. A quoi bon donner aux enfans l'idée
„ d'un ordre imaginaire tout contraire à celui qu'ils
„ trouveront établi, & ſur lequel il faudra qu'ils ſe
„ reglent ? Donnez-leur premierement des leçons
„ pour être ſages, & puis vous leur en donnerez
„ pour juger en quoi les autres ſont foux.

Voilà les ſpécieuſes maximes ſur leſquelles la fauſſe prudence des peres travaille à rendre leurs enfans eſclaves des préjugés dont ils les nourriſſent, & jouets eux-mêmes de la tourbe inſenſée dont ils penſent faire l'inſtrument de leurs paſſions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choſes il faut connoître avant lui! l'homme eſt la derniere étude du ſage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant! Avant de l'inſtruire de nos ſentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : eſt-ce connoître une folie que de la prendre pour la raiſon? Pour être ſage, il faut diſcerner ce qui ne l'eſt pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne ſait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs? C'eſt un mal de ſavoir ce qu'ils penſent, quand on ignore ſi ce qu'ils penſent eſt vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que ſont les choſes en elles-mêmes; & vous lui apprendrez après ce qu'elles ſont à nos yeux : c'eſt ainſi qu'il ſaura comparer l'opinion à la verité, & s'élever au deſſus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui reſſemble. Mais ſi vous commencez par l'inſtruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, aſſurez-vous que, quoique vous puiſſiez faire, elle deviendra la ſienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ſes jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que juſqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve, il auroit eu trop de bon-ſens

pour m'entendre ; ſes relations avec ſon eſpece ne lui ſont pas encore aſſez ſenſibles pour qu'il puiſſe juger des autres par lui. Il ne connoît d'Etre humain que lui ſeul, & même il eſt bien éloigné de ſe connoître : mais s'il porte peu de jugemens ſur ſa perſonne, au moins il n'en porte que de juſtes. Il ignore quelle eſt la place des autres ; mais il ſent la ſienne & s'y tient. Au lieu des loix ſociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la néceſſité. Il n'eſt preſque encore qu'un être phyſique ; continuons de le traiter comme tel.

C'eſt par leur rapport ſenſible avec ſon utilité, ſa ſûreté, ſa conſervation, ſon bien-être qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainſi le fer doit être à ſes yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe ; un pâtiſſier eſt ſur-tout, à ſes yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Academie des Sciences pour le moindre confiſeur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles ; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems ſans en être eſclave ; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des paſſions qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin *. En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me don-

* Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent régler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame ; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoît toujours.

nois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au veritable, un enfant ſi different des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſiderations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au meme renverſement dans l'eſtime des hommes; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'uſage des hommes; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable, eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les veritables regles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture: je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſiéme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-deſſus de ſon Robinſon? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres?

tres? Il ſe dira; tous ces gens-là ſont ſottement ingénieux: on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur ſervent à quelque choſe, tant ils inventent d'inſtrumens pour s'en paſſer. Pour exercer un ſeul art ils ſont aſſervis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adreſſe; nous nous faiſons des outils que nous puiſſions porter partout avec nous. Tous ces gens ſi fiers de leurs talens dans Paris ne ſauroient rien dans notre iſle, & ſeroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adreſſe des mains de notre éleve; mais conſiderez quelle direction nous donnons à ſes curioſités enfantines; conſiderez le ſens, l'eſprit inventif, la prévoyance, conſiderez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra ſavoir la raiſon de tout: d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par ſuppoſition; il refuſeroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiſſance anterieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un reſſort, il voudra ſavoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit aſſembler les piéces d'un coffre, il voudra ſavoir comment l'arbre a été coupé. S'il travail lui-même, à chaque outil dont il ſe ſert il ne manquera pas de ſe dire; ſi je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un ſemblable ou pour m'en paſſer?

Au reſte une erreur difficile à éviter dans les occupations pour leſquelles le maître ſe paſſionne, eſt de ſuppoſer toujours le même goût à l'enfant; gardez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfant doit être tout à la choſe; mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâche & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'a-

d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir; l'occuper enfin de maniere que non-ſeulement il ſe ſente utile à la choſe, mais qu'il s'y plaiſe à force de bien comprendre à quoi ſert ce qu'il fait.

La ſociété des arts conſiſte en échanges d'induſtrie, celle du commerce en échanges de choſes, celle des banques en échanges de ſignes & d'argent; toutes ces idées ſe tiennent, & les notions élémentaires ſont déjà priſes; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reſte maintenant qu'à généraliſer ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu ſenſible par les détails d'hiſtoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de ſciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du tranſport ſelon l'éloignement des lieux, ſelon la ſituation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle ſociété ne peut exiſter ſans échange, nul échange ſans meſure commune, & nulle meſure commune ſans égalité. Ainſi toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, ſoit dans les hommes, ſoit dans les choſes.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien differente de l'égalité naturelle, rend néceſſaire le droit poſitif, c'eſt-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoiſſances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées: il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui ſe rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choſes, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'eſt qu'un terme de comparaiſon pour la valeur des choſes de differentes eſpeces, & en ce ſens la monnoie eſt le vrai lien de la ſociété; mais tout peut être monnoie; autrefois

trefois le bétail l'étoit, des coquillages le ſont encore chez pluſieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suéde, l'or & l'argent le ſont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à tranſporter, ont été généralement choiſis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la meſure ou le poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la piéce ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des choſes de differentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabricant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger à cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle ſomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auſſi la même ſomme d'argent, il s'enſuit que le marchand recevant ce bled pour ſon drap fait un échange équitable. Ainſi c'eſt par la monnoie que les biens d'eſpeces diverſes deviennent commenſurables, & peuvent ſe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inſtitution. En toute choſe il importe de bien expoſer les uſages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les ſignes font négliger les choſes, comment de la monnoie ſont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-ſeulement en philoſophes, mais en hommes ſages, & vous prétendriez leur faire

re entendre ce que peu de philoſophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſans ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un éleve, ſans jamais quitter les rapports réels & materiels qui ſont à ſa portée, ni ſouffrir qu'il s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile durant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaiſir & de fête a quelque choſe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eſt pas accoutumé. Je preſſens l'effet de tout cela ſur mon jeune éleve. Tandis que le repas ſe prolonge, tandis que les ſervices ſe ſuccédent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de ſon oreille, & je lui dis: par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé tout ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots! A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abatues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiéte. Tandis que les philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilà lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin; il m'interroge, je refuſe de répondre, je le renvoie à un autre tems; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire,

boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à ſon aiſe. Quel objet pour ſa curioſité! quel texte pour ſon inſtruction! Avec un jugement ſain que rien n'a pu corrompre, que penſera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été miſes à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui préſenter en pompe à midi ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa garde-robe?

Epiez avec ſoin les concluſions ſecrettes qu'il tire en ſon cœur de toutes ſes obſervations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le ſuppoſe, il peut être tenté de tourner ſes réflexions dans un autre ſens, & de ſe regarder comme un perſonnage important au monde, en voyant tant de ſoins concourir pour apprêter ſon dîner. Si vous preſſentez ce raiſonnement, vous pouvez aiſément le prévenir avant qu'il le faſſe, ou du moins en effacer auſſi-tôt l'impreſſion. Ne ſachant encore s'approprier les choſes que par une jouiſſance materielle, il ne peut juger de leur convenance ou diſconvenance avec lui que par des rapports ſenſibles. La comparaiſon d'un dîner ſimple & ruſtique préparé par l'exercice, aſſaiſonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec ſon feſtin ſi magnifique & ſi compaſſé, ſuffira pour lui faire ſentir que tout l'appareil du feſtin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & ſon eſtomac ſortant tout auſſi content de la table du payſan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller veritablement ſien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaiſir; auquel avez-vous remarqué le plus de joie? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur? lequel a

duré

duré le plus long-tems ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices? Cependant voyez la difference: ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan; ſon vin noir & groſſier, mais déſalterant & ſain, eſt du crû de ſa vigne; le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante: nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'Univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance? qu'y avoit-il-là qui fût fait pour vous? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore; car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouiſſance eût achevé de vous l'ôter: vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Emile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin; où dînerons-nous aujourd'hui? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent ſi joieuſement, & nous donnent de ſi bonne crême? Le choix d'Emile n'eſt pas douteux; car il n'eſt ni babillard ni vain; il ne peut ſouffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaiſent point; mais il eſt toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort

les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens *. Chemin faiſant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne ſongent guere à nos plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un ſujet, ſeront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaura bien les varier au beſoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occaſions qu'on leur offre de ſe montrer. On n'imaginera pas que dans l'eſpace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puiſſions donner à l'enfant le plus heureuſement né, une idée de tous les arts & de toutes les ſciences naturelles, ſuffiſante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faiſant ainſi paſſer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoiſſances bornées, mais juſtes, eſt de les lui montrer par leurs liaiſons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans ſon eſtime, & de pré-

* Le goût que je ſuppoſe à mon éleve pour la campagne eſt un fruit naturel de ſon éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en eſt moins fêté que d'autres enfans; par conſéquent il ſe plaît moins avec elles & ſe gâte moins dans leur ſociété dont il n'eſt pas encore en état de ſentir le charme. Je me ſuis gardé de lui apprendre à leur baiſer la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur ſont dûs: je me ſuis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raiſon ne fût à ſa portée, & il n'y a point de bonne raiſon pour un enfant de traiter un ſexe autrement que l'autre.

prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un savant homme; l'autre est un homme judicieux, & vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir, est moins la science que le jugement.

Quoiqu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses differens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde periode, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous: nous nous sommes élancés dans les cieux; nous avons mesuré la terre; nous avons recueilli les loix de la Nature; en un mot, nous avons parcouru l'isle entiere; maintenant nous revenons à nous; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer!

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de toute espece, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres; & peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs.

Ainſi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont a ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux ; mais vu la difference de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & ſeront mal ſervis. Formons une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux ; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous ; chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences ; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſerable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter ; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire ? En ſortant de l'état de Nature, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la Nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu-à-peu dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété.

Emile

Emile voit que pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires, & qui sont en leur pouvoir. Je l'amene aisément à sentir le besoin de ces échanges, & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive; disoit un malheureux auteur satyrique au Ministre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécessité*, lui répartit froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente pour un Ministre, eût été barbare & fausse en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puisque de toutes les aversions que nous donne la Nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie & à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort & juste sans vertu! S'il est quelque miserable état au monde, où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire, & où les citoyens soient fripons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai gueres plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave; qu'un Grand n'est pas

plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les beſoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans ſa miſere les préjugés de ſa naiſſance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute reſſource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot: *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le Riche devient pauvre, le Monarque devient ſujet: les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiécle des révolutions *. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire: Il n'y a de caracteres inéfaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce

* Je tiens pour impoſſible, que les grandes Monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône; moi je le mépriſe; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt Roi: mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul, il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne régne pas; que l'heritier du poſſeſſeur de trois Royaumes, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le Public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paye que de ſon bien. Mais mon pere, en le gagnant, a ſervi la ſociété! Soit;

Soit ; il a payé ſa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que ſi vous fuſſiez né ſans bien, puiſque vous êtes né favoriſé. Il n'eſt point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun ſe devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut tranſmettre à ſon fils le droit d'être inutile à ſes ſemblables ; or c'eſt pourtant ce qu'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant ſes richeſſes, qui ſont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne differe guere, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien ; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail ; il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave : car celui-ci tient à ſon champ dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais par-tout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait ; il emporte ſes bras & s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme ; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je ne dis pas à Emile, apprends l'a-

gri-

griculture; il la fait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers; c'eſt par eux qu'il a commencé; c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes peres; mais ſi tu perds cet heritage, ou ſi tu n'en as point, que faire? Apprends un métier.

Un métier à mon fils! mon fils artiſan! Monſieur, y penſez-vous? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems, & quoique vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abbaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout évenement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croyent beaucoup faire: ils ne font rien; parce que

les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il perira de miſere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſere, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'artiſte; ſi vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous ſervira tout cela, quand juſtement dégoûté du monde vous dédaignerez les moyens, ſans leſquels on n'y peut réuſſir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes: voilà qui va fort bien; mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux miniſtres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre: ſoit, mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon? Oh! qu'il n'en va pas ainſi! Il faut être de l'Académie; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte; c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des ſuiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématique, ou de langue, ou de muſique, ou de deſſein? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être

tre charlatan qu'habile, & que ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaiſſement? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-deſſus des préjugés, arbitres de votre ſort? Comment mépriſerez-vous la baſſeſſe & les vices dont vous avez beſoin pour ſubſiſter? Vous ne dépendiez que des richeſſes, & maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre eſclavage, & le ſurcharger de votre miſere. Vous voilà pauvre ſans être libre; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame & non le corps, ſi vous recourez au beſoin, à vos mains & à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les manéges deviennent inutiles; la reſſource eſt toujours prête au moment d'en uſer; la probité, l'honneur ne ſont plus un obſtacle à la vie; vous n'avez plus beſoin d'être lâche & menteur devant les grands, ſouple & rampant devant les fripons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui eſt à peu près la même choſe quand on n'a rien: l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flater, point de ſuiſſe à fléchir, point de courtiſanne à payer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que des coquins ménent les grandes affaires; peu vous importe: cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obſcure, d'être honnête-homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez ap-

appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage; compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîné: si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours: vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste: ce n'est pas perdre son tems que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur comme le gentilhomme de Locke; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres. A ces professions près, & celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point: mais passons, j'avois tort; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses, & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête; mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célèbre Auteur de ce siécle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espece, par ce téméraire en-

gage-

gagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit, en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Si-tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles ou sujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans & sur-tout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas-âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zéle apparent

parent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer auſſitôt. Tel entend un tambour & ſe croit Général ; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun eſt tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit eſtimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & deſſiner ſon maître, ſe mit dans la tête d'être peintre & deſſinateur. Dès l'inſtant qu'il eut formé cette réſolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau ; qu'il ne quittera de ſa vie. Sans leçons & ſans régles il ſe mit à deſſiner tout ce qui lui tomboit ſous la main. Il paſſa trois ans entiers collé ſur ſes barbouillages, ſans que jamais rien pût l'en arracher que ſon ſervice, & ſans jamais ſe rebuter du peu de progrès que de médiocres diſpoſitions lui laiſſoient faire. Je l'ai vu durant ſix mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on ſuffoquoit au paſſage, aſſis, ou plutôt cloué tout le jour ſur ſa chaiſe, devant un globe, deſſiner ce globe, le redeſſiner, commencer & recommencer ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-boſſe aſſez bien pour être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſéverance ſupplée au talent ; il a atteint ce terme, & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête-garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs ; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la difference entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes dif-

diſpoſitions; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître: les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Emile; & ſon apprentiſſage eſt déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez-vous qu'il faſſe? Il eſt prêt à tout: il ſait déjà manier la bêche & la houe; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui ſont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent, & il a ſur ce point un grand avantage par-deſſus tous, c'eſt d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, ſans peine, toutes ſortes d'attitudes, & prolonger, ſans effort, toutes ſortes de mouvemens. De plus, il a les organes juſtes & bien exercés; toute la méchanique des arts lui eſt déjà connue. Pour ſavoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude; & l'habitude ne ſe gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reſte à faire, donnera-t-il donc aſſez de tems pour s'y rendre diligent? Ce n'eſt plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à ſon ſexe, & au jeune homme un métier qui convienne à ſon âge. Toute profeſſion ſédentaire & caſaniere, qui efféminе & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aſpira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le ſexe pour lequel il n'eſt pas fait.

fait *. L'aiguille & l'épée ne ſauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En ſuppoſant les eunuques néceſſaires, je trouve les Orientaux bien foux d'en faire exprès. Que ne ſe contentent-ils de ceux qu'a fait la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire; il eſt fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure; & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui déshonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature: corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-ſains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers perilleux. Ils exercent à la fois la force & le courage; ils ſont propres aux hommes ſeuls, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis
Vellera..... †

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triſte

* Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens: les habits des hommes ſe faiſoient dans la maiſon par les femmes.
† Juven. Sat. II.

te que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois; dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers. Eh! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits; puis crie à ta ſœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point-croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le ſens; mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, ſi-tôt qu'on ſe rira des honnêtes-gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes; il ſuffit de n'en eſtimer aucune au-deſſous de ſoi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les profeſſions de même rang? Les travaux des métaux ſont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne

m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ferrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans sa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers se fassent; mais qui peut choisir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point-là d'opinion: sur ce point les sens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions, dont les ouvriers, sans industrie & presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tisserands, les faiseurs de bas, les scieurs de pierre; à quoi sert d'employer à ces métiers des hommes de sens? c'est une machine qui en mene une autre.

Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon éleve, est celui de ménuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine; il exige, dans l'ouvrier de l'adresse & de l'industrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne sont pas exclus.

Que si par hazard le génie de votre éleve étoit décidément tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Emile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui; car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, & nous ne prétendrons point être traités en Messieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le sont pas pour rire: pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon? Le Czar Pierre étoit charpentier au chan-

chantier, & tambour dans ſes propres troupes: penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Emile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre Comment ferons-nous donc? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples ; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie, que de nous élever à l'état de ménuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous allions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres ; & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos ſoins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que par un ancien uſage de la Maiſon Ottomane, le Grand-Seigneur eſt obligé de travailler de ſes mains, & chacun ſait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il diſtribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eſt payé ſelon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de

mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation ; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Emile, préſervons ſes mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait*; mais n'ajoutez point, *qui eſt-ce qui a fait cela?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ai fait*; ajoutez froidement; *vous ou un autre, il n'importe; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils ſait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il ſait: s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche ſait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſur-tout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En gé-

général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe; on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : ils paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il fait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne paſſe maître ; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifference pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Emile ne ſera pas long-tems ouvrier, ſans reſſentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui ſont à ſa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres, il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des queſtions ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la ſociété, puiſqu'il eſt homme. Mais vous, que faites-*

vous donc pour elle? Que diroit à cela un beau gouverneur? je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-mêmes une réponſe dont vous ſoyez content. En attendant j'aurai ſoin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant; il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible; c'eſt-à-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprê-

précie mal, eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou ; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complexes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif ; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la difference, mais elle eſt grande. Jamais la Nature ne nous trompe ; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuillier à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie : *Ah ! cela me brûle !* Il éprouve une ſenſation très-vive ; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe ; le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiéde une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. s'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon

jugement étant purement passif, il est impossible qu'il le trompe; mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'experience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages passant entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préferablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'eloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout son horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé, la sensation est vraie; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un bâton brisé, & il dit vrai; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux: pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens,

mens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre; nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper; nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais ? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la verité ? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque verité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonges; & très-ſûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais? C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifference pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je sors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choisit ses instrumens & les régle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la difference entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts; c'est un sauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitans; & vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos experiences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-tems verifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à verifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, & cette idée sera toujours conforme à la verité. Telle est la sorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troisiéme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonspection dont peu de maîtres sont capables, & sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'est pas-là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une verité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir

vrir toujours la verité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſi-tôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premierement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſûrement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Emile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos jugemens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par experience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand ſoin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponſe qu'il n'en ſoit content lui-même; & il eſt difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de ſavoir la verité des choſes; mais ſeulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous ſerions bien plus confus de nous payer d'une raiſon qui n'eſt pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne ſais*, eſt un mot qui nous va ſi bien à tous deux, & que nous répetons ſi ſouvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais ſoit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne ſais*, ma réplique eſt la même; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, eſt fixé dans une ſituation perdendiculaire. Pour ſavoir s'il eſt briſé, comme il le paroît, que de choſes n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main?

1°. D'a-

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la briſure tourne comme nous. C'eſt donc notre œil ſeul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb ſur le bout du bâton qui eſt hors de l'eau, alors le bâton n'eſt plus courbe, le bout voiſin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redreſſé le bâton ?

3°. Nous agitons la ſurface de l'eau, nous voyons le bâton ſe plier en pluſieurs pieces, ſe mouvoir en zigzag, & ſuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau ſuffit-il pour briſer, amollir & fondre ainſi le bâton?

4°. Nous faiſons écouler l'eau, & nous voyons le bâton ſe redreſſer peu-à-peu à meſure que l'eau baiſſe. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'eſt donc pas vrai que la vûe nous trompe, puiſque nous n'avons beſoin que d'elle ſeule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Suppoſons l'enfant aſſez ſtupide pour ne pas ſentir le réſultat de ces experiences; c'eſt alors qu'il faut appeller le toucher au ſecours de la vûe. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laiſſez-le dans ſa ſituation; & que l'enfant y paſſe la main d'un bout à l'autre, il ne ſentira point d'angle: le bâton n'eſt donc pas briſé.

Vous me direz qu'il n'y a pas ſeulement ici des jugemens; mais des raiſonnemens en forme. Il eſt vrai; mais ne voyez-vous pas que ſi-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un raiſonnement. La conſcience de toute ſenſation eſt une propoſition, un jugement. Donc ſi-tôt que l'on compare une ſenſation à une autre, on raiſonne. L'art de juger & l'art de raiſonner, ſont exactement le même. Emi-

Emile ne ſaura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point diſſéqué d'inſectes; il n'aura point compté les taches du ſoleil; il ne ſaura ce que c'eſt qu'un microſcope & un téleſcope. Vos doctes éleves ſe moqueront de ſon ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de ſe ſervir de ces inſtrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas ſi-tôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croiſés, & qu'il croye ſentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne ſoit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront, je penſe, pour marquer nettement le progrès qu'a fait juſqu'ici l'eſprit de mon éleve, & la route par laquelle il a ſuivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choſes que j'ai fait paſſer devant lui. Vous craignez que je n'accable ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances. C'eſt tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la verité; mais longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-méme, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit réſulter une vigueur d'eſprit, ſemblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, eſt qu'on n'avance qu'à proportion de ſes forces. L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement

ment s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſçu, en s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

Emile a peu de connoiſſances, mais celle qu'il a ſont veritablement ſiennes; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſi non inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la verité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoiſſances naturelles & purement phyſiques. Il ne ſait pas même le nom de l'hiſtoire, ni ce que c'eſt que métaphyſique & morale. Il connoît les rapports eſſentiels de l'homme aux choſes, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il ſait peu généraliſer d'idées, peu faire d'abſtractions. Il voit des qualités communes à certains corps ſans raiſonner ſur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abſtraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoît la quantité abſtraite à l'aide des ſignes de l'algébre. Ces figures & ces ſignes ſont les ſupports de ces abſtractions, ſur leſquels

quels ſes ſens ſe repoſent. Il ne cherche point à connoître les choſes par leur nature, mais ſeulement par les relations qui l'intéreſſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt étranger que par rapport à lui; mais cette eſtimation eſt exacte & ſûre. La fantaiſie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eſt plus utile, & ne ſe départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile eſt laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui groſſit jamais les dangers; il eſt ſenſible à peu de maux, & il ſait ſouffrir avec conſtance, parce qu'il n'a point appris à diſputer contre la deſtinée. A l'égard de la mort, il ne ſait pas encore bien ce que c'eſt; mais accoutumé à ſubir ſans réſiſtance la loi de la néceſſité, quand il faudra mourir, il mourra ſans gémir & ſans ſe débattre; c'eſt tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choſes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui ſe rapporte à lui-même. Pour avoir auſſi les vertus ſociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que ſon eſprit eſt tout prêt à recevoir.

Il ſe conſidere ſans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne penſent point à lui. Il n'exige rien de perſonne, & ne croit rien devoir à perſonne. Il eſt ſeul dans la ſociété humaine, il ne compte que ſur lui ſeul. Il a droit auſſi plus qu'un autre de compter ſur lui-même, car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſ-

l'esprit juste & sans préjugés, le cœur libre & sans passions. L'amour-propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vêcu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinziéme année ait perdu les précédentes?

Fin du troisiéme Livre.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE QUATRIEME.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre! le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre: bientôt nous ne le pouvons plus; &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reſte, ſont conſumés par le ſommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute eſpece. La vie eſt courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons preſque point pour la goûter. L'inſtant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiſſance, la vie eſt toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois: l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre; l'une pour

l'eſpece, & l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, ſans doute; mais l'analogie exterieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal; les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du ſexe gardent cette conformité toute leur vie; ils ſont toujours de grands enfans: & les femmes ne perdant point cette même conformité, ſemblent, à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en général n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance. Il en ſort au tems preſcrit par la Nature, & ce moment de criſe bien qu'aſſez court, a de longues influences.

Comme le mugiſſement de la mer précéde de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes: une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile: c'eſt un lion dans ſa fiévre; il méconnoit ſon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd: il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une

ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité: il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir: il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes; les vents ſont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parlé; c'eſt ici que l'homme naît veritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une veritable importance. Cette époque, où finiſſent les éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer: mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'eſt controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſûrement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce qu'il eſt dans la nature de l'homme d'avoir des paſſions, on alloit conclurre que toutes les paſſions que nous ſentons en nous, & que nous voyons dans les autres, ſont naturelles? Leur ſource eſt naturelle, il eſt vrai; mais mille ruiſſeaux étrangers l'ont groſſie; c'eſt un grand fleuve qui s'accroît ſans ceſſe, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ſes premieres eaux. Nos paſſions naturelles ſont très-bornées; elles ſont les inſtrumens de notre liberté, elles tendent à nous conſerver. Toutes celles qui nous ſubjuguent & nous détruiſent, nous viennent d'ailleurs; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à ſon préjudice.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi: paſſion primitive, innée, anterieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications. En ce ſens toutes, ſi l'on veut, ſont naturelles. Mais la plûpart de ces modifications ont des cauſes étrangeres, ſans leſquelles elles n'auroient jamais lieu; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuſes, nous ſont nuiſibles; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe: c'eſt alors que l'homme ſe trouve hors de la Nature, & ſe met en contradiction avec ſoi.

L'amour de ſoi-même eſt toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé ſpécialement de ſa propre conſervation, le premier & le plus important de ſes ſoins, eſt, & doit être, d'y veil-

veiller ſans ceſſe; & comment y veilleroit-il ainſi, s'il n'y prenoit le plus grand interêt?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conſerver; & par une ſuite immédiate du même ſentiment, nous aimons ce qui nous conſerve. Tout enfant s'attache à ſa nourrice: Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eſt purement machinal. Ce qui favoriſe le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repouſſe; ce n'eſt-là qu'un inſtinct aveugle. Ce qui transforme cet inſtinct en ſentiment, l'attachement en amour, l'averſion en haine, c'eſt l'intention manifeſtée de nous nuire ou de nous être utile. On ne ſe paſſionne pas pour les êtres inſenſibles qui ne ſuivent que l'impulſion qu'on leur donne; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur diſpoſition interieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inſpirent des ſentimens ſemblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous ſert, on le cherche; mais ce qui nous veut ſervir, on l'aime: ce qui nous nuit, on le fuit; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer ceux qui l'approchent; car dans l'état de foibleſſe où il eſt, il ne connoît perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveuillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveuillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette ob-

ſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préferences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéiſſance; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il ſe mutine. Si on lui obéit à lui-même; auſſi-tôt que quelque choſe lui réſiſte, il y voit une rébellion, une intention de lui réſiſter, il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi, qui ne regarde qu'à nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être; parce que ce ſentiment, en nous préferant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux; ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons: cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations; & c'eſt en ceci, ſur-tout, que les dangers de la ſociété nous rendent l'art & les ſoins plus indiſpenſables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ſes nouveaux beſoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique,

ſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les choſes; c'eſt l'emploi de ſon enfance: quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent avec celle-là. Sa premiere paſſion fait bien-tôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préferences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude: il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le veritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes; car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la raiſon nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la régle & le frein de ſes penchans: c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir;

l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable; pour être préferé, il faut se rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards sur ses semblables; de-là les premieres comparaisons avec eux; de-là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami; celui qui sent combien il est doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne sauroient vouloir de préference, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naissent les dissensions, l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les stupides mortels asservis à son empire, ne fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle; & comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites; &, dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même; c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute; mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme; quoi que nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous. Il est donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus selon les temperamens, & dans les peuples selon les climats. Tout le monde sait les distinctions observer-

ſervées ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens ſont formés plutôt que les autres; mais on peut ſe tromper ſur les cauſes, & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiécle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celle des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus générale & plus ſûre que celle de l'effet des climats, eſt que la puberté & la puiſſance du ſexe eſt toujours plus hâtive chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares *. Les enfans ont une ſagacité ſinguliere pour dé-

* *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aiſés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & ſucculentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans ſont plus tardifs, parce qu'ils ſont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hiſt. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'obſervation, mais non l'explication, puiſque dans les pays où le villageois ſe nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux ſexes eſt également plus tardif qu'au ſein des Villes, où pour ſatisfaire la vanité, l'on met ſouvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plûpart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de ſon.* On eſt étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aigue & le menton ſans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun ſigne periodique de leur ſexe. Difference qui me paroît venir uniquement de ce que dans la ſimplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paiſible & calme fait plus tard fermenter leur ſang, & rend leur tempérament moins précoce.

démêler à travers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mistere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. A la maniere dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de leur cacher n'est que pour le leur apprendre, & c'est, de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'experience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le temperament. C'est ici l'une des principales causes qui font dégénerer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuisés de bonne heure, restent petits, foibles, mal-faits, vieillissent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait portes du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers & simples pour connoître jusqu'à quel âge, une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant & risible d'y voir les deux sexes livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable Jeunesse vient à se marier, les deux époux se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans sains & robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe, differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il suit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge selon la maniere dont on élevera les enfans; & si le corps gagne ou perd de la con-

consistance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il suit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiere de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques; on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs? Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait: il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir dans les choses indifferentes. Enfin si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mistere, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponses soient toujours graves, courtes, décidées, & sans jamais paroître hésiter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, sans sentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un seul mensonge averé du maître à l'éleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matieres, est, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans: mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger.

danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci, de ſa ſituation particuliere, des ſociétés qui l'environnent, des circonſtances où l'on prévoit qu'il pourra ſe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & ſi vous n'êtes pas ſûr de lui faire ignorer juſqu'à ſeize ans la difference des ſexes, ayez ſoin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on faſſe de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choſes leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de ſimplicité; mais des imaginations ſouillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner ſans ceſſe ſur les expreſſions. Les termes groſſiers ſont ſans conſéquence; ce ſont les idées laſcives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur ſoit naturelle à l'eſpece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoiſſance du mal: & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoiſſance, auroient-ils le ſentiment qui en eſt l'effet? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'eſt leur apprendre qu'il y a des choſes honteuſes & déshonnêtes; c'eſt leur donner un deſir ſecret de connoître ces choſes-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup ſûr l'embraſement des ſens. Quiconque rougit eſt déjà coupable: la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes deſirs que les hommes; mais ſujets, comme eux, à la malpropreté qui bleſſe les ſens, ils peuvent de ce ſeul aſſujettiſſement recevoir les mêmes leçons de bienſéance. Suivez l'eſprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaiſirs ſecrets, & ceux des beſoins dégoûtans, nous inſpire les mêmes ſoins

à

à differens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre; à l'homme par la modeſtie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conſerver aux enfans leur innocence; c'eſt que tous ceux qui les entourent la reſpectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'uſer avec eux ſe dément tôt ou tard; un ſourire, un clin d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire: il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux; mais quand on honore vraiment leur ſimplicité, l'on prend aiſément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui ſied & qui plaît à l'innocence: voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuſe curioſité. En lui parlant ſimplement de tout, on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination: on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées; mais on lui donne, ſans qu'il y ſonge, de la répugnance à les rappeller; & combien d'embarras cette liberté naïve ne ſauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, diſent toujours ce qu'il faut dire, & le diſent toujours comme ils l'ont ſenti?

Comment ſe font les enfans! Queſtion embarraſſante qui vient aſſez naturellement aux enfans, & dont la réponſe indiſcrette ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur ſanté pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarraſſer ſans tromper ſon fils, eſt de lui impoſer ſilence: cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé

mé de longue main dans des queſtions indifferentes, & qu'il ne ſoupçonnât pas du miſtere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient-là. *C'eſt le ſecret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être ſi curieux.* Voilà qui eſt fort bien pour tirer d'embarras la mere ; mais qu'elle ſache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le ſecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponſe bien differente que j'ai entendu faire à la même queſtion, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme auſſi modeſte dans ſes diſcours que dans ſes manieres, mais qui ſavoit au beſoin fouler aux pieds, pour le bien de ſon fils & pour la vertu, la fauſſe crainte du blâme & les vains propos des plaiſans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre ; mais le mal paſſé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment ſe font les enfans ? Mon fils*, répond la mere ſans héſiter, *les femmes les piſſent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les ſots ſoient ſcandaliſés ; mais que les ſages cherchent ſi jamais ils trouveront une réponſe plus judicieuſe, & qui aille mieux à ſes fins.

D'abord l'idée d'un beſoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une operation miſterieuſe. Les idées acceſſoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de triſteſſe, qui amortit l'imagination & réprime la curioſité : tout porte l'eſprit ſur les ſuites de l'accouchement, & non pas ſur ſes cauſes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de ſouffrance, voilà les éclairciſſemens où mene cette réponſe, ſi la répugnance qu'elle inſpire permet à l'enfant de les demander.

mander. Par où l'inquiétude des desirs aura-t-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés? & cependant vous voyez que la verité n'a point été alterée, & qu'on n'a point eu besoin d'abuser son éleve au lieu de l'instruire.

Vos enfans lisent; ils prennent dans leurs lectures des connoissances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils sont frappés; on leur a si bien persuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussi-tôt comment cela peut leur convenir; il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modele, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent interessés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuses leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oseroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le secret de l'un sert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé selon son âge est seul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude; il aime sa sœur comme sa montre, & son ami comme son chien. Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espece; l'homme & la femme lui sont également étrangers; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent; il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention; leurs discours ne l'interessent pas plus que leurs exemples: tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la Nature.

Nature. Le tems vient où la même Nature prend ſoin d'éclairer ſon éleve ; & c'eſt alors ſeulement qu'elle l'a mis en état de profiter ſans riſque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe : le détail des regles n'eſt pas de mon ſujet ; & les moyens que je propoſe en vue d'autres objets, ſervent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les paſſions naiſſantes ? étendez l'eſpace durant lequel elles ſe développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à meſure qu'elles naiſſent. Alors ce n'eſt pas l'homme qui les ordonne, c'eſt la Nature elle-même ; votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre éleve étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne ; pour le retenir il faut le pouſſer en ſens contraire. Il faut que le ſentiment enchaîne l'imagination, & que la raiſon faſſe taire l'opinion des hommes. La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité, l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'il y en a : car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

Mais l'homme eſt-il maître d'ordonner ſes affections ſelon tels ou tels rapports ? ſans doute, s'il eſt maître de diriger ſon imagination ſur tel ou tel objet ;

ou

ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire sur lui-même que de ce que nous pouvons faire sur notre éleve par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la Nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions ; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les sentimens, & ensuite les notions du bien & du mal, qui le constituent veritablement homme & partie intégrante de son espece. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations.

Elles sont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejetter les exemples qui sont sous nos yeux, & chercher ceux où les developpemens successifs se font selon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre, il l'accélere ; il donne à son sang une fermentation précoce ; il sait quel doit être l'objet de ses desirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la Nature qui l'excite, c'est lui qui la force : elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-tems avant de l'être en effet.

La veritable marche de la Nature est plus graduelle & plus lente. Peu à-peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le temperament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre ; une longue inquiétude précede les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change ;

on desire sans savoir quoi: le sang fermente & s'agite; une surabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres; on commence à prendre interêt à ceux qui nous environnent; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée; c'est de profiter de la sensibilité naissante, pour jetter dans le cœur du jeune adolescent les premieres semences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul tems de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du temperament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux: leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié ni misericorde; ils auroient sacrifié pere mere & l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les passions tendres & affectueuses: son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute

toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir ; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé ; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa faute. Eſt-il offenſé lui-même ? au fort de ſa fureur une excuſe, un mot le déſarme ; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle eſt celui de la commiſeration, de la clémence, de la généroſité. Oui je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'experience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus génereux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de ſemblable ; je le crois bien : vos Philoſophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de ſavoir cela.

C'eſt la foibleſſe de l'homme qui le rend ſociable ; ce ſont nos miſeres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien ſi nous n'étions pas hommes. Tout attachement eſt un ſigne d'inſuffiſance : ſi chacun de nous n'avoit nul beſoin des autres, il ne ſongeroit guere à s'unir à eux. Ainſi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux eſt un être ſolitaire : Dieu ſeul jouit d'un bonheur abſolu, mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit ſe ſuffire à lui-même, de quoi jouiroit-il ſelon nous ? Il ſeroit ſeul, il ſeroit miſerable. Je ne conçois pas que celui qui n'a beſoin de rien, puiſſe aimer quelque choſe : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puiſſe être heureux.

Il ſuit de-là que nous nous attachons à nos ſemblables, moins par le ſentiment de leurs plaiſirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garants

de leur attachement pour nous. Si nos beſoins communs nous uniſſent par interêt, nos miſeres communes nous uniſſent par affection. L'aſpect d'un homme heureux inſpire aux autres moins d'amour que d'envie; on l'accuſeroit volontiers d'uſurper un droit qu'il n'a pas, en ſe faiſant un bonheur excluſif; & l'amour-propre ſouffre encore, en nous faiſant ſentir que cet homme n'a nul beſoin de nous. Mais qui eſt-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit ſouffrir? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ſes maux, s'il n'en coûtoit qu'un ſouhait pour cela? L'imagination nous met à la place du miſerable, plutôt qu'a celle de l'homme heureux; on ſent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui. L'envie eſt amere, en ce que l'aſpect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'un nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante, & tourner ſon caractere vers la bienfaiſance & vers la bonté? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuſe image du bonheur des hommes; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des cours, le faſte des palais, l'attrait des ſpectacles: ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'exterieur de la grande ſociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce n'eſt pas le former; c'eſt le corrompre: ce n'eſt pas l'inſtruire; c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement ni Rois, ni Grands,

Grands, ni Courtisans, ni riches. Tous sont nés nuds & pauvres, tous sujets aux miseres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espece; enfin tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'est exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en est le plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

A seize ans l'adolescent sait ce que c'est que souffrir, car il a souffert lui-même: mais à peine sait-il que d'autres êtres souffrent aussi: le voir sans le sentir, n'est pas le savoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connoît de maux que les siens; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez si-tôt le langage, que parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Emile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne: *je vous aime bien;* on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de son pere, de sa mere ou de son gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avoit pas. Il n'a feint

de pleurer sur la mort de personne; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur, est aussi dans ses manieres. Indifferent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend interêt à personne; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'est pas faux comme eux.

Emile ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit resté stupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus instruit, il en connoîtroit la source : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, & pas assez pour concevoir ce qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant? en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien? nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au

jeune

jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent par-tout retrouver hors de lui; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, & tendent le ressort du moi humain? c'est-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes & douces qui plaisent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non-seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires & faciles à saisir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache; même en s'attachant sincerement on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs: mais tant qu'il prospere, il n'a de veritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prosperité.

On est touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & pastorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'est point

empoiſonné par l'envie: on s'intereſſe à eux veritablement: pqurquoi cela? parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité: c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce vers-là.

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs ſujets? c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abbaiſſement & la miſere comme un état étranger à

eux

eux * ; chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche morale.

N'accoutumez donc pas votre éleve à regarder du haut de ſa gloire les peines des infortunés, les travaux des miſerables, & n'eſperez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille évenemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur la naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes, montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le ſien ſont tombés au-deſſous de ces malheureux : que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion; ſait-il ſeulement ce que c'eſt que faute ? n'empiétez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont à ſa portée; il n'a pas beſoin d'être fort ſavant pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant; ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre, ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Surtout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme : qu'il voye, qu'il ſente les calamités humaines : Ebranlez, effrayez ſon imagination des perils.

* Cela paroît changer un peu maintenant : les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

perils dont tout homme eſt ſans ceſſe environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant-à-préſent commençons par le rendre humain ; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. Le ſentiment phyſique de nos maux eſt plus borné qu'il ne ſemble ; mais c'eſt par la mémoire qui nous en fait ſentir la continuité, c'eſt par l'imagination qui les étend ſur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà je penſe une des cauſes qui nous endurciſſent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la ſenſibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de chartier dans ſon écurie, parce qu'on ne préſume pas qu'en mangeant ſon foin il ſonge aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on ſache qu'il ſera bientôt égorgé ; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas ſon ſort. Par extenſion l'on s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes, & les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques

ques parlent du peuple avec tant de dédain, ni si la plûpart des Philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est le peuple qui compose le genre humain; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états; si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense toutes les distinctions civiles disparoissent: il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme illustre; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & si quelque difference essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur & de peine dans tous les états: maxime aussi funeste qu'insoutenable; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne? Que chacun reste comme il est: que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre, que le gueux perisse; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumeration des peines du riche & montrent l'inanité de ses vains plaisirs: quel grossier sophisme! les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miserable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim: le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Epictete de pré-

voir

voir que ſon maître va lui caſſer la jambe? la lui caſſe-t-il moins pour cela? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait? étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que ſous un autre langage ils ont autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. Reſpectez donc votre eſpece; ſongez qu'elle eſt compoſée eſſenciellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philoſophes en ſeroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choſes n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre éleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les déprisent; faites en ſorte qu'il ne ſe place dans aucune claſſe, mais qu'il ſe retrouve dans toutes: parlez devant lui du genre humain avec attendriſſement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'interêt perſonnel qu'il eſt poſſible; ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préference, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangereuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque choſe a ſon tems & ſon lieu; je dis ſeulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caracteres, & que chaque exemple que je donnerois, ne conviendroit pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la veritable fonction de l'observateur & du Philosophe qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des operations douloureuses, & tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parceque nul n'a par devers soi l'experience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parceque sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à la quelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ses habitudes anterieures; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt.

exempt. Il en eſt de plus tardives & de moins générales, qui ſont plus propres aux ames ſenſibles. Ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la triſteſſe. Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils ſont jugés, la leur ne ſent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, génereux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſericordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette régle, ſur-tout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver: car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſibilité dans ſa jeuneſſe; car la verité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'avois promis à mon éleve. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere! Quel bonheur! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui naît

naît à la vie! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira: Que m'importe? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute ſi, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

Prenons deux jeunes gens ſortant de la premiere éducation, & entrant dans le monde par deux portes directement oppoſées. L'un monte tout-à-coup ſur l'Olympe, & ſe répand dans la plus brillante ſociété. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le ſuppoſe fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil ſur ſa raiſon; je ſuppoſe qu'elle y réſiſte. Les plaiſirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amuſent, il ſe livre à tout avec un interêt qui vous ſéduit. Vous le voyez attentif, empreſſé, curieux; ſa premiere admiration vous frappe; vous l'eſtimez content, mais voyez l'état de ſon ame: vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il ſouffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoiſſoit pas, & dont la plûpart n'étant qu'un moment à ſa portée, ne ſemblent ſe montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais? Vous voyez à ſon inquiete curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon paternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous diſent qu'il ſe compare ſans ceſſe au maître de cette maiſon; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguiſe ſa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en ſecret contre l'avarice de ſes parens. Eſt-il plus paré qu'un autre? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humiliée devant un

ſimple

ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée ? s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour etre mieux vû? Qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrette à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat? Tout s'unit bientôt comme de concert; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un cauſtique ne tardent pas d'arriver juſqu'à lui; & ne fût-il dédaigné que d'un ſeul homme, le mépris de cet homme empoiſonne à l'inſtant les applaudiſſemens des autres.

Donnons-lui tout; prodigons-lui les agrémens, le mérite; qu'il ſoit bien fait, plein d'eſprit, aimable; il ſera recherché des femmes; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux; il aura des bonnes-fortunes, mais il n'aura ni tranſports ni paſſion pour les goûter. Ses deſirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au ſein des plaiſirs il ne ſent que l'ennui de la gêne; le ſexe fait pour le bonheur du ſien le dégoûte & le raſſaſie même avant qu'il le connoiſſe; s'il continue à le voir, ce n'eſt plus que par vanité; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne ſera pas ſeul jeune, ſeul brillant, ſeul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ſes maîtreſſes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracaſſeries, des trahiſons, des noirceurs, des repentirs de toute eſpece inſéparables d'une pareille vie. L'experience du monde en dégoûte, on le ſait; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illuſion.

Quel contraſte pour celui qui, renfermé juſqu'ici dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, s'eſt vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre des choſes où il eſt compté pour ſi peu, de ſe trouver comme noyé dans une ſphere étrangere, lui qui fit ſi long-tems le centre de la ſienne! Que d'affronts! que d'humiliations ne faut-

faut-il pas qu'il essuye, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de son importance pris & nourris parmi les siens! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il céde à tout le monde; ou, pour peu qu'il s'oublie & conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses desirs, le porte à beaucoup desirer, & lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout; la vanité le ronge, l'ardeur des desirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie & la haine y naissent avec eux; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur essor: il en porte l'agitation dans le tumulte du monde; il la rapporte avec lui tous les soirs; il rentre mécontent de lui & des autres: il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies; & son orgueil lui peint jusques dans ses songes les chimeriques biens dont le desir le tourmente, & qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre éleve; voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables; mais ce partage est volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-de-là de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint

que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commiseration doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante, qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne sauroit être: la gaité n'en est qu'un signe très-équivoque Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle gueres, & ne rit gueres; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté: l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroît contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une moderation de jouissance, qui laisse peu de prise au desir & au dégoût. L'inquiétude des desirs produit la curiosité, l'inconstance; le vuide des turbulens plaisirs pro-

produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés; tout leur eſt indifferent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple qui montre le contentement, la veritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laiſſer des impreſſions durables. Voilà comment je conçois que la phyſionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, ſans aller chercher des explications miſterieuſes, qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur; il rit ou il pleure, les intermé-

diaires ne ſont rien pour lui: ſans ceſſe il paſſe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne faſſent ſur ſon viſage aucune impreſſion conſtante, & qu'il ne prenne de la phyſionomie; mais dans l'âge où, devenu plus ſenſible, il eſt plus vivement, ou plus conſtamment affecté, les impreſſions plus profondes laiſſent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame réſulte un arrangement de traits que le tems rend inéfaçable. Cependant il n'eſt pas rare de voir des hommes changer de phyſionomie à differens âges. J'en ai vu pluſieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien obſerver & ſuivre, avoient auſſi changé de paſſions habituelles. Cette ſeule obſervation bien confirmée me paroîtroit déciſive, & n'eſt pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les ſignes exterieurs.

Je ne ſais ſi, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des ſentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme ſera moins aimable; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici; je ſais ſeulement qu'il ſera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puiſſe aſſez bien ſe déguiſer pour plaire autant que celui qui tire de ſon attachement pour les autres, un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un Lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui les retiennent, & non des ſpectacles qui les excitent: donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte

hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils ſauront les choiſir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la ſimplicité champêtre laiſſe les paſſions de leur âge ſe développer moins rapidement; ou ſi leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoin leurs ſociétés, leurs occupations, leurs plaiſirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modeſtes, qui les remuent ſans les ſéduire, & qui nourriſſent leur ſenſibilité ſans émouvoir leurs ſens. Songez auſſi qu'il y a par-tout quelques excès à craindre, & que les paſſions immoderées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ſes regards par des objets continuels de douleurs & de ſouffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la greve aux priſons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aſpect des miſeres humaines. Long-tems frappé des mêmes ſpectacles, on n'en ſent plus les impreſſions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'eſt que l'imagination qui nous fait ſentir les maux d'autrui; c'eſt ainſi qu'à force de voir mourir & ſouffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre éleve connoiſſe donc le ſort de l'homme & & les miſeres de ſes ſemblables; mais qu'il n'en ſoit pas trop ſouvent le témoin. Un ſeul objet bien choiſi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendriſſement & de réflexion. Ce n'eſt pas tant ce qu'il voit, que ſon retour ſur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte; & l'impreſſion durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue ſous lequel on le porte à ſe le

rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous emouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent; à meſure que ſes deſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que, dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévot, voyant ſon temperament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de verolés, & ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le déſordre qui les y avoit expoſés. A ce hideux aſpect, qui révoltoit à la fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. *Va, miſérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *ſuis le vil penchant qui t'entraîne; bientôt tu ſeras trop heureux d'être admis dans cette ſalle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par ſon état, à paſſer ſa jeuneſſe dans des garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foibleſſes; mais parvenu juſqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique ſans horreur.* Maître! peu de diſcours; mais apprenez à choiſir les lieux, les tems, les perſonnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'em-

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme commence veritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais aſſez pour l'uſage qu'on en doit faire, & ſon importance exige une attention ſans relâche: voilà pourquoi j'inſiſte ſur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture eſt, de tout retarder tant qu'il eſt poſſible. Rendez les progrès lents & ſûrs; empêchez que l'adoleſcent ne devienne homme au moment où rien ne lui reſte à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les eſprits deſtinés à donner du baume au ſang & de la force aux fibres, ſe forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours different, & que ce qui eſt deſtiné à perfectionner un individu ſerve à la formation d'un autre, tous deux reſtent dans un état de foibleſſe, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les operations de l'eſprit ſe ſentent à leur tour de cette alteration, & l'ame auſſi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languiſſantes. Des membres gros & robuſtes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux ſubſtances ſont mal diſpoſés. Mais quelque bien diſpoſés qu'ils puiſſent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un ſang épuiſé, appauvri, & dépourvu de cette ſubſtance qui donne de la force & du jeu à tous les reſſorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en

courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins veritablement utiles, ne se trouvent gueres que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois; mais n'est-ce pas leur faute? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son éleve l'image des plaisirs qu'il a conçus? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un temperament dont il sait l'usage? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra t-il, sinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Est-il étrange qu'il se mutine & le haïsse à son tour?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'est comme si pour calmer un cheval fougueux, l'ecuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien,

rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ſes beſoins; ſi-tôt qu'il aime, il dépend de ſes attachemens. Ainſi ſe forment les premiers liens qui l'uniſſent à ſon eſpece. En dirigeant ſur elle ſa ſenſibilité naiſſante, ne croyez pas qu'elle embraſſera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain ſignifiera pour lui quelque choſe. Non, cette ſenſibilité ſe bornera premierement à ſes ſemblables, & ſes ſemblables ne ſeront point pour lui des inconnus; mais ceux avec leſquels il a des liaiſons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou néceſſaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penſer & de ſentir communes, ceux qu'il voit expoſés aux peines qu'il a ſouffertes, & ſenſibles aux plaiſirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifeſtée lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliſer ſes notions individuelles, ſous l'idée abſtraite d'humanité, & joindre à ſes affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec ſon eſpece.

En devenant capable d'attachement, il devient ſenſible à celui des autres *, & par là même, attentif aux ſignes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir ſur lui? Que de chaînes vous avez miſes autour de ſon cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne ſentira-t-il point, quand, ou-

* L'attachement peut ſe paſſer de retour, jamais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres; mais elle eſt le plus ſaint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'eſt pas l'ami de ſon ami eſt très-ſûrement un fourbe; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris: il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injustice; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre élève le prix des soins qu'il n'a point acceptés?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur, le poisson est-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie? Au contraire,

traire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement : s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement interieur il ſatisfait alors ſa gratitude ! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître! avec quel tranſport il lui dit: mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détruiſiez pas l'effet par votre faute, aſſurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix; & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables; les oublier, c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme, qu'il ne ſoit jamais queſtion de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il ſe doit. Pour le rendre docile, laiſſez lui toute ſa liberté, derobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez ſon ame au noble ſentiment de la reconnoiſſance, en ne lui parlant jamais que de ſon interêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce diſcours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour ſon valet. Mais maintenant qu'il commence à ſentir ce que c'eſt qu'aimer, il ſent auſſi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zéle qui vous fait occuper de lui ſans ceſſe, il ne voit plus l'attachement d'un eſclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids ſur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre interêt. On peut croire qu'un ami

ami ſe trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils ; mais jamais on ne les mépriſe.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un ſecond pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'eſſayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conſcience ; & comment des ſentimens d'amour & de haine naiſſent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *juſtice* & *bonté* ne ſont point ſeulement des mots abſtraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement ; mais de veritables affections de l'ame éclairée par la raiſon, & qui ne ſont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur humain *. Mais je ſonge que je n'ai point à faire

* Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment ; car où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſur-tout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas ; & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidélement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice ; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre ; je m'intereſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du précepte eſt dans la Nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule ; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la morale eſt donné dans l'évangile par celui de la loi.

faire ici des Traités de Métaphyſique & de Morale, ni des cours d'études d'aucune eſpece; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances, relativement à notre conſtitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant juſqu'à préſent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette ſur ſes ſemblables le porte à ſe comparer avec eux; & le premier ſentiment qu'excite en lui cette comparaiſon, eſt de deſirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de ſoi ſe change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les paſſions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider ſi celles de ces paſſions qui domineront dans ſon caractere, ſeront humaines & douces, ou cruelles & mal-faiſantes, ſi ce ſeront des paſſions de bienfaiſance & de commiſeration, ou d'envie & de convoitiſe, il faut ſavoir à quelle place il ſe ſentira parmi les hommes, & quels genres d'obſtacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'eſpece, il faut maintenant les lui montrer par leurs differences. Ici vient la meſure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre ſocial.

Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété: ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la moderation des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque deſire peu de choſes

choſes tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains deſirs avec nos beſoins phyſiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la ſociété humaine, ont toujours pris les effets pour les cauſes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raiſonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indeſtructible, parce qu'il eſt impoſſible dans cet état que la ſeule difference d'homme à homme ſoit aſſez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimerique & vaine, parce que les moyens deſtinés à la maintenir ſervent eux-mêmes à la détruire ; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'eſpece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux *. De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude ſera ſacrifiée au petit nombre, & l'intererêt public à l'interêt particulier. Toujours ces noms ſpécieux de juſtice & de ſubordination ſerviront d'inſtrumens à la violence & d'armes à l'iniquité : d'où il ſuit que les ordres diſtingués qui ſe prétendent utiles aux autres, ne ſont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres ; par où l'on doit juger de la conſideration qui leur eſt dûe ſelon la juſtice & ſelon la raiſon. Reſte à voir ſi le rang qu'ils ſe ſont donné eſt plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour ſavoir quel jugement chacun de nous doit porter de ſon propre ſort. Voilà maintenant l'etude qui nous importe ; mais pour la bien

* L'eſprit univerſel des Loix de tous les pays eſt de favoriſer toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien ; cet inconvénient eſt inévitable, & il eſt ſans exception.

bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils ſont; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'experience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi reſpecté d'eux il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pitagore, reſſemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne ſont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les ſociétés d'un jeune homme, qu'il penſât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à ſi bien connoître le monde, qu'il penſât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache que l'homme eſt naturellement bon, qu'il le ſente, qu'il juge de ſon prochain par lui-même, mais qu'il voye comment la ſociété déprave & pervertit les hommes, qu'il trouve dans leurs préjugés la ſource de tous leurs vices: qu'il ſoit porté à eſtimer chaque individu, mais qu'il mépriſe la multitude: qu'il voye que tous les hommes portent à peu près le même maſque; mais qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique, déciſif & prompt à juger; il ſe fera un odieux plaiſir de chercher à tout de ſiniſtres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui eſt bien. Il s'accoutumera du moins au ſpectacle du vice, & à voir les méchans ſans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux ſans pitié. Bientôt la perverſité générale lui ſervira moins de leçon que d'exemple; il ſe dira, que ſi l'homme eſt ainſi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que ſi vous voulez l'inſtruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des cauſes externes qui tournent nos penchans en vices, & le tranſportant ainſi tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphyſique qu'il n'eſt point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité ſi ſoigneuſement juſqu'ici, de lui donner des leçons qui reſſemblent à des leçons, de ſubſtituer dans ſon eſprit l'experience & l'autorité du maître à ſa propre experience, & au progrès de ſa raiſon.

Pour lever à la fois ces deux obſtacles, & pour mettre le cœur humain à ſa portée ſans riſquer de gâter le ſien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de ſorte qu'il pût voir la ſcene ſans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Hiſtoire; c'eſt par elle qu'il lira dans les cœurs ſans les leçons de la philoſophie; c'eſt par elle qu'il les verra, ſimple ſpectateur, ſans interêt & ſans paſſion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accuſateur.

Pour

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs discours & cachent leurs actions ; mais dans l'Histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils se deguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'Histoire est, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'est interessante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos Histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes

faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes interêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt ce qui ſait mettre exactement le Lecteur au lieu de la ſcène, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans alterer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces differentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la verité, de me dire un fait veritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere elevé par le vent, ont décidé de l'évenement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout ? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cauſe ? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve ; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer ; l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la verité.

N'avez-vous jamais lû Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpece ? L'Auteur choiſit un événement connu ; puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de difference entre ces Romans & vos Hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, &

& que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intereſſe moins que la verité des mœurs & des caracteres, pourvu que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les événemens ſoient fidelement rapportés; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après Nature; mais ſi la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon éleve ne doit voir que des tableaux de fantaiſie, j'aime mieux qu'ils ſoient tracés de ma main que d'une autre; ils lui ſeront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Hiſtoriens pour un jeune homme, ſont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même; c'eſt ainſi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide ſans ceſſe, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laiſſe à part l'Hiſtoire moderne; non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous; mais parce que nos Hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien *. Généralement les anciens ſont moins de portraits, mettent moins d'eſ-

* Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot eſt preſque le ſeul qui ſavoit peindre ſans faire de portraits.

d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philosophie en maximes ne convient qu'à l'experience. La jeunesse ne doit rien généraliser; toute son instruction doit être en régles particulieres.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modele des Historiens. Il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du Lecteur; loin de s'interposer entre les événemens & les Lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de César, ont à peu près la même sagesse & le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'interesser & de plaire, seroit, peut-être, le meilleur des Historiens, si ces mêmes détails ne dégéneroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former: il faut déjà du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits sensibles & marqués, qu'on

qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifeſter des événemens déjà déterminés par des cauſes morales que les Hiſtoriens ſavent rarement voir.

L'eſprit philoſophique a tourné de ce côté les réflexions de pluſieurs écrivains de ce ſiécle; mais je doute que la verité gagne à leur travail. La fureur des ſyſtêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choſes comme elles ſont, mais comme elles s'accordent avec ſon ſyſtême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vétemens de parade; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-tout; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me ſont plus propres; voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort different du caractere de l'homme

en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcène du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones *.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes, & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon heros. Avec un mot plaiſant Annibal raſſure ſon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie: Ageſilas à cheval ſur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi; Céſar traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décele ſans y penſer le

* Un ſeul de nos Hiſtoriens qui a imité Tacite dans les grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois tranſcrire Comines dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de ſon Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie ainsi son surnom : Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le veritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siécle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie interessante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veste blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas legere lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George....* *Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en se frottant le derriere ; *il ne falloit pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez dire ? miserables ! soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles :

trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans votre vile décence : rendez-vous mépriſables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement; lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une Maiſon Souveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainſi dirigées, peuvent operer ſur l'eſprit tout neuf d'un jeune homme. Appeſantis ſur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire ſans penſer, ce que nous liſons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les paſſions & les préjugés qui rempliſſent l'hiſtoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous ſommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on ſe repréſente un jeune homme élevé ſelon mes maximes : qu'on ſe figure mon Emile, auquel dix-huit ans de ſoins aſſidus n'ont eu pour objet que de conſerver un jugement integre & un cœur ſain ; qu'on ſe le figure au lever de la toile, jettant, pour la premiere fois, les yeux ſur la ſcène du monde ; ou, plutôt, placé derriere le théâtre, voyant les acteurs prendre & poſer leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le groſſier preſtige abuſe les yeux des ſpectateurs. Bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſuccéderont des mouvemens de honte & de dédain pour ſon eſpece ; il s'indignera de voir ainſi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ſes freres s'entredéchirer pour des rêves, & ſe changer en bêtes feroces pour

pour n'avoir pas ſu ſe contenter d'être hommes.

Certainement avec les diſpoſitions naturelles de l'éleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ſes lectures, pour peu qu'il le mette ſur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice ſera pour lui un cours de philoſophie-pratique, meilleur ſûrement, & mieux entendu, que toutes les vaines ſpéculations dont on brouille l'eſprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir ſuivi les romaneſques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puiſſe jouir dès-à-préſent ſans tant de tourment; nous ne voyons-là qu'un bon mot qui paſſe; mais Émile y verra une réflexion très-ſage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de ſon eſprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Quand enſuite en liſant la vie de cet inſenſé, il trouvera que tous ſes grands deſſeins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme; au lieu d'admirer cet heroïſme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un ſi grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un ſi grand politique, ſi ce n'eſt autant de pas pour aller chercher cette malheureuſe tuile, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort déshonorante?

Tous les conquerans n'ont pas été tués; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miſeres dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexperimentés, qui, s'enga-

geant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte après avoir ſoumis ſes concitoyens, & détruit ſes rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait exiſté; mais tout cet immenſe pouvoir l'empechoit-il de frapper les murs de ſa tête, & de remplir ſon vaſte palais de ſes cris, en redemandant à Varus ſes légions exterminées? Quand il auroit vaincu tous ſes ennemis, de quoi lui auroient ſervi ſes vains triomphes, tandis que les peines de toute eſpece naiſſoient ſans ceſſe autour de lui, tandis que ſes plus chers amis attentoient à ſa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ſes proches? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne ſut pas gouverner ſa maiſon! Qu'arriva-t-il de cette négligence? Il vit perir à la fleur de l'âge ſon neveu, ſon fils adoptif, ſon gendre; ſon petit-fils fut réduit à manger la bourre de ſon lit pour prolonger de quelques heures ſa miſerable vie; ſa fille & ſa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de miſere & de faim dans une iſle déſerte, l'autre en priſon par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reſte de ſa malheureuſe famille, fut réduit par ſa propre femme à ne laiſſer après lui qu'un monſtre pour lui ſuccéder. Tel fut le ſort de ce maître du monde, tant célébré pour ſa gloire & pour ſon bonheur: croirai-je qu'un ſeul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix?

J'ai pris l'ambition pour exemple; mais le jeu de toutes les paſſions humaines offre de ſemblables leçons à qui veut étudier l'Hiſtoire pour ſe connoître, & ſe rendre ſage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une inſtruction plus prochaine que celle d'Au-

d'Auguſte. Emile ne ſe reconnoîtra guere dans les étranges objets qui frapperont ſes regards durant ces nouvelles études ; mais il ſaura d'avance écarter l'illuſion des paſſions avant qu'elles naiſſent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il ſera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à ſon tour, ſi jamais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais, lui ſont mal appropriées; peut-être au beſoin ſeront-elles tardives, inſuffiſantes ; mais ſouvenez-vous que ce ne ſont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me propoſois un autre objet; & ſûrement ſi cet objet eſt mal rempli, ce ſera la faute du maître.

Songez qu'auſſi-tôt que l'amour-propre eſt développé, le *moi* relatif ſe met en jeu ſans ceſſe, & que jamais le jeune homme n'obſerve les autres ſans revenir ſur lui-même & ſe comparer avec eux. Il s'agit donc de ſavoir à quel rang il ſe mettra parmi ſes ſemblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une ſeule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout eſt manqué; celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne ſont point les Philoſophes qui connoiſſent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philoſophie, & je ne ſache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus ſainement que ne fait un Philoſophe. Celui-

ci ſent ſes vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même: nous ſommes tous méchans; l'autre nous regarde ſans s'émouvoir, & dit: vous êtes des foux. Il a raiſon, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon éleve eſt ce ſauvage, avec cette difference qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, ſe tient plus en garde contre lui-même & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres; c'eſt notre interêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils ſe font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aiſément leurs vices, ſi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous ſentons l'offenſe & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages ſont apparens, la peine eſt interieure. Celui qui croit jouir du fruit de ſes vices n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi; l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même: ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent; celles qui choquent nos interêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes? Un grand interêt à les connoître, une grande impartialité à les juger: un cœur aſſez ſenſible pour concevoir toutes les paſſions humaines, & aſſez calme pour ne les pas éprouver. S'il eſt dans la vie un moment favorable à cette étude, c'eſt celui que

j'ai

j'ai choiſi pour Emile ; plus tôt ils lui euſſent été étrangers, plus tard il leur eût été ſemblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis ſur lui d'empire. Les paſſions dont il ſent l'effet, n'ont point agité ſon cœur. Il eſt homme, il s'intereſſe à ſes freres ; il équitable, il juge ſes pairs Or ſûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils ſe donnent étant fondé ſur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il deſire eſt à ſa portée. De qui dépendroit-il, ſe ſuffiſant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de la ſanté *, de la moderation, peu de beſoin, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſerables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit ; il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation ; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte ; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit ſa miſere. Il ſe diroit ; en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux ; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Emile en conſiderant ſon rang dans l'eſpece humaine & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon

* Je crois pouvoir compter hardiment la ſanté & la bonne conſtitution au nombre des avantages acquis par ſon éducation ; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que ſon éducation lui a conſervés.

ſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à ſon mérite l'effet de ſon bonheur. Il ſe dira, je ſuis ſage & les hommes ſont foux. En les plaignant il les mépriſera, en ſe félicitant il s'eſtimera davantage, & ſe ſentant plus heureux qu'eux, il ſe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins, & s'il falloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſuperiorité; ils la voient, la ſentent, & n'en ſont pas moins modeſtes. Plus ils ont, plus ils connoiſſent tout ce qui leur manque. Ils ſont moins vains de leur élevation ſur nous, qu'humiliés du ſentiment de leur miſere, & dans les biens excluſifs qu'ils poſſédent, ils ſont trop ſenſés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne ſe ſont pas fait. L'homme de bien peut être fier de ſa vertu, parce qu'elle eſt à lui; mais de quoi l'homme d'eſprit eſt-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'eſt toute autre choſe encore. Reſtons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai ſuppoſé dans mon éleve ni un génie tranſcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choiſi parmi les eſprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation ſur l'homme. Tous les cas rares ſont hors de régles. Quand donc en conſéquence de mes ſoins, Emile préfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Emile a raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né qu'eux, Emile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un

un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'experience, ſi toutesfois quelque choſe en peut guérir ; à ſa naiſſance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites-le lui ſentir ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres régles ; c'eſt le cas d'expoſer volontairement mon éleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur ſeroit répétée en mille manieres ; je laiſſerois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui ; ſi des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laiſſerois courir le danger ; ſi des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe * ; je le laiſſerois encenſer, plumer, dévaliſer par eux ; & quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les ſeuls piéges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des

* Au reſte, notre éleve donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amuſemens environnent, lui qui ne s'ennuya de ſa vie, & qui ſait à peine à quoi ſert l'argent. Les deux mobiles avec leſquels on conduit les enfans étant l'interêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles ſervent aux courtiſanes & aux eſcrocs pour s'emparer d'eux dans la ſuite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenſes, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au Collége, vous voyez comment on leur ſera laiſſer à vingt leur bourſe dans un brelan & leur ſanté dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus ſavant de ſa claſſe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'uſa point dans l'enfance n'ont point dans la jeuneſſe le même abus. Mais on doit ſe ſouvenir qu'ici ma conſtante maxime eſt de mettre par-tout la choſe au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le ſuppoſe, afin d'y remédier.

des Courtiſanes. Les ſeuls ménagemens que j'aurois pour lui, ſeroient de partager tous les dangers que je lui laiſſerois courir, & tous les affronts que je lui laiſſerois recevoir. J'endurerois tout en ſilence, ſans plainte, ſans reproche, ſans jamais lui en dire un ſeul mot; & ſoyez ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura vu ſouffrir pour lui, fera plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce qu'il aura ſouffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fauſſe dignité des gouverneurs qui, pour jouer ſotement les ſages, rabaiſſent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de ſe diſtinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainſi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, deſcendez à eux ſans honte, ſans ſcrupule. Songez que votre honneur n'eſt plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ſes fautes pour l'en corriger; chargez-vous de ſa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir ſon armée & ne pouvant la rallier, ſe mit à fuir à la tête de ſes ſoldats, en criant: *ils ne fuyent pas, ils ſuivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut: en ſacrifiant ainſi ſa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos ſuffrages & renverſent nos inſenſés préjugés. Si je recevois un ſoufflet en rempliſſant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce ſoufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme aſſez vil pour ne pas m'en reſpecter davantage.

Ce n'eſt pas que l'éleve doive ſuppoſer dans le maître des lumieres auſſi bornées que les ſiennes, & la même facilité à ſe laiſſer ſéduire. Cette opinion eſt bonne pour un enfant qui ne ſachant rien voir, rien

rien comparer, met tout le monde à ſa portée, & ne donne ſa confiance qu'à ceux qui ſavent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & auſſi ſenſé que lui, n'eſt plus aſſez ſot pour prendre ainſi le change, & il ne ſeroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en ſon gouverneur eſt d'une autre eſpece; elle doit porter ſur l'autorité de la raiſon, ſur la ſuperiorité des lumieres, ſur les avantages que le jeune homme eſt en état de connoître, & dont il ſent l'utilité pour lui. Une longue experience l'a convaincu qu'il eſt aimé de ſon conducteur; que ce conducteur eſt un homme ſage, éclairé, qui, voulant ſon bonheur, ſait ce qui peut le lui procurer. Il doit ſavoir que, pour ſon propre interêt, il lui convient d'écouter ſes avis. Or ſi le maître ſe laiſſoit tromper comme le diſciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déference & de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il ſuppoſer que le maître le laiſſe, à deſſein, tomber dans des piéges, & tend des embuches à ſa ſimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel, être ſimple & vrai comme lui, l'avertir des perils auxquels il s'expoſe, les lui montrer clairement, ſenſiblement, mais ſans exageration, ſans humeur, ſans pédanteſque étalage; ſur-tout ſans lui donner vos avis pour des ordres, juſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus, & que ce ton imperieux ſoit abſolument néceſſaire. S'obſtine-t-il après cela, comme il fera très-ſouvent? Alors ne lui dites plus rien; laiſſez-le en liberté, ſuivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement; livrez-vous, amuſez-vous autant que lui, s'il eſt poſſible. Si les conſéquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours-là pour les arrêter; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaiſance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une &

touché de l'autre ? Toutes ſes fautes ſont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au beſoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'eſt d'amener les occaſions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il ſache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obſtinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'experience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe; quand il y eſt tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on lui a dit, eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionera ſûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore être pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui diſant, je ſuppoſe, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de ſon compte, vous le corrigez en ne paroiſſant que le plaindre: car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'eſt une excuſe bien mortifiante que de ſe conſoler par leur exemple; c'eſt concevoir que le plus qu'il peut prétendre, eſt qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes eſt celui des fables. En cenſurant le coupable ſous un maſque étranger, on l'inſtruit

ſtruit ſans l'offenſer; & il comprend alors que l'apologue n'eſt pas un menſonge, par la verité dont il ſe fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un ſot. Ainſi d'un fait il tire une maxime; & l'experience, qu'il eût bientôt oubliée, ſe grave, au moyen de la fable, dans ſon jugement. Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'experience d'autrui ou par la ſienne. Dans les cas où cette experience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'Hiſtoire. Quand l'épreuve eſt ſans conſéquence, il eſt bon que le jeune homme y reſte expoſé; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien; il faut qu'il ſe puiſſe dire; je conçois, je pénetre, j'agis, je m'inſtruis. Une des choſes qui rendent ennuyeux le pantalon de la Comédie italienne, eſt le ſoin qu'il prend toujours d'interpréter au parterre des platiſes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un Gouverneur ſoit pantalon, encore

moins un Auteur. Il faut toujours se faire entendre; mais il ne faut pas toujours tout dire: celui qui dit tout dit peu de choses, car à la fin on ne l'ecoute plus. Que signifient ces quatre vers que la Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre éleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numerique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vû un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vû d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vû que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale; mais le veritable objet de la mere & de l'enfant, n'est que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ses fables:

aussi

auſſi les oublie-t-il toutes en grandiſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſtion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables, & voici pour Emile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſuivant celle que j'ai marquée, votre éleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcène on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces miſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſir bornent les interêts de ſon âge; il ne diſpoſe encore que de lui-même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile des marchandiſes; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpeculatives, & qu'après, ſans la moindre experience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de

choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à ſavoir gagner ſon pain: mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde il faut ſavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'interêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événemens, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien; mais que leur ſerviroient ces précautions, ſi, juſqu'à l'âge preſcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune experience? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & ſeroient tout auſſi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doûte, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par ſon ignorance ou trompé par ſes paſſions, ne ſe faſſe du mal à lui-même; mais à tout âge il eſt permis d'être bienfaiſant, à tout âge on peut protéger, ſous la direction d'un homme ſage, les malheureux qui n'ont beſoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les ſoins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus ſûre. Occupez votre éleve à toutes les bonnes actions qui ſont

à

à ſa portée ; que l'interêt des indigens ſoit toujours le ſien ; qu'il ne les aſſiſte pas ſeulement de ſa bourſe, mais de ſes ſoins; qu'il les ſerve, qu'il les protége, qu'il leur conſacre ſa perſonne & ſon tems; qu'il ſe faſſe leur homme d'affaires, il ne remplira de ſa vie un ſi noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront juſtice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des Grands & des riches; quand il ira, s'il le faut, juſqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords ſont fermés par leur miſere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oſer s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redreſſeur des torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingerer dans les affaires publiques, faire le ſage & le défenſeur des loix chez les Grands, chez les Magiſtrats, chez le Prince, faire le ſolliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les Tribunaux ? Je ne ſais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choſes. Il fera tout ce qu'il ſait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il ſait que rien n'eſt utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à ſon âge. Il ſait que ſon premier devoir eſt envers lui-même, que les jeunes gens doivent ſe défier d'eux, être circonſpects dans leur conduite, reſpectueux devant les gens plus âgés, retenus & diſcrets à parler ſans ſujet, modeſtes dans les choſes indifferentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la verité. Tels étoient ces illuſtres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, paſſoient leur jeuneſſe à pourſuivre le crime & à défendre l'innocence, ſans autre interêt que celui de s'inſtruire, en ſervant la juſtice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hommes *, pas même entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complaît à voir tourmenter un être sensible,

* Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il? je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçu & enduré ont des effets civils que nulle sagesse ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des Loix lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui: il est seul interprète & Ministre de la Loi Naturelle, il se doit justice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, si j'étois Souverain je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoiqu'il en soit, Emile fait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

ble, c'eſt quand un retour de vanité le fait ſe regarder comme exempt des mêmes peines par ſa ſageſſe ou par ſa ſuperiorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'eſprit, ne ſauroit tomber dans le vice qui en eſt l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; & quand il peut contribuer à le produire, c'eſt un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas ſuppoſé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié ſterile & cruelle, qui ſe contente de plaindre les maux qu'elle peut guerir. Sa bienfaiſance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquiſes, ou qu'il eût acquiſes beaucoup plus tard. S'il voit régner la diſcorde entre ſes camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du ſujet de leurs peines : s'il voit deux hommes ſe haïr, il veut connoître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations ; & dans l'interêt qu'il prend à tous les miſerables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifferens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces diſpoſitions d'une maniere convenable à ſon âge ? De régler ſes ſoins & ſes connoiſſances, & d'employer ſon zele à les augmenter.

Je ne me laſſe point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'experience peut leur enſeigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler ſans ſujet de rien dire ; de croire leur faire ſentir, ſur les bancs d'un Collége, l'énergie du langage des paſſions, & toute la force de l'art de perſuader, ſans interêt de rien perſuader à perſonne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne ſemblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en ſent pas l'uſage pour ſon profit. Qu'impor-

te à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son Préfet à lui donner congé ; soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos régles.

Si je voulois enseigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déjà développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ces passions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriser ses desirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire. Borné presque au seul nécessaire physique, il a moins besoin des autres que les autres n'ont besoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche pas d'assez près pour l'émouvoir excessivement. Il suit de-là qu'en général il doit avoir un langage simple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sentencieux ; parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées ; il a peu d'images parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians retenus & cohobés dans son sang portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhemence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force & de l'élevation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame ; sa génereuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est veritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer

ce

ce qu'il ſent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'en mettant ainſi la bienfaiſance en action & tirant de nos bons ou mauvais ſuccès des réflexions ſur leurs cauſes, il y a peu de connoiſſances utiles qu'on ne puiſſe cultiver dans l'eſprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai ſavoir qu'on peut acquérir dans les Colléges, il acquerra de plus une ſcience plus importante encore, qui eſt l'application de cet acquis aux uſages de la vie. Il n'eſt pas poſſible que, prenant tant d'interêt à ſes ſemblables, il n'apprenne de bonne heure à peſer & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaiſirs, & à donner en général une plus juſte valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéreſſant à perſonne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, ſe paſſionnent trop pour juger ſainement des choſes. Rapportant tout à eux ſeuls & réglant ſur leur ſeul interêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent auſſi-tôt le bouleverſement de tout l'Univers.

Etendons l'amour-propre ſur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait ſa racine. Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illuſion de l'interêt particulier eſt à craindre, plus on généraliſe cet interêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe en nous que l'amour de la juſtice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la verité, voulons-nous qu'il la connoiſſe ? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce qui eſt bien

ou mal: mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concourre au plus grand bonheur de tous: c'est-là le premier interêt du sage, après l'interêt privé; car chacun est partie de son espece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénerer en foiblesse, il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espece encore plus que de notre prochain, & c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon éleve hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui; puisque non-seulement il en résulte une jouissance interieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions! Quelle netteté de judiciaire! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'experience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles & fait qu'un homme superieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, fait s'abbaisser à la leur! Les vrais principes du juste, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre

se

ſe gravent dans ſon entendement; il voit la place de chaque choſe & la cauſe qui l'en écarte; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les paſſions humaines il connoît leurs illuſions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choſes, mais ſans m'en impoſer ſur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimeres; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant ſi fort des opinions vulgaires, je ne ceſſe de les avoir préſentes à mon eſprit; je les examine, je les médite, non pour les ſuivre ni pour les fuir, mais pour les peſer à la balance du raiſonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, inſtruit par l'experience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je ſais que s'obſtinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantaſtique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent; ſans ſonger qu'il faut bien qu'il en differe, puiſqu'élevé tout differemment, affecté de ſentimens tout contraires, inſtruit tout autrement qu'eux, il ſeroit beaucoup plus ſurprenant qu'il leur reſſemblât que d'être tel que je le ſuppoſe. Ce n'eſt pas l'homme de l'homme, c'eſt l'homme de la Nature. Aſſurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne ſuppoſois rien que tout le monde ne pût obſerver ainſi que moi, parce qu'il eſt un point, ſavoir la naiſſance de l'homme, duquel nous partons tous également; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon éleve à ſix ans differoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de ſemblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer

trer ſous une forme abſolument differente, ſi je n'ai pas perdu tous mes ſoins. La quantité d'acquis eſt peut-être aſſez égale de part & d'autre; mais les choſes acquiſes ne ſe reſſemblent point. Vous êtes étonnez de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; mais conſiderez auſſi que ceux-ci ſont déjà tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Emile ſache ce que c'eſt que philoſophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire: rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte; les jeunes gens ne ſont point faits ainſi; ils ont telle ou telle paſſion; ils font ceci ou cela; c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure de conſiderer que ce qu'ils diſent-là je le ſais tout auſſi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus longtems, & que n'ayant nul interêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe: qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut differer d'un autre par la force de l'éducation, qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtême, je donne le moins qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vû. Il eſt vrai que je n'ai pas renfermé mes experiences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un ſeul ordre de gens: mais après avoir

avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie paſſée à les obſerver, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre; & n'ai regardé, comme appartenant inconteſtablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, ſi ſuivant cette méthode vous ſuivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il eſt poſſible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon éleve ou des vôtres, penſez-vous qu'il reſſemblera le plus? Voilà, ce me ſemble, la queſtion qu'il faut réſoudre, pour ſavoir ſi je me ſuis égaré.

L'homme ne commence pas aiſément à penſer; mais ſi-tôt qu'il commence il ne ceſſe plus. Quiconque a penſé penſera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus reſter en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'eſprit humain n'eſt point naturellement ſi prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inſcrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais conſiderez premierement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un ſauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon ſocial, il ſuffit qu'il ne s'y laiſſe entraîner ni par les paſſions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ſes yeux, qu'il ſente par ſon cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de ſa propre raiſon. Dans cette poſition il eſt clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens ſentimens dont il eſt affecté, les divers moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais

mais eues, ou qu'il eût acquiſes plus lentement. Le progrès naturel à l'eſprit eſt accéléré, mais non renverſé. Le même homme qui doit reſter ſtupide dans les forêts, doit devenir raiſonnable & ſenſé dans les villes, quand il y ſera ſimple ſpectateur. Rien n'eſt plus propre à rendre ſage que les folies qu'on voit ſans les partager; & celui même qui les partage s'inſtruit encore, pourvu qu'il n'en ſoit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Conſiderez auſſi que, bornés par nos facultés aux choſes ſenſibles, nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & preſque d'un ſaut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'eſt pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abſtraite eſt le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'aviſe de le conſtruire.

L'Etre incompréhenſible qui embraſſe tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le ſyſtême des êtres, n'eſt ni viſible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos ſens. L'ouvrage ſe montre; mais l'ouvrier ſe cache. Ce n'eſt pas une petite affaire de connoître enfin qu'il exiſte, & quand nous ſommes parvenus-là, quand nous nous demandons quel eſt-il, où eſt-il? notre eſprit ſe confond, s'égare, & nous ne ſavons plus que penſer.

Locke veut qu'on commence par l'étude des eſprits, & qu'on paſſe enſuite à celle des corps; cette méthode eſt celle de la ſuperſtition, des préjugés, de l'erreur; ce n'eſt point celle de la raiſon, ni même de la Nature bien ordonnée, c'eſt ſe boucher les yeux

yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour ſe faire une veritable notion des eſprits & ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'ordre contraire ne ſert qu'à établir le materialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premiers inſtrumens de nos connoiſſances, les êtres corporels & ſenſibles ſont les ſeuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *eſprit*, n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas philoſophé. Un eſprit n'eſt qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des eſprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? or on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, ſans excepter les Juifs, ſe ſont faits des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Eſprit, de Trinité, de Perſonnes, ſommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-tout; mais nous croyons auſſi que l'air eſt par-tout, au moins dans notre atmoſphere, & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-même que *ſouffle* & *vent*. Si-tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots ſans les entendre, il eſt facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vû de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'Univers de Dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents,

les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons mêmes, tout avoit son ame, son Dieu, sa vie. Les marmousets de Laban, les manitou des Sauvages, les fétiches des Négres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels: le polythéisme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pû reconnoître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée, & de donner un sens au mot *substance*, lequel est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins antropomorphite; & quand une fois l'imagination a vû Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà précisément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne sais comment, à l'idée abstraite de la substance, on voit que pour admettre une substance unique, il lui faudroit supposer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la pensée & l'étendue, dont l'une est essenciellement divisible, & dont l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive & inséparable de la substance à laquelle elle appartient, qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la substance à laquelle elle appartient; que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, & que les êtres où ces deux qualités sont réunies, sont composés des deux substances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considerez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de créa-

tion,

tion, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puiſſance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à ſi peu d'hommes de voir auſſi confuſes & auſſi obſcures qu'elles le ſont, & qui n'ont rien d'obſcur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment ſe préſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt-à-dire, dans toute leur obſcurité, à de jeunes eſprits encore occupés aux premieres operations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'eſt en vain que les abymes de l'infini ſont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en ſait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-de-là qu'au-de-çà des dimenſions qui leur ſont connues. Ils eſtimeront un eſpace immenſe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux la meſure des poſſibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foibleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille & ne connoît pas Jupiter. Un payſan Suiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier age de mon éleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plu-

tôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrois un pédant enseignant le catéchisme à des enfans; si je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Christianisme étant des mistères, attendre que l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est attendre que l'homme ne soit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des mistères qu'il est non-seulement impossible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux enfans, si ce n'est de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les mistères, il faut comprendre, au moins, qu'ils sont incompréhensibles; & les enfans ne sont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout est mistere, il n'y a point de mistères proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être sauvé. Ce dogme mal entendu est le principe de la sanguinaire intolerance, & la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel: mais si pour l'obtenir il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de sansonets & de pies, tout aussi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le Philosophe qui ne croit pas, a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les verités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la Religion Chrétienne, que croit-il? ce qu'il conçoit, & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes

mes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet eſt le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jaques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom *.

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des operations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la difference que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'u-

* *Plutarque, Traité de l'Amour, trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe; mais les clameurs du Peuple d'Athènes forcerent Euripide à changer ce commencement.

qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſéquestrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes *? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt reputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la verité.

Gardons-nous d'annoncer la verité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'Elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tiran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit ja-

* Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès: *Voyez la premiere partie du diſcours ſur l'inégalité.*

jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & réverence, & ſi-tôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui impoſoit ſilence, comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette réſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour-propre aſpiroit au moment de connoître ce miſtere qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit: cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet art de miſtere indiſcretement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'alterât ſa tête, & qu'enfin l'on n'en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de ſemblable pour mon Emile, qui, refuſant conſtament ſon attention à tout ce qui eſt au-deſſus de ſa portée, écoute avec la plus profonde indifference les choſes qu'il n'entend pas. Il y en a tant ſur leſquelles il eſt habitué à dire, cela n'eſt pas de mon reſſort, qu'une de plus ne l'embarraſſe guere; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes queſtions, ce n'eſt pas pour les avoir entendu propoſer, mais c'eſt quand le progrès de ſes lumieres porte ſes recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'eſprit humain cultivé s'approche de ces miſteres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au ſein de la ſociété même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéleré; ſi l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit veritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de moderer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici! difficulté d'autant plus grande, qu'elle eſt moins dans les choſes que dans la puſillanimité de ceux qui n'oſent la réſoudre: commençons, au moins, par oſer la propoſer. Un en-

enfant doit être élevé dans la religion de ſon pere; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle ſoit, eſt la ſeule véritable, que toutes les autres ne ſont qu'extravagance & abſurdité. La force des argumens dépend abſolument, ſur ce point, du pays où on les propoſe. Qu'un Turc, qui trouve le Chriſtianisme ſi ridicule à Conſtantinople, aille voir comment on trouve le Mahométisme à Paris: c'eſt ſurtout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons ſecouer ſon joug en toute choſe, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enſeigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle ſecte aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La reponſe eſt fort ſimple, ce me ſemble; nous ne l'aggregerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de ſa raiſon doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

N'importe; le zele & la bonne-foi m'ont juſqu'ici tenu lieu de prudence. J'eſpere que ces garants ne m'abandonneront point au beſoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la verité: je n'oublierai jamais ma deviſe; mais il m'eſt trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je penſe, je vous dirai ce que penſoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la verité des faits qui vont être rapportés; ils ſont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais tranſcrire: c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour régle; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome premier. Partie Seconde.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES,

POUR LE TOME PREMIER

en deux Parties.

I. Désigne la Partie premiere,
II. Partie seconde,
n. les notes.

A.

ABBE' *de St. Pierre*; comment établissoit ses enfans. *P.* II. *p.* 61
Comment appelloit les hommes. I. 55.
Académies, sont des écoles publiques de mensonges. II. 73
Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir. I. 65
Ce que le François met à la place. *Ibid.*
Les enfans en ont peu. I. 200
Achille, allégorie de son immersion dans le Styx.. I. 19
Comment le Poëte lui ôte le merite de la valeur. I. 32
Activité, surabondante dans les enfans, & défaillante dans les vieillards. I. 56
Adolescence, signes des approches de cet âge. II. 82
Peut être accélerée ou retardée par l'éducation. II. 91
Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre. II. 149
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y passionnent trop. II. 155.
Affectation d'un parler modeste, mauvaise avec les enfans. II. 92
Affront déshonorant, à qui en appartient la vengeance. II. 152 *n.*
Age de force. II. 1
Son emploi. II. 3
Age prodigieux. I. 35 *n.*
Ajax, eût craint Achille & défie Jupiter. II. 163
Alexandre, croyoit à la vertu. I. 132
Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides. I. 39 *n.*
Alimens des premiers hommes. I. 204
Amateurs & Amatrices, comment font à Paris leurs Ouvrages. II. 68

Exceptions. II. 68
Amour, exige des connoiſſances. II. 87
A de meilleurs yeux que nous. *Ibid.*
Fixe & rend excluſif le penchant de la Nature. *Ibid.*
Paſſions qu'il entraîne à ſa ſuite. II. 88
Amour de ſoi, principe de toutes nos paſſions. II. 84
Toujours bon & conforme à l'ordre. II. *Ibid.*
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. II. 86
Amour-propre, pourquoi n'eſt jamais content. II. *Ibid.*
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. *Ibid.*
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II. 88
Comment ſe transforme en vertu. II. 155
Analyſe. II. 11
Analogie grammaticale, les enfans la ſuivent mieux que nous. I. 62
Angle viſuel, comment nous trompe. I. 184
Anglois, ſe diſent un peuple de bon naturel. I. 209 *n.*
Angloiſe, à dix ans, excelloit ſur le clavecin. I. 198
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 47
Dorment plus l'hiver que l'été. I. 164
Antoine (*Marc*), tems où l'hiſtoire de ſa vie eſt inſtructive. II. 138
Anthropomorphites. II. 161, 162
Appetit des enfans. I. 208
Apprentiſſages, comment Emile en fait deux à la fois. II. 67
Araignées, quels enfant en ont peur. I. 48
Arme-à-feu. I. 49
Art de gouverner ſans préceptes. I. 146
Art d'obſerver les enfans. II. 63
Arts, en quel ordre l'eſtime publique les range. II. 39
Arts, Emile les rangera dans la ſienne en un ordre inverſe. *Ibid.*
Autre maniere d'ordonner les *Arts*, ſelon les rapports de néceſſité qui les lient. II. 43
Arts ſauvages & Arts civils, diſtinction des uns & des autres. II. 38
Artiſan, ſon état eſt le plus indépendant de tous. II. 56
Artiſans des villes, ſottement ingénieux. II. 44
Aſtianax. I. 49
Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude. II. 85
En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*. II. 121. *n.*
Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II. 146
Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils. I. 23 *n.*
S'il eſt vrai qu'il ait été heureux. II. 138
Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion. II. 77
Si celle du maître doit ſe conſerver aux dépens des mœurs. II. 120

B.

B.

BANIANS. I. 209 *n.*
Bâton à moitié plongé dans l'eau. II. 72
Berceau. I. 43 *n.*
Bibliothèque d'Emile. II. 37
Bienfaiteurs intereſſés, plus communs que les obligés ingrats. II. 122
Biens & *maux* de la vie humaine examinés. I. 75 *& ſuiv.*
Bonheur de l'homme naturel, en quoi conſiſte. II. 24
Si la meſure du bonheur eſt égale dans tous les états. II. 107
Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences. II. 114
Bons-mots, ſecret pour en trouver. I. 121
Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. I. 55
Bouchers, en quel pays ne ſont pas reçus en témoignage. I. 209
Bouillie, nourriture peu ſaine. I. 60
Boule roulée entre deux doigts croiſés. II. 71 *& ſuiv.* 77
Bouſſole, comment nous l'inventons. II. 20
Bruit d'une arme à-feu. I. 49
Buffon, (*M. de*) cité I. 12, 43 *n.* 172 *n.*

C.

CADRES *dorés*, à quoi bons. I. 193
Campagne, renouvelle les générations des villes. I. 41
Canard de la foire. II. 15
Caprice, ne vient point de la liberté. I. 148
N'eſt point l'ouvrage de la Nature. I. 149
Exemples de la maniere d'en guerir un enfant. I. 149, 152
Cartes géographiques. II. 12, 13
Caton le Cenſeur, éleva ſon fils dès le berceau. I. 22 *n.*
Cerf volant. I. 224
Chardin, cité. I. 161
Charité, maniere inepte dont on croit l'inſpirer aux enfans. I. 117
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 156
Châtiment, doit être ignoré des enfans. I. 97, 113
Cheval, réflexion ſur cet exercice. I. 168
Chimeres, ornent les objets réels. I. 216, *& ſuiv.*
Ciceron, cité. I. 10
Citoyenne. I. 7
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils ſont forcés d'être fripons. II. 53
Climat. I. 28
Climats temperés, leurs avantages. *Ibid.*
Coëffures des enfans. I. 161

Colléges. I. 8, 64
Colere. I. 104
Commander & obéir, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I. 91
Concurrence, quand doit ceſſer d'être un inſtrument de l'éducation. II. 36
Confidentes, ſont ordinairement des nourrices dans les drames anciens. I. 37
Connoiſſances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine. II. 4
Bien vues par leurs rapports, préſervent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. II. 50
Conſolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 146
Contradictions de l'ordre ſocial, quelle eſt leur ſource. II. 126
Conventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices. I. 112
Corps débile affoiblit l'ame. I. 31 II. 119
Corps humain, difference de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 159
Coſmographie, ſa premiere leçon. II. 10
Courage, en quels lieux il faut le chercher. I. 33
Courſe. I. 185
Inſtruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 188
Couvens. I. 64
Cris des enfans. I. 51
Cuiſine françoiſe. I. 106
Culture, un de ſes grands préceptes eſt de tout retarder. II. 119
Curioſité, ſa premiere ſource. II. 5
Comment ſe fait ſon développement. II. 6
Quelle ſeroit celle d'un Philoſophe relegué dans une iſle déſerte. *Ibid.*
Curioſité, raiſon pourquoi le Philoſophe en a tant, & le Sauvage ſi peu. II. 73
Cyclopes. I. 209
Czar Pierre. II. 67, 68

D.

DANSE. I. 183
Déclamer. I. 200
Définitions, comment pourroient être bonnes. I. 125 *n.*
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 59 *& ſuiv.*
Dépendance des choſes & dépendance des hommes. I. 84
La premiere ne nuit point à la liberté. *Ibid.*
Déſordre moral, par où commence. I. 17
Deſſein, réflexions ſur cet art. I. 191

Dette ſociale, comment ſe paye. II. 55
Devoir, impoſé mal-à-propos aux enfans. I. 93
Effet de cette indiſcrétion. I. 94
Ce qu'on doit mettre à la place. I. *Ibid.*
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant. I. 92
Dieux du paganiſme, comment furent imaginés. II. 161
Diſtances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger. I. 51
Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fauſſes idées. II. 166
Docilité, effets, de celle qu'on exige des enfans. II. 25
Domination, tient à l'opinion comme tout le reſte. I. 81
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître. I. 70, 87
Comment perd ſon amertume au goût des enfans. I. 166

E.

EAu, dans quel état l'enfant la doit boire. I. 163
Education, ſes diverſes eſpeces. I. 3, 7
Oppoſition entre elles. I. 5
Choix. I. 4, 9
But. I. 4
Sens de ce mot chez les Anciens. I. 10
Commence à la naiſſance. I. 46
Ne ſe partage pas. I 27
Nouvelles difficultés. I. 24
Quel en doit être le veritable inſtrument. I. 96
Importance de la retarder. I. 98
Difficulté. I. 101
Doit être d'abord purement négative. I. 99
Progrès de ſes differences. II. 158
Educations excluſive, préfere les inſtructions coûteuſes. I. 168
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 29
Maintient l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes. I. 84
Education vulgaire, diſpenſe les enfans d'apprendre à penſer. I. 144
Quel eſprit elle leur donne. I. 145
Egalité civile & naturelle, leur difference. II. 78
Egalité conventionnelle, rend néceſſaires le droit poſitif & les loix. II. 45
A fait inventer la monnoie. II. *Ibid.*
Eleve imaginaire que l'Auteur ſe donne. I 25
Eleve, ne doit point s'enviſager comme devant être un jour ſéparé de ſon gouverneur. I. 29
Inconvénient qu'il paſſe ſucceſſivement par diverſes mains. I. 37
Avantage qu'il n'apprît rien du tout juſqu'à douze ans. I. 99

Eleve, comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raisonnement. I. 143
Ne doit recevoir de leçons que de l'experience. I. 145
Doit toujours croire faire sa volonté en faisant la vôtre. I. 147
Le mal de son instruction est moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre. II. 32
Comment je m'y prends, pour que le mien ne soit pas aussi fainéant qu'un Sauvage. II. 69
Utilité de ses travaux dans les arts. II. 43
En parcourant les atteliers, doit mettre lui-même la main à l'œuvre. II. 39
Choix de son métier, s'il a du goût pour les sciences spéculatives. II. 66
En cessant d'être enfant, doit sentir la superiorité du maître. II. 144
Difference du vôtre & du mien. II. 157
Eleves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager. I. 168
Eloquence, maniere inepte de l'enseigner aux jeunes gens. II. 153
Vrai moyen. II. 154
Emile, pourquoi paroît d'abord peu sur la scène. I. 26
Riche, & pourquoi. I. 29
A de la naissance, & pourquoi. *Ibid.*
Orphelin, en quel sens. *Ibid.*
Premiere chose qu'il doit apprendre. I. 70
N'aura ni maillot, I. 42
Ni charriots, ni bourlets, ni lisieres. I. 71
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne. I. 40, 102
Son dialogue avec le jardinier Robert. I. 109
N'apprendra jamais rien par cœur. I. 134
Comment apprend à lire. I. 142
A dessiner. I. 190
A nager. I. 170
Boira sans eau froide ayant chaud; précaution. I. 162
Avis que je lui donne sur les surprises nocturnes. I. 180
Pensif & non questionneur dans sa curiosité. II. 9
Son aventure à la foire. II. 15
Sa premiere leçon de cosmographie. II. 10
De statique. II. 21
De physique systématique. II. 23
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie. II. 26
Question qui, de ma part, suit infailliblement toutes les siennes. *Ibid.*
Comment je lui fais sentir l'utilité de savoir s'orienter. II. 29
Quel livre composera long-tems seul sa bibliothéque. II. 37
Emule de lui-même. II. 36

Emile, s'intereſſe à des queſtions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre; exemple. II. 47
Pourquoi peu fêté des femmes dans ſon enfance, & avantage de cela. II. 50 *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. II. 57
Choix de ſon métier. II. 66
Fait à la fois deux apprentiſſages. II. 67
Comment je loue ſon ouvrage, quand il eſt bien fait. II. 68
Queſtion qu'il me fait, quand il juge que je ſuis riche, & ma réponſe. II. 69 *& ſuiv.*
Eſt un Sauvage fait pour habiter les villes. II. 74
Ne répond point étourdiment à mes queſtions. II. 75
Sait l'*à quoi bon* ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* ſur tout ce qu'il croit. II. 78
Etat de ſes progrès à douze ans. I. 219
A quinze. II. 78
N'eſt pas faux comme les autres enfans. II. 102
Saura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. *Ibid.*
Quand il commence à ſe comparer à ſes ſemblables. II. 125
Quelles paſſions domineront dans ſon caractere, *Ibid.*
Impreſſion que feront ſur lui les leçons de l'Hiſtoire. II. 136
Ne ſe transformera point dans ceux dont il lira les vies. II. 139
Jugera trop bien les autres pour envier leur ſort. II. 140
Pourra s'énorgueillir de ſa ſuperiorité. II. 142
Remede à cela. II. 143
Comment s'inſtruira dans les affaires. II. 151
Aime la paix. II. 152
Son parler n'eſt ni véhément, II. 154
Ni froid. II. *Ibid.*
Etendue de ſes idées, & élévation de ſes ſentimens. II. 156
Ne s'inquiette point des idées qui paſſent ſa portée. II. 167
A quelle ſecte doit être aggregé. II. 168
Encre, comment elle ſe fait. II. 32
Utilité de ſavoir cela. II. 34
Enfance, premier état. I. 54
Deuxiéme état. I. 69
Troiſiéme état. II. 1
Court tableau de ſa dépravation. I. 21
Seul moyen de l'en garantir. I. 22
Ses premiers développemens ſe font preſque tous à la fois. I. 139
Doit être aimée & favoriſée. I. 73
Son état par rapport à l'homme. II. 67 *& ſuiv.*
Ne peut guere abuſer de la liberté. I. 82
A des manieres de penſer qui lui ſont propres. I. 93
Doit meurir dans les enfans. I. 100
Il y a des hommes qui n'y paſſent point. I. 121

Enfance, ne point ſe preſſer de la juger. I. 123
Semblable dans les deux ſexes. II. 82
Enfans, comment traités à leur naiſſance. I. 11, 42 *& ſuiv.* 89
Supportent des changemens que ne ſupporteroient pas les hommes. I. 19
Doivent être nourris à la campagne. I. 40
Leurs premieres ſenſations purement affectives. I. 47
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres. I. 48
Ont rarement peur du tonnerre. I. 49
Comment apprennent à juger des diſtances. I. 50
Ont les muſcles de la face très-mobiles. I. 52
Pourquoi font ſi volontiers du dégât. I. 55
Comment deviennent imperieux. I. 56
Maximes de conduite avec eux. I. *Ibid.*
En grandiſſant deviennent moins remuans. *Ibid.*
Ne point les flatter pour les faire taire. I. 58.
Sont preſque tous févrés de trop bonne heure. I. 59
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. I. 62
On s'empreſſe trop de les faire parler. I. *Ibid*, *&* 66, 137 *& ſuiv.*
Et de corriger leurs fautes de la langue. I. 62
Apprennent à parler plus diſtinctement dans les Couvens & dans les Colléges. II. 64
Pourquoi ceux des Payſans articulent mieux que les nôtres. II. 63
Donnent ſouvent aux mots d'autres ſens que nous. II. 67
Ne point montrer un air allarmé quand ils ſe bleſſent. II. 70
Avantage pour eux d'être petits & foibles. II. *Ibid.*
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impoſe, que des incomodités dont on les garantit. I. 87
En les gâtant, on les rend miſerables. I. *Ibid. & ſuiv.*
Régles pour accorder ou refuſer leurs demandes. I. 91. *n.*
On les conduit par les paſſions qu'on leur donne. I. 96
D'où vient leur pétulance. I. 97
Abus des longs diſcours qu'on leur tient. I. 103
Ne ſont point naturellement portés à mentir. I. 113. *& ſuiv.*
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits. I. 121
Leur apparente facilité d'apprendre, cauſe leur perte. I. 124
On ne leur apprend que des mots. I. 126
N'ont point une veritable mémoire. I. 125
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 133
Quelle eſt leur Géographie. I. 128
Si l'Hiſtoire eſt à leur portée. I. *Ibid.*
Comment ſe perd leur jugement. I. 132
De leurs vêtemens. I. 156, *& ſuiv.*
Et de leur coëffure. I. 161

Enfans,

Enfans, généralement trop vétus. I. 132, 161
Sur-tout dans les villes. I. 43 *n.*
En quel mois il en meurt le plus. I. 162
S'ils doivent boire ayant chaud. I. 163
Ont beſoin d'un long ſommeil. I. 164
Moyen de les faire dormir. I. 165
Et ſe réveiller d'eux-mêmes. I. 166
Comment ſupportent gaiment la douleur. I. *Ibid.*
Peuvent être exercés aux jeux d'adreſſe. I. 196
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. I, 205
Difficulté de les obſerver. I. 224
On ne ſait point ſe mettre à leur place. II. 11
Effet de la docilité qu'on en exige. II. 25
Ne les payer que de raiſons qu'ils puiſſent entendre. II. 27
Font peu d'attention aux leçons en diſcours. II. 28
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. II. 50 *n.*
Un appareil de machines & d'inſtrumens les effraye ou les diſtrait. II. 68
Ne s'intereſſent qu'aux choſes purement phyſiques. II. 71
Sont naturellement portés à la bienveillance. II. 85
Mais leurs premiers attachemens ne ſont qu'habitude. II. 95
Leur curioſité ſur certaines matieres. II. 90
Comment doit être éludée. II. *Ibid. & ſuiv.*
Apprennent à jouer le ſentiment. II. 101
Inconvénient de cela. *Ibid.*
Tout eſt infini pour eux. II. 116
Enfant, augmente de prix en avançant en âge. I. 19
Doit ſavoir être malade. I. 33
Suppoſé homme à ſa naiſſance. I. 45
Pourquoi tend la main avec effort pour ſaiſir un objet éloigné. I. 51, 54, 110
A quelle dépendance doit être aſſujetti. I. 84
Ne doit point être contraint dans ſes mouvemens. I. 85
Ne doit rien obtenir par des pleurs. I. *Ibid.*
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. I. 67
De la premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête naiſſent l'erreur & le vice. I. 91
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. I. 73
Gouverne le maître dans les éducations ſoignées. I. 147
Comment n'épiera pas les mœurs du maître. I. 148
Ne doit point apprendre à déclamer. I. 209
Moyen de le rendre curieux. II. 7
Ne peut être ému par le ſentiment. II. 8
Ne s'intereſſe à rien dont il ne voye l'utilité. II. 35
Situation où tous les beſoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à ſon eſprit. II. 36

Enfant, comment il faut lui montrer les relations ſociales. II. 39
Sa premiere étude eſt une ſorte de phyſique experimentale. II. 151
Ne doit rien faire ſur parole. II. 166
Enfant qui ſe croit brûlé par la glace. II. 71
Enfant diſcole, maniere de le contenir, II. 108
Enfant-fait. I. 216
Sa peinture. I. 217 *& ſuiv.*
Ennui, d'où vient. II. 114
Entendement humain, ſon premier terme & ſes progrès. I. 45
Envie, eſt amere & pourquoi. II. 100
Epictete, ſa prévoyance ne lui ſert de rien. II. 108
Erreur, le ſeul moyen de l'éviter, eſt l'ignorance. II. 73
Erreurs de nos ſens, ſont des erreurs de nos jugemens; exemple. II. 71
Eſprit, chaque *eſprit* a ſa forme, ſelon laquelle il doit être gouverné. I. 100
Ses caracteres. II. 70, *& ſuiv.*
Eſprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhalé moderément, puis retenu. I. 122
Eſprit de votre éleve & du mien. I. 145, *& ſuiv.*
Eſprit vulgaire, à quoi ſe reconnoît dans l'enfance. I. 122
Sens du mot *Eſprit*, pour le peuple & pour les enfans. II. 161
Sens primitif. II. *Ibid.*
Etat de Nature, en en ſortant nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi. II. 52
Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus. II. 56
Etat de Nature, état Civil: ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages. I. 84
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux. I. 129
S'il y en a qui conviennent aux enfans. I. 132
Etudes ſpéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir. II. 149
Etudier par cœur, habitue à mal prononcer. I. 64.
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. II. 165
Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter. I. 87
Exercice du corps, s'il nuit aux operations de l'eſprit. I. 144
Explications en diſcours, ſont peu d'impreſſion ſur les enfans. II. 28
Mauvaiſe *explication* par les choſes. II. 32

F.

FABLES. Si leur étude convient aux enfans. I. 134
Analyſe d'une de celles de la Fontaine. I. 135, *& ſuiv.*
Examen de leur morale. I. 139, *& ſuiv.*
Quel eſt leur vrai tems. II. 147

La

La morale n'y doit pas être développée. II. *Ibid.*
Facultés ſuperflues de l'homme, cauſes de ſa miſere. I. 77
Famille, comment ſe diſſout. I. 71
Fantaiſies des enfans gâtés. I. 88
Farineux. I. 39
Favorin, cité. I. 77
Fautes, leur tems eſt celui des Fables. II. 147
Félicité de l'homme ici-bas eſt négative. I. 75
Femme, conſiderée comme un homme imparfait. II. 81
N'eſt à bien des égards qu'un grand enfant. II. 82
Femmes, notre premiere éducation leur appartient. I. 2 *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni meres. I. 15, 18
Quel air leur plaît dans les hommes. II. 50 *n.*
Fétiches. II. 115
Feu de la jeuneſſe, pourquoi la rend indiſciplinable. II. 120
C'eſt par lui qu'on la peut gouverner. II. *Ibid.*
Foi des enfans, à quoi tient. II. 165
Foibleſſe, en quoi conſiſte. I. 77
D'où vient celle de l'homme. II. 1
C'eſt elle qui le rend ſociable. II. 99
Force, en quoi conſiſte. I. 77
A quel âge l'homme a le plus de force relative. II. 3
Comment il en doit employer l'excédent. II. *Ibid.*
Force du génie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. I. 122
Forêt de Montmorenci. II. 29
François, ce qui rend leur abord repouſſant & déſagréable. I. 65, 186 *n.*

G.

GAITÉ, ſigne très-équivoque du contentement. II. 115
Gauffres iſoperimetres. I. 196
Gaures. I. 209
Génevois, peut-être ne ſeroient plus libres, s'ils n'avoient ſû marcher ſans ſouliers. I. 182
Génie, a ſouvent dans l'enfance l'apparence de la ſtupidité. I. 122
Génie des hommes, différent dans les peuples & dans les individus. II. 134
Géographie, idée qu'en ont les enfans. I. 128
Ses premieres leçons. II. 12
Géométrie, s'il eſt vrai que les enfans l'apprennent. I. 125
Notre maniere de l'enſeigner donne plus à l'imagination qu'au raiſonnement. I. 193
Comment Émile en apprendra les premiers élemens. I. 194
Moyen de la rendre intéreſſante. II. 5
Gourmandiſe, préferable à la vanité, pour mener les enfans. I. 206

Vice des cœurs sans étoffe. I. 207
Goût. Remarques sur ce sens. I. 203 & *suiv.*
Goûts naturels, sont les plus simples. I. 204
Et les plus universels. I. 205
Gouvernement politique, à quoi doit se borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. II. 45
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir. I. 24
Moyen d'éviter la difficulté du choix. I. *Ibid.*
Doit être jeune. I. 26
S'il doit avoir déjà fait une éducation. I. 27
Doit choisir aussi son éleve. I. *Ibid.*
Ne doit point s'envisager comme en devant être un jour séparé. I. 29
Ne doit point se charger d'un éleve infirme. I. 30
Doit avoir de l'autorité sur tout ce qui entoure son éleve, & moyen d'aquérir cette autorité. I. 102
Doit se faire apprentif avec son éleve. II. 39
Abus à éviter dans leurs communs travaux. II. 43
Fondement de la confiance que l'éleve doit avoir en lui. II. 145
Comment doit se conduire dans les fautes de son éleve devenu grand. II. *Ibid.* & *suiv.*
Gouverneurs, leur fausse dignité. II. 144
Grand Seigneur devenu gueux. II. 54
Grasseyer. I. 64
Grissès, pain de Piémont. I. 61
Gymnastique. I. 158

H.

Habitude, n'est point la Nature. I. 4
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. I. 48
D'où vient l'attrait de *l'habitude.* I. 220
Habitude du corps convenable à l'exercice, differente de celle qui convient à l'inaction. I. 64
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme. I. 41
Henri IV. Mot de ce Prince sur les prédictions des Astrologues. I. 121
Héritier, comment s'éleve. I. 152
Hermès. II. 36
Herodote, cité. I. 161, 214
Histoire, n'est point à la portée des enfans. I. 129
Exemple. I. 130
Tems de son étude. II. 128
Calomnie le genre humain. II. 129
N'est jamais fidele. II. 130
En quoi semblable aux Romans. II. *Ibid.*

Hiſtoire, doit peindre ſans faire de portraits. II. 131, *& ſuiv.*
Montre plus les actions que les hommes. II. 133
Hiſtoire moderne, n'a point de phyſionomie. II. 131
Hoſtoriens anciens. I. 213 *n.*
Hobbes, comment appelloit le méchant. I. 55
En quel ſens ſon grand principe eſt vrai. I. 88
Hochets. I. 59, 60
Homme, comment déſapprend à mourir. I. 33
Son haleine eſt mortelle à ſes ſemblables. I. 41
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociété. I. 82, 84
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 182
Eſt le même dans tous les états. II. 53
Ce qui le rend eſſenciellement bon ou méchant. II. 86
Doit être formé avant d'uſer de ſon ſexe, II. 119
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque. II. 127
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus. II. 159
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 13
Homme du monde, tout entier dans ſon maſque. II. 115
Homme naturel, en quoi conſiſte ſon bonheur. II. 24
Homme naturel, vivant dans l'état de Nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 74, 159
Borné par ſes facultés aux choſes ſenſibles. II. 160
Hommes, pourquoi j'en parle ſi tard à mon éleve. II. 41
Hommes vulgaires, ont ſeuls beſoin d'être élevés. I. 26
Humanité, premier devoir de l'homme. I. 73
Ce qui la conſtitue. II. 101
Comment s'excite & ſe nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 102, 108, 229
Maximes pour cela, II. 103 *& ſuiv.*
Hygiene. I. 34

I.

IDE'ES, diſtinguées des images. I. 125
Et des ſenſations. II. 122
La maniere de les former eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. *Ibid.*
Idées ſimples, ce que c'eſt. II. 71
Identité ſucceſſive, comment nous avons le ſentiment de la nôtre. I. 72
Jeunes femmes, leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans. I. 15
Jeunes gens, corrompus de bonne heure, ſont durs & cruels. II. 98
Caractere de ceux qui conſervent long-tems leur innocence. *Ibid.*
Pourquoi paroiſſent quelquefois inſenſibles, quoiqu'ils ne le ſoient pas. II. 110

Jeunes gens, inconvénient de les rendre trop obſervateurs. II. 81
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 103, 22
Exemple. II. 118
Doit penſer bien de ceux qui vivent avec lui. II. 127
Eſtimer les individus, & mépriſer la multitude. *Ibid.*
Jeux, par qui & à quelle occaſion inventés. I. 213
Jeux de nuit, utilité & pratique. I. 172, 33
Jeux olympiques, à quoi comparés. II. 127
Imagination, étend la meſure des poſſibles. I. 76
Transforme en vices les paſſions des êtres bornés. II. 96
Imitation, goût naturel. I. 119
Comment dégénere en vice. I. *Ibid.*
Indigeſtions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 213
Infans. I. 69
Infini. II. 162
Ingratitude, n'eſt pas dans le cœur de l'homme. II. 122
D'où elle vient. II. *Ibid.*
Inoculation. I. 168
Inſtinct, comment devient ſentiment. II. 85
Inſtruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 96
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 104
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 36
Inſtructions de la Nature ſont tardives, celles des hommes prématurées. II. 89
Inſtrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adreſſe des mains & à la juſteſſe des ſens. II. 22
Intelligence, épreuve & meſure de ſon développement. II. 5
Intolerance, quel dogme eſt ſon principe. II. 164
Jugemens actifs & paſſifs. II. 71
Diſtinction. *Ibid.*
Comment on apprend à bien juger. II. 74
Juſtice, quel eſt en nous ſon premier ſentiment. I. 106
Juſtice humaine, ſon principe. II. 124 *n.*
Juſtice & *bonté* ne ſont pas de purs êtres moraux. II. *Ibid.*
Juvenal, cité. II. 64

L.

LA *Fontaine*, ſi ſes Fables conviennent aux enfans. I. 134
Lait, ſi le choix du lait de la mere ou d'une autre, eſt indifférent. I. 15
D'abord ſérieux, puis prend de la conſiſtance. I. 36
Eſt une ſubſtance végétale. I. 38
Se caille toujours dans l'eſtomac. I. 39
Langue naturelle. I. 51
Langues, ſi leur étude convient aux enfans. I. 79
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. 127

Langues, Pourquoi l'on enſeigne aux enfans par préference les *langues* mortes. I. 128
Leçons, doivent être plus en action qu'en diſcours. I. 110
Liberté, le premier de tous les biens. I. 84
Liberté bien réglée, ſeul inſtrument d'une bonne éducation. I. 95
Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans. I. 141
Liſiere, laiſſe une mauvaiſe démarche aux enfans. I. 71 *n.*
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 164
Quel eſt le meilleur. I. 165
Litarge. II. 33
Livre, qui compoſera ſeul la bibliothéque d'Emile. II. 37
Livres, inſtrumens de la miſere des enfant. I. 141
Locke, recommande de ne point droguer les enfans. I. 33
Examen de ſa maxime qu'il faut raiſonner avec eux. I. 91, *& ſuiv.*
Comment veut qu'on rende un enfant liberal. I. 117
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés. I. 141
Inconſéquence de cet Auteur ſur leur boiſſon. I. 162, 163
Métier qu'il donne à ſon Gentilhomme. II. 60
Veut qu'on étudie les eſprits avant les corps. II. 160
Loix, ce qui leur manque pour rendre les hommes libres. I. 84
Favoriſent le fort contre le foible. II. 124 *n.*
Loix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des raiſons. II. 23
Exemple ſur la peſanteur. II. *Ibid.*
Lotophages. I. 209
Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 32
Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paroît ſe mouvoir en ſens contraire. II. 72
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim. I. 213

M.

MACHINES, leur appareil effraye ou diſtrait les enfans. II. 21
Nous ferons nous-mêmes les nôtres. II. *Ibid.*
A force d'en raſſembler autour de ſoi, l'on n'en trouve plus en ſoi-même. II. 22
Maigre, n'échauffe que par l'aſſaiſonnement. I. 40
Maillot. I. 13, 42, 58
Maître, gouverné par l'enfant. I. 147
Mal, n'en faire à perſonne, la premiere & la plus importante leçon de morale. I. 119
Maux entaſſés ſur l'enfance. I. 19
Maux phyſiques, moins cruels que les autres. I. 69
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un ſeul. I. 78
Maux de l'ame, n'excitent pas ſi généralement à compaſſion que

que les autres. II. 110
Manitou. II. 162
Marcel, célebre maître à danſer. I. 183 *n*.
Marmouſets de Laban, II. 162
Maroc, ce que Montagne a dit d'un de ſes Rois. I. 167
Maſques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur. I. 49
Matiere, II. 161
Maximes de conduite avec les enfans. I. 57
Maximes ſur la pitié. II. 103
Médecine, d'où vient ſon empire. I. 31
Maux qu'elle nous donne. I. *Ibid.*
Sophiſme ſur ſon uſage. I. 32
Auſſi nuiſible à l'ame qu'au corps. I. *Ibid.*
N'a fait aucun bien aux hommes. I. 78
Médecin, ne doit être appellé qu'à l'extrémité. I. 33
Mélancolie, amie de la volupté. II. 114
Mémoire, les enfans n'en ont pas une veritable. I. 125, 132
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 133
Menalippe, Tragédie d'Euripide. II. 165 *n*.
Menſonge de fait & de droit. I. 113
Ni l'un, ni l'autre n'eſt naturel aux enfans. I. *Ibid.* & *ſuiv.*
Menuiſerie. II. 66
Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 17
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans. I. 18
Meridienne à tracer. II. 14
Aventure qu'elle amene. II. 15
Meſures naturelles. I. 190
Metaux, choiſis pour termes moyens des échanges. II. 46
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les ſciences. II. 22
La mieux appropriée à l'eſpece, à l'âge, au ſexe, eſt la meilleure. II. 51
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. II. 57
Métiers, raiſons de leur diſtinction. II. 52
Miſeres de l'homme, le rendent humain. II. 99 & *ſuiv.*
Mœurs, comment peuvent renaître. I. 17
Comment l'enfant n'épiera pas celles de ſon gouverneur. I. 148
En quoi les peuples qui en ont ſurpaſſent ceux qui n'en ont pas. II. 119
Monnoie, pourquoi inventée. II. 45
N'eſt qu'un terme de comparaiſon. *Ibid.*
Tout peut être monnoie. *Ibid.*
Pourquoi marquée. II. 46
Son uſage. *Ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. *Ibid.*

Monſeigneur, il faut que je vive: réflexion ſur ce mot & ſur la réponſe. II. 53
Montagne, cité. I. 158, 167. II. 135
Montre du ſage. II. 45
Morale, comment on l'enſeigne aux enfans. I. 92
Unique leçon qu'on leur en doit donner. I. 119
Morale & politique ne peuvent ſe traiter ſéparément. II. 125
Morale des fables, examinée. I. 139
Morale, ne doit pas être développée. II. 147
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raiſon. I. 55
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme. I. 78
Comment ſe fait peu ſentir. I. 167
L'idée s'en imprime tard dans l'eſprit des enfans. II. 109
Mots, l'enfant n'en doit pas plus ſavoir qu'il n'a d'idées. I. 67
Seule choſe qu'on apprenne aux enfans. I. 126
Difficulté de leur donner toujours le même ſens. *Ibid. n.*
Mouvement, c'eſt par lui que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous. I. 50
Muſcles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 52
Muſique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 181
Peut ſervir à parler aux ſourds. *Ibid.*
De la maniere de l'enſeigner aux enfans. I. 203
Myſteres. II. 164

N.

NAGER, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation. I. 168
Ce qui le rend périlleux. I. 169
Naiſſance de l'homme, a, pour ainſi dire, deux époques. II. 81, 83.
Nature, routes contraires par leſquelles on en ſort dès l'enfance. I. 18
Exerce inceſſamment les enfans. I. 19
Comment l'homme en ſort par ſes paſſions. II. 84
Ses inſtructions tardives & lentes. II. 89
Son progrès en développant la puiſſance du ſexe. II. 98.
Nature de l'homme. I. 4
Nature divine. II. 162
Newton, portoit l'hiver ſes habits d'été. I. 161
Notions morales, leur progrès dans mon éleve. II. 5
Nourrice, la veritable. I. 22
La meilleure au gré de l'accoucheur. I. 36
Choix. *Ibid.*
Doit être la gouvernante de ſon nourriſſon. I. 37
Ne doit pas changer de maniere de vivre. I. 38
Nourrices, comment traitées, & pourquoi. I. 16

Nourrices, raiſon de leur attachement à l'uſage du maillot. I. 44
Excellent dans l'art de diſtraire un enfant qui pleure. I. 59
Précaution qu'elles négligent. *Ibid.*
Diſent aux enfans trop de mots inutiles. I. 61
Nuage, paſſant entre la lune & l'enfant lui paroit immobile, & la lune en mouvement. II. 72
Nuit, d'ou vient l'effroi qu'elle cauſe. I. 172
Remede. I. 173
Expédition *nocturne* de l'Auteur dans ſon enfance. I. 176

O.

OBJECTIONS.
Contre la liberté laiſſée aux enfans. I. 74
Contre l'éducation retardée. I. 101
Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. I. 143
Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance. I. 157
Contre la culture prématurée d'un corps non formé. I. 198
Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. II. 40
Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adoleſcent. II. 110
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. I. 48. 49
De nos premieres obſervations, ſi-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. II. 6
Objets purement *phyſiques*, les ſeuls qui puiſſent intereſſer les enfans. II. 71
Objets intellectuels ne ſont pas ſi-tôt à la portée des jeunes gens. II. 128
Obſervation des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. *Ibid.*
Odorat, réflexion ſur ce ſens. I. 213, 214
Oiſiveté eſt un vol public. II. 56
Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. II. 57
Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. II. 77
Eleve ſon trône ſur les paſſions des hommes. II. 88
Ordre à ſuivre dans les études. II. 14
Ordre moral, comment l'homme y entre. II. 124
Ordre ſocial, tems d'en expoſer le tableau au jeune homme. II. 126
Source de toutes ſes contradictions. *Ibid.*
Témerité de s'y fier. II. 54
Organes des plaiſirs ſecrets & des beſoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. II. 93
Ottomans, ancien uſage des Princes de cette Maiſon. II. 67
Ovide, cité. I. 117

Ouie, culture de ce ſens. I. 199
Organe actif qui lui correſpond. *Ibid.*
Outils, plus les nôtres ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits. II. 22

P.

PANTALON, pourquoi ennuyeux. II. 147
Parallele de mon éleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde. II. 111 *& ſuiv.*
Pareſſe, comment on en guerit les enfans. I. 166
Paſſions, une ſeule eſt naturelle à l'homme. I. 97
Sont les inſtrumens de notre conſervation. II. 83
Quelle eſt celle qui ſert de principe aux autres. II. 84
Comment par elles l'homme ſort de la Nature. *Ibid.*
Comment ſe dirigent au bien ou au mal. II. 86
Sommaire de la ſageſſe humaine dans leur uſage. II. 96
Leur progrès force d'accélerer celui des lumieres. II. 167
Paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi; *paſſions baineuſes & iraſcibles* naiſſent de l'amour-propre. II. 86
Paſſions impétueuſes, moyen d'en faire peur aux enfans. I. 194
Paſſions naiſſantes, moyen de les ordonner. II. 96
Paume, exercice pour les garçons. I. 196
Pauvre, n'a pas beſoin d'éducation. I. 29
Payſan Suiſſe, idée qu'il avoit de la puiſſance Royale. II. 163
Payſans, n'ont point peur des arraignées. I. 48
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. I. 63
Ne graſſeyent jamais. *Ibid.*
Pourquoi plus groſſiers que les Sauvages. I. 144
Pédarete, citoyen. I. 6
Pere, ſa tâche. I. 23
Ne doit point avoir de préference entre ſes enfans. I. 30
Perſpective, ſans ſes illuſions nous ne verrions aucun eſpace. I. 184
Peruviens, comment traitoient les enfans. I. 43 *n.*
Petite-verole. I. 167
Pétrone, cité. II. 40
Petulance des enfans, d'où vient. I. 55, 97
Peuple, a autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. II. 108
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. II. 119
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur ſont propres. II. 120
Philippe, *Médecin d'Alexandre*, ſon hiſtoire. I. 130
Philoſophie en maximes, ne convient qu'à l'experience. II. 132
Philoſophie de notre ſiécle, un de ſes plus fréquens abus. II. 89
Phyſionomie. II. 115
Phyſique, ſes premieres leçons. II. 20
Phyſique experimentale, veut de la ſimplicité dans ſes inſtrumens. II. 21

Physique systematique, à quoi bonne. II. 23
Sa premiere leçon. *Ibid.*
Pitagore, à quoi comparoit le spectacle du monde. II. 127
Pitié, comment elle agit sur nous. II. 102
Est douce, & pourquoi. II. 100
Comment on l'empêche de dégénerer en foiblesse. II. 156
Pitié pour les méchans, cruelle au genre-humain. *Ibid.*
Plan que l'Auteur s'est tracé. I. 25
Pleurs des enfans. I. 52 *& suiv.* 59, 72, 85.
Plutarque, cité. I. 22 *n.* II. 165
En quoi il excelle. II. 134
Poison, quelle idée en ont les enfans. I. 131.
Politesse, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches. I. 86
Poupées ambulantes. II. 2
Précepteur, quel est le vrai. I. 22
Incapacité de l'Auteur pour ce métier. I. 25
Préjugé qui méprise les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre. II. 57
Préjugés, s'énorgueillir de les vaincre c'est s'y soumettre. II. 67.
Présent, ne doit point être sacrifié à l'avenir dans l'éducation. I. 72
Prêtres & Médecins, peu pitoyables. II. 117
Prévoyance, source de nos miseres. I. 79
Prévoyance des besoins, marque une intelligence déjà fort avancée. II. 24
Principes des choses, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inférieur au bon. I. 55
Progrès d'Emile à douze ans. I. 68
A quinze. II. 78
Propriété, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant. I. 107
Puberté, varie dans les individus selon les temperamens, & dans les hommes selon les climats. I. 91
Peut être accélerée ou retardée par des causes morales. *Ibid.*
Toujours plus hâtive chez les peuples policés. II. 89
Et dans les villes. *Ibid. n.*
Pudeur, les enfans n'en ont point. II. 91
Puissance du sexe, comment les enfans l'accélerent. II. 97.
Pyrrhus, jugement d'Emile sur sa vie. II. 137

Q.

QUESTION par laquelle on réprime les sottes & fastidieuses questions des enfans. II. 26
Ses avantages. II. 27
Question scabreuse, & réponse. II. 92. 93.
Quintilien, cité. I. 142

R.

RACES periſſent ou dégénerent dans les villes. I. 41
Raiſon, frein de la force. I. 93
Comment on la décrédite dans l'eſprit des enfans. I. 100
Raiſon ſenſitive. I. 156
Ses inſtrumens. I. 157
Raiſons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puiſſent entendre. I. 29
Raiſonnement, de quelle eſpece eſt celui des enfans. I. 126
Si-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un *raiſonnement.* II. 76
Reconnoiſſance, ſentiment naturel au cœur humain. II. 123
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. *Ibid.*
Réfraction. II. 74 *& ſuiv.*
Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. I. 85
Régime pitagoricien. I. 40 *n.* 209
Régime végetal, convenable aux nourrices. I. 38
Relations ſociales, comment on doit les montrer à l'enfant. II. 39
Religion, choix de celle d'Emile. II. 168
Repas ruſtique comparé avec un feſtin d'appareil. II. 48
Reprimande que m'adreſſe un Bâteleur en préſence d'Emile. II. 19
République de Platon n'eſt pas un traité de Politique. I. 7
Ce que c'eſt. *Ibid.*
Comment les enfans y ſont élevés. I. 125
Riche, l'éducation de ſon état ne lui convient point. I. 29
Riche appauvri. II. 54
Riches, trompés en tout. I. 36
Rivage, pourquoi quand on le cotoye en bateau paroît ſe mouvoir en ſens contraire. II. 72
Robert, jardinier, ſon dialogue avec l'Auteur & ſon éleve. I. 109, *& ſuiv.*
Robinſon Cruſoé. II. 37
Romains illuſtres, à quoi paſſoient leur jeuneſſe. II. 151
Romans orientaux, plus attendriſſans que les nôtres. II. 104
Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. II. 85

S.

SAGESSE *humaine*, en quoi conſiſte. I. 75, II. 97
Savans, ſont plus loin de la vérité que les ignorans. II. 73
Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. I. 204
Inconvénient de s'y accoutumer. I. 205
Sauvages, pourquoi plus ſubtils que les payſans. I. 144
Devroient, ſelon les Médecins, être perclus de rhumatiſmes.

tiſmes. I. 162 *n.*
Pourquoi cruels. I. 209
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés. II. 115
Science humaine, la portion propre aux Savans très-petite, en comparaiſon de celle qui eſt commune à tous. I. 46
Sens, lequel ſe développe le plus tard. I. 50 *n.*
De l'art de les exercer. I. 169 *& ſuiv.*
Deux manieres de verifier leurs rapports. II. 74
Sens-commun, ce que c'eſt. I. 216
Senſations & ſentimens ont des expreſſions differentes. I. 52
Diſtinguées des idées. II. 70
Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 74
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. II. 71
Senſations affectives précédent les *repréſentatives*. I. 47
Senſibilité, comment on l'étouffe ou on l'empêche de germer. II. 100
Comment elle naît. II. 101
A quoi d'abord elle ſe borne dans un jeune homme. II. 120, 121
Doit ſervir à le gouverner. II. 122
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. II. 85
Quel eſt le premier dont ſoit ſuſceptible un jeune homme bien élevé. II. 98
Serrer, tems & moyen. I. 59
Signe, ne doit jamais être ſubſtitué à la choſe, que quand il eſt impoſſible de la montrer. II. 11
Situations où les beſoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à l'eſprit d'un enfant. II. 36
Société, a fait l'homme foible. I. 82
Toute ſociété conſiſte en échanges.
Application de ce principe au commerce & aux arts. II. 45
D'où il ſuit que toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle. *Ibid.*
Soleil, ſon lever. II. 7
Sommeil des enfans. I. 164
Moyens d'en régler la durée. I. 165, 166
Sourds, moyen de leur parler en muſique. I. 181
Spartiates, élevés en poliſſons, n'étoient pas pour cela groſſiers étant grands. I. 146
Spectacle du monde, à quoi comparé. II. 131
Sphere armillaire, machine mal compoſée. II. 11
Statique, ſa premiere leçon. II. 45
Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maiſon. I. 155
Stupidité fâcheuſe, ſous quels traits je la peindrois. II. 164
Subſtance animale en putréfaction fourmille de vers. I. 38

Subſtances, combien il y en a. II. 162
Sucs nourriſſans, doivent être exprimés d'alimens ſolides. I. 39
Suetone, cité. I. 22 *n.*
Surpriſes nocturnes. I. 169
Syntèſe. II. 11

T.

TACITE, à quel âge cet Auteur eſt bon à lire. II. 132
Tailleurs, inconnus chez les Anciens. II. 64 *n.*
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute reſſource. II. 58
Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 61
Exemple. II. 62
Thémiſtocle, comment ſon fils gouvernoit la Gréce. I. 81 *n.*
Thucydide, modele des Hiſtoriens. II. 132
Tems, c'eſt plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire. I. 123
Quand il eſt avantageux d'en perdre. I. 99
Trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'inſtruction. II. 13
Quand les enfans commencent à connoître ſon prix. II. 24
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 48
Tonnerre, rarement les enfans en ont peur. I. 49
Toucher, culture de ce ſens. I. 171 *& ſuiv.*
Ses jugemens bornés & ſûrs. I. 180
Comment peut ſuppléer à la vue. I. 171
A l'ouie. I. 181
Moyens de l'aiguiſer ou de l'émouſſer. *Ibid.*
Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue. I. 189
Tréſor de St. Marc à Veniſe, ce qui lui manque. I. 158
Turenne, trait de douceur de ce grand homme. II. 135
Petiteſſe. *Ibid.*

V.

VALERE-MAXIME, cité. I. 69
Vanité, ſuites mortifiantes de ſon premier mouvement dans l'Emile. II. 19
Varron, cité. I. 10
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice. I. 116
Vertus, ſont des apprentiſſages de l'enfance. I. 167
Vertus par imitation. I. 116
Vêtemens, obſervations ſur ceux des enfans. I. 155, 161
Vérité, doit coûter quelque choſe à connoître, pour que l'enfant y faſſe attention. II. 9
Quand on peut ſans riſque exiger qu'un enfant la diſe. I. 154 *n.*
Viande, ſon goût n'eſt pas naturel à l'homme. I. 208
Lambeau de Plutarque ſur cet aliment. I. 231

Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré. I. 97
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I. 31
A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 72
On doit la laiſſer goûter aux enfans. I. 73
Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. I. 82
Vie dure, multiplie les ſenſations agréables. I. 165
Vie humaine, ſes plus grands riſques ſont dans ſon commencement. I. 72
Courte à plus d'un égard. II. 81
Vies particulieres, préferables à l'hiſtoire. II. 133
Vieillards, déplaiſent aux enfans. I. 27
Aiment à voir tout en repos autour d'eux. I. 55, 56
Vigueur d'eſprit, comment ſe contracte. II. 55
Villes, ſont le gouffre de l'eſpece humaine. I. 41
Pourquoi les races y dégénerent. II. 90
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 205
Falſifié par la litarge eſt un poiſon. II. 33
Moyen de connoître cette falſification. II. *Ibid.*
Virgile, ſon plus beau Vers. II. 104
Virginité, importance de la conſerver long-tems. II. 90, 93
Préceptes. II. 91, 116
Viſages plus beaux que leurs maſques. II. 127
Vivre, ce que c'eſt. I. 11
Vocabulaire de l'enfant, doit être court. I. 67
Voix, combien de ſortes l'homme en a. I. 200
Volant, eſt un jeu de femme. I. 196
Uſage, en prendre preſque toujours le contre-pied pour bien faire. I. 99
Uſages, en toute choſe doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 46
Utilité, ſens de ce mot dans l'eſprit des enfans. II. 24
Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe ſi peu. II. 26
Exemple de l'art de le leur faire entendre. II. 28, 29
Vue, exercice de ce ſens. I. 183 *& ſuiv.*
Ce qui rend ſes jugemens équivoques. I. 184
Comment la courſe exerce un enfant à mieux voir. I. 188

X.

XENOPHON, cité. I. 27

Z.

ZURICH, comment paſſent maîtres les Conſeillers de cette Ville. II. 69

Fin de la Table.

580L03